

45344

Hugues Cayzac

A Myette

*“Cette parole d'Évangile
Qui fait plier les imbéciles
Et qui met dans l'horreur civile
De la noblesse et puis du style
Ce cri qui n'a pas la rosette
Cette parole de prophète
Je la revendique et vous souhaite
Ni Dieu Ni Maître”
Léo Ferré*

1

11 h 00 du matin environ. Une brise balbutiante se débat dans la chaleur étouffante. Depuis combien de temps sommes-nous en observation ? A quatre voies, la rue est cependant très calme. L'ombre offerte par la file d'arbres semée en son centre rafraichit l'asphalte, pas les trottoirs. Il commence à faire trop chaud. Presque tout le monde ira sous peu déjeuner avant de s'immerger dans une longue et confortable sieste afin d'affronter l'avenir dans les meilleures conditions. Il est toujours là. Il attire les regards comme n'importe quel vieux assis sur un bord de trottoir et qui n'a rien à y faire. Personne n'y prête attention.

— *Il ne s'agit pas d'une question de courage !*

Depuis combien de temps était-il là lorsque nous sommes arrivés ? Difficile à dire. Une faiblesse

administrative qui ne justifie en rien de rester inactifs, de ne pas intervenir. Vous avez dit... intervenir ? Oui, si besoin est, êtes-vous prêts ?

— *Aller au front. Rien ne sert de spéculer, je ne saurai rien de plus si je n'y vais pas. Il faut que j'en aie le cœur net. Quelle étrange expression, en avoir le cœur net ! Suis-je vraiment intéressé à avoir le cœur net ?*

Attention, concentration s'il vous plaît, il se lève ! Il hésite. Traversera-t-il la rue ? Va-t-il se rasseoir ? Repartir ? Tout est probable. Vu d'ici. Et de son point de vue à lui ? De quoi je me mêle ? Quel intérêt de se mettre dans sa tête ? Aucun. Observons. En silence.

— *Y aura-t-il un avant et un après ? Autant éviter d'avoir l'air d'un imbécile ! Si oui, je ne risque pas de devenir fou, à petits feux ? Allez, allez, prends ton courage à deux mains et tu verras bien ! Prendre son... encore une expression étrange ! Bon, j'y vais.*

Tenez-vous prêts, il traverse la... Nom de... Un chauffard l'a presque frôlé ! Nous avons bien cru que... Pourquoi imaginer le pire ? Il avance tel un somnambule les yeux ouverts en plein jour. Une moto électrique l'a évité de justesse. De couleur rouge. Deux femmes, grosses, la trentaine insouciant. Face à lui, une boutique de tatoueur, à sa droite un barbier-coiffeur, sur sa gauche un studio d'arts graphiques.

Selon les enseignes qui se mélangent plus ou moins entre elles parmi une dizaine de câbles électriques indisciplinés.

— *Je n'ai pas déjà vu une de ces deux femmes, celle de derrière ? Hier soir, sur la promenade du bord de mer ? Dans son besoin d'airbag, ta mémoire te joue encore un mauvais tour ! Suffit de pousser la porte vitrée...*

Il va pour pousser la porte d'entrée du tatoueur. Nous passons le suivi à notre agent placé à l'intérieur.

— *Ah ! il ne faut pas pousser, faut tirer, une porte coulissante. Un mauvais signe, cette maladresse cognitive ?*

Il ne pousse pas, il tire, la porte est coulissante. Il est à l'intérieur. Je le vois bien d'où je suis perché, même les multiples cicatrices de son crâne rasé. Chez le coiffeur d'à... ce n'est pas la question ! Il est en conversation avec le tatoueur, un jeune homme brun pas très haut qui doit faire de la musculation chaque jour au réveil. Il s'assied sur un petit tabouret assez spartiate. Le tatoueur lui tend un bout de papier et un stylo puis sort du magasin.

— *Ça ne m'arrange pas, j'aurais préféré qu'il fasse le boulot tout de suite. Il avait l'air réticent. Ou je me fais des idées... Il ne sait pas de quoi il s'agit. Il est trop jeune et la Seconde Guerre mondiale est-elle*

arrivée jusqu'ici ? Je m'égare, peu importe qu'il sache de quoi il s'agit. Si je lui raconte qu'Auschwitz était le seul camp nazi tatouant des numéros sur les déportés, il va me prendre pour un fou. T'imagines ? Immatriculés comme du bétail, des vaches toutes semblables. Interchangeables, tu crèves, ton numéro est barré, et hop ! remplacé, et terminé ! Pourquoi seulement Auschwitz ? A cause du très grand nombre de prisonniers ? A cause du taux de mortalité catastrophique, en particulier à Birkenau ? La mort convertie en industrie exige toujours plus de raccourcis administratifs pour ne pas être victime de la baisse tendancielle du taux de profit.

Il pose le bout de papier sur le comptoir pour y griffonner des chiffres : 4, 5, 3, 4 et un autre 4. 45344. Que signifient-ils ? Quatre, cinq, trois, quatre, quatre. Quatre quoi ? Cinq quoi ? Trois quoi ? Un code ? Forment-ils un nombre ? Quarante-cinq mille trois cent quarante-quatre. Un gros nombre. Des grains de riz ? Des kilomètres ? Des moutons ? Des gens ? 45 344 habitants, ni un village ni une ville. Un gros bourg. Un banc de sardines ? Plus cosmique : le nombre d'étoiles de la Voie lactée visibles depuis Vladivostok au mois de février ? A analyser lorsque nous serons de retour au bureau.

— 45344. C'est la première fois que je l'écris. Je me sens bizarre. Des chiffres qui ne veulent rien dire en soi. Il n'empêche, je ne me sens pas très à l'aise. Je ne veux pas être un des maillons de cette chaîne de

sinistres personnages qui ont inscrit ce chiffre dans un registre, sur un cliché photographique, sur un avant-bras, qui l'ont ensuite reporté jour après jour dans un inventaire de survivants à faire travailler puis de cadavres à rassembler pour le four crématoire.

Notre ami semble s'agiter. Il se met debout, puis se rassoit. A deux reprises. Tenez-vous en alerte !

— J'étais focalisé sur la question de savoir si j'ai le droit de revendiquer une histoire qui n'est pas la mienne. Dit autrement : le droit moral et légitime de m'approprier une histoire qui n'est pas la mienne. Quel naïf, j'ai manqué de...

Le tatoueur est revenu. Son client tend le bout de papier. « Trente dollars ! » lui lance-t-il avant de gravir les quelques marches qui mènent aux toilettes.

— Un peu plus et je passais à côté ! Ce n'est pas une histoire d'héros ou de victimes, quel idiot ! Comment ai-je pu ? Je ne dois pas être le premier à avoir manqué de commettre cette erreur. Des milliers, des centaines de milliers, des millions de gens se sont trompés avant moi. Bien sûr que l'Histoire est écrite par les vainqueurs, mais pas seulement ! Que crois-tu ? Que les vaincus, les perdants, les oubliés, les perdus, les ignorés pour une raison ou pour une autre disparaissent sur un claquement de doigts ?!

Il se lève à nouveau. Il tourne comme un lion en cage. Il récupère le morceau de papier posé sur le

comptoir et le glisse dans sa poche. Il apostrophe le tatoueur qui redescend l'escalier. Impossible d'entendre ce qu'ils se disent, tous deux ont l'air agacés. Le tatoueur fait semblant de s'affairer dans l'arrière-boutique tandis que le vieillard disparaît dans la rue.

— *Le devoir de mémoire ne doit pas voler leur histoire aux oubliés.*

2

— 45344 ! — beugle le kapo polonais dans sa barbe. Son épaisse capote scintille de mille feux dans la froideur trempée du petit matin. A chaque numéro, une grosse bouffée de vapeur jaillit de sa gueule de bouledogue mal embouché. — 45344 ! — insiste-t-il, la tête suspendue au-dessus de sa liste, la mine mauvaise, prêt à mordre. Il s'est encore disputé avec sa bonne femme ce matin. Bien qu'il lui ait déjà répété cent fois qu'il ne retrouvera jamais un travail si bien payé si près de chez eux. C'est vrai quoi ! le camp est à moins de deux kilomètres d'Harmęze Mais non, elle s'entête cette idiote !

— Edonya m'a proposé que nous allions passer un moment chez sa mère à Cracovie.

— Edonya, ta cousine de Jedlina ? — Jedlina se trouve à moins d'un kilomètre du camp et cette Edonya est une pipelette...

— Tiens... Tu en connais une autre ? — avait-elle grommelé, le regard méchant, en essuyant ses mains gercées dans son tablier crasseux. — Elle m'a raconté que les trains n'arrêtent pas...

— Et alors ? Tu n'es pas au courant ? C'est la guerre ! Nous recevons énormément de prisonniers — l'avait-il coupée. — Mais qu'est-ce qu'elle a à me faire chier dès l'aube, ferait mieux de rajouter une bûche... — Il s'était levé pour en glisser une dans le poêle de fonte de la cuisine.

— Que des Juifs ? — avait-il entendu dans son dos.

— Sûr, que des Juifs, c'est contre eux que nous sommes en guerre, ou j'me trompe ? — Fallait qu'il lui fasse fermer son clapet, elle commençait à lui casser les couilles...

— Oui, si tu le dis... — Le ton de sa voix sentait le scepticisme à plein nez. — Et l'odeur ? — Il s'était retourné : son épouse était en train de lui verser du café fumant dans une tasse ébréchée.

— Quelle odeur ? — Cette grosse conne avait vraiment décidé de lui gâcher le petit-déjeuner !

— Elle dit que ça pue la viande brûlée quand soufflent les vents de l'Oural...

— Il faut cramer les cadavres pour éviter les épidémies... — avait-il soupiré en tendant la main pour qu'elle lui donne sa tasse de café.

— Tu m'prends pour une imbécile ?! — s'était-elle écriée en posant violemment la tasse sur la table. Du café avait éclaboussé la nappe de toile cirée, l'avait

éclaboussé lui. Il l'avait giflée. Elle avait quitté la cuisine en sanglotant, le visage enfoui dans son tablier.

Les files d'hommes sont sagement alignées dans l'air glacé. A l'orée des baraquements, un groupe de kapos allemands sont en train de s'échanger des cigarettes contre du chocolat. Des abrutis complets, des prisonniers de droit commun, des criminels. Lui, il n'est pas un criminel, juste un habitant d'un village voisin qui doit subvenir aux besoins de sa famille. Est-ce que sa femme sera là ce soir quand il rentrera ? Elle n'a pas le choix, alors pas de souci à se faire !

Tous les prisonniers portent le même uniforme à rayures grises ou bleues, plus ou moins élimé, plus ou moins rapiécé, toujours entaché de souillures. Ils ne portent rien dessous. Pieds nus dans des sabots de bois. Des milliers de clones d'un ouvrier parfait, si peu coûteux qu'impossible d'y perdre, remis chaque matin sur le tapis roulant sans « stop » d'une machine infernale. Il arrive qu'il en manque ? Souvent. Pas de problème, *Führerprinzip*, on les remplace le jour même.

— Avant que tous ces foutus inutiles crèvent de maladie ou d'épuisement, nous avons le temps ! Ils seront bien plus que les Indiens d'Amérique. Il a fallu amener ces putains de négros depuis l'Afrique, trop efficaces les Amerloques ! Quand y'aura plus de Juifs, on pourra amener des négros. La fortune nous sourit...

— Calme-toi, Herman, calme-toi, tu vas finir par nous faire remarquer... — chuchote Hans en penchant légèrement son haleine avinée vers lui.

— Quoi ! Qui va me contredire ?! — Il se met à gueuler, la bave aux commissures des lèvres et une large tache de vin, qui met Hans mal à l'aise, sur sa chemise noire, à l'endroit du cœur : — Qui va me contredire ?! Hein ?! Qui ?! — Hans jette discrètement un regard alentour. Les autres clients font comme si de rien n'était. Le patron du bistrot a la tête plongée dans le verre qu'il essuie. Si la *Feldgendarmarie* lui ferme son établissement, à qui s'adressera-t-il pour solliciter sa réouverture, hein ? Personne. En plus, Herman, qui tenait déjà à peine debout à son arrivée, lui avait demandé en entrant s'il n'aurait pas, par hasard, une grand-mère juive ! C'est ça, enfoiré... par hasard...

— Tu veux qu'on se retrouve sans bar, abruti ?!

Deux baffes, un bon aller-retour de derrière les fagots. Le kapo ivrogne s'était calmé d'un coup. Demain, il ne se souviendra de rien.

— Rassieds-toi, Herman ! — lui ordonne Hans en laissant tomber une main de plomb sur son épaule. — Tu continues avec la petite ? Raconte... — Quand ce gros lard est soûl comme une barrique, un seul truc le fait se tenir tranquille :

— La petite nouvelle du baraquement du fond ? Génial ! Elle sait où se trouve ma chambre, la garce ! Elle suce comme une reine pour une petite Juive — se vante-t-il en bombant le torse. — Une sucette, une ration, une sucette, une ration... Je me régale et elle aussi ! — Herman éclate bruyamment de rire. — Un de ces quatre, je vais lui proposer du chocolat !

— C'est gentil de ta part, Hernan...

— Gentil ? Qui ça ? Moi ? — ricane le kapo ivrogne. — Si je veux la lui mettre dans l'cul, faut que je sois plus généreux. Tu devrais t'y mettre. Une gamine qui te suce de temps en temps, rien de mieux pour te faire oublier toute cette merde...

— Non merci, je n'ai pas envie de m'attraper des machins louches... — glisse Hans qui pense à la photo de sa jeune épouse qu'il conserve précieusement dans son portefeuille. — La branlette, au moins, aucun risque — se dit-il. — Et je ne... — Il s'interrompt, les chefs n'aiment pas trop les sornettes religieuses et leur morale à la petite semaine. — T'as pas peur de te faire attraper ? Tu risques de redevenir un prisonnier de droit commun, imagine-toi comment les autres t'accueilleraient... — Le gros Hernan éclate de rire :

— Tu plaisantes ou quoi ! Tous les collègues font la même chose, y'a pas un dégouté, crois-moi !

La jeune Romy, Romy la Malchanceuse l'appelle-t-on sous le manteau à Großkarolinenfeld, tout en tirant sur le pis gonflé à presqu'en exploser, se demande si elle a bien fait de se marier précipitamment avec son Herman juste avant qu'il sorte de prison pour être envoyé à l'Est.

— 45344 ! — crache à nouveau le kapo en allemand.

— Dis-le en français, ça va mieux marcher ! — se moque une voix étouffée perdue parmi les déportés sages comme des images. Le gardien polonais jette un œil en direction du groupe de kapos, tous des putains de boches criminels de la pire espèce. Ici, ils se défoulent, ils s'en donnent à cœur joie ! Il ne les aime

pas ; ils lui font peur même. Dans le firmament aux teintes malades qui fige toute la scène, un épais panache de fumée blanc sale commence à se dérouler langoureusement depuis une des hautes cheminées des fours crématoires.

— Ils commencent de plus en plus tôt... — marmonne quelqu'un sans bouger les lèvres. A qui s'adresse-t-il ?

— Ils n'arrêtent pas, ça pue la mort dans tous les baraquements... — grince une autre voix entre ses dents. Des poulets élevés en batterie à qui l'ont fait savourer l'odeur pestilentielle de plumes et chair brûlées de leurs malheureux congénères en attendant leur tour. Pas fous, les animaux, en attendant, tournent le dos à l'aire d'abattage à l'autre extrémité du site où ils se pressent les uns contre les autres pour ne pas entendre les sinistres cris de leurs frères assassinés et que les envahisse l'odeur âcre du sang qui jaillit des entrailles de chaque animal.

— Ah ! Toi, tu crois que les animaux sentent venir la mort ?

— Ils ont l'ouïe ou le flair ou la vue bien plus développés que nous, y'a des chances.

— Hum...

Herman se lève subitement et sort en courant pour aller dégueuler en catimini dans la petite ruelle derrière, entre les poubelles. Hans lui emboîte le pas : une bonne occase pour ne pas payer ! Le proprio du bar n'osera même pas mentionner cet oubli lors de leur prochaine visite. Tu m'étonnes ! Dans la région, on

menace les enfants qui ne veulent pas manger leur soupe d'être envoyés à Auschwitz, « avec les Juifs » !

Le sol dur et verglacé, les rares arbres criant leurs branches noires décharnées, les grillages et les barbelés scintillant de méchanceté, le profil menaçant des miradors, les murs dégueulasses des baraquements de bois, sans parler de la bouffe infâme, de l'hygiène meurtrière, sans parler des chiottes répugnantes, le travail harassant, les injures, les coups, le viol, les humiliations, la peur et la mort, rien ne donne envie d'être ici. Voilà pourquoi le regard vide des zombies tremblant de froid, de soif, de faim, d'épuisement et de fièvres. Ils sont absents.

— Regarde, tous cinglés ! Toi, moi, tu ne vois pas, nous sommes tous en train de devenir fous !

— Ta gueule, tu perds la raison...

— Ah, tu vois !

— C'est malin...

Ils s'absentent pour aller s'oublier dans la nostalgie, le désespoir, l'illusion de l'avenir, chacun à sa manière. Quelques secondes. Ou moins. Oscillation profonde et furtive entre la disparition et la vigilance.

— 45344 ! — rugit pour la troisième fois le kapo. — Il est absent ?! — Il se gratte la fesse droite avec la pointe de son crayon sous sa capote. — Si elle n'est pas là ce soir, elle reviendra, elle n'a pas le choix — se répète-t-il pour s'en convaincre. Une des règles élémentaires du jeu du maître et de l'esclave : le kapo pose une question, personne ne lui répond. Ne pas s'exposer à sa colère et peut-être sa violence. Il enrage intérieurement. Con, salaud, d'accord, mais digne !

Petite revanche mesquine des prisonniers. Toute petite mais qui fait du bien au peu d'orgueil qui leur reste.

— Il est mort ce matin ! — lance une voix qui a finalement craqué. Le kapo lève la tête de sa liste, il semble que le cri venait du quinzième rang. Il parcourt la ligne du regard. Tristes statues rabougries. A quoi bon ? Il reprend sa liste.

— De dysenterie ! — le hèle une autre voix anonyme déjà habituée à l'administration pointilleuse de la *Shutzstaffel*, des SS.

3

Année 1899. XIV^e arrondissement de Paris, à deux pâtés de maisons du cimetière Montparnasse. De rares nuages gris et filandreux s'étirent mollement dans la fraîcheur du petit matin : en avril, ne te découvre pas d'un fil ! Un peu plus loin, en contrebas, une charrette fait craquer ses immenses roues de bois sur le pavé. L'estaminet du père François d'à côté n'a pas encore ouvert. Frédéric pousse la porte vitrée où des lettres stylisées confirment que vous êtes chez le charbonnier. Vraiment, mieux vaut que les clients envoient leurs larbins, rumine-t-il en massant fortement ses avant-bras endoloris. Il n'y avait que deux sacs, c'est vrai. De toutes façons aujourd'hui on ne se plaint pas, c'est un jour spécial ! Il retire son pesant tablier qui lui tombe jusqu'aux chevilles. Il pue la sueur et la houille, un vrai mineur de fond ! Une odeur âcre qui vous

attrape à la gorge dont il doit absolument se débarrasser, il ne peut pas y aller comme ça !

Il verse de l'eau du gros pichet en porcelaine blanche décoré de palmettes en fausse dorure dans une cuvette de zinc, lui revient la panique de la veille. Ils étaient partis presque en courant dans la nuit froide jusqu'à la proche maternité de Port-Royal. Marie avait malgré tout tenu à se faire un rapide brin de toilette, pas folle la guêpe ! Il n'y avait pas pensé. Les regards désobligeants du personnel de nuit de l'hôpital lui avaient fait honte. Sans retirer son slip et son maillot de corps, faut pas non plus exagérer ! il se frotte énergiquement avec un gros savon de Marseille aux arêtes désagréables et difficile à garder en main. Il aurait dû le découper en morceaux mais il n'a plus le temps. On l'a fait prévenir que Marie a accouché à l'aube, il y a à peine deux heures, alors au trot ! Un garçon, comme convenu il s'appellera André. Fermant à clé la porte d'entrée du magasin où il a accroché la petite pancarte blanche tâchée d'empreintes de doigts grises qui informe que « Je reviens de suite », son regard tombe sur l'enseigne qui occupe tout le haut de la devanture : « Charbonnier ». Il se dit que devrait y être inscrit « Charbonnier et charbonnière » ; mais que diraient les gens ? Il faut qu'il se dépêche !

Le plus frappant entre ces vieux murs était l'absence de femmes, de jeunes filles, de gamines. Lors de sa première rentrée, il avait ressenti un vide. Sans parvenir à l'identifier, il manquait un ingrédient essentiel au quotidien. Puis l'omniprésence masculine

avait enfin démasqué l'absence féminine. Que des hommes. Pas une seule femme. Des curés, plus ou moins vieux, la plupart avec des poils débordant de leurs narines et de leurs oreilles, et des adolescents imberbes à la tête rasée. Entre les prières qui s'éternisaient, les humiliations pendant et après les cours et les cochons en soutane qui essayaient de vous tripoter ou de se faire tripoter, il fallait être stupide ou avoir l'esprit tordu pour prétendre à une quelconque vocation religieuse. André avait essayé de supporter cette ambiance malsaine en silence, serré les dents. Il n'avait pu cependant s'empêcher de nombreuses réactions indisciplinées, jusqu'à être quelquefois l'instigateur de tentatives de rébellion collective. L'honneur était sauf : de brimades en punitions, aucun pervers n'avait réussi à profiter de lui tout au long de ces années. Il avait obtenu le baccalauréat, sa dette envers ses parents était en quelque sorte payée. Ils étaient rassurés : un au moins qui ne connaîtra pas la vie si dure et si mal récompensée du charbonnier.

— Non, non, pas le Certificat d'études ! André a terminé son petit séminaire et il est bachelier !

— Oh ! Bachelier ! Bien... Tu vas entrer dans les ordres, mon petit ?

André ? Dans les ordres ? Encore faudrait-il qu'il croie en Dieu. Après avoir assisté durant toutes ces années, impuissant, au viol répété des plus faibles d'entre eux ? Allons, allons... Quelle situation est préférable ? Petit garçon innocent à la merci de curés dégénérés ou adulte conscient à la merci de

nazis sanguinaires ? La seconde, mieux vaut savoir qui tu es, où tu es et pouvoir résister. Résister.

Le kapo note le décès sur sa liste avant de relever la tête pour contempler à nouveau cette bande de vermines aux yeux éteints, qui lui permet de bien gagner, et honnêtement ! sa vie.

— 45345 ! — gueule-t-il en se rappelant avec satisfaction des avantages en nature dont il bénéficie ici à part sa paie.

— C'est la fin, non ?

André-Derna tente vainement de réprimer les tremblements qui agitent son corps décharné. Ce froid terrible vous aspire jusqu'à la moelle des os.

— Cette manie de chercher une réponse à tout ! — Il essaye d'en rire, il n'en a plus la force. Il sent que son corps perçoit de moins en moins la dureté de la planche de bois où il agonise. — C'est vraiment la fin. Combien de temps me reste-t-il ? Combien d'heures ? Que quelques minutes ? — Il regarde au loin par la fenêtre du baraquement. Il fait nuit noire. Il n'y a rien à voir. — A quoi bon s'imaginer dehors ? Nazis de merde ! Comment ont-ils pu inventer cette horreur ? S'imaginer l'Enfer ? Le Mal a-t-il ses génies ? Il ne va tout de même pas gaspiller ses derniers moments avec ces misérables fascistes !

— Comédien ?! — Sa mère est catastrophée, son père prend la nouvelle avec philosophie :

— Si c'est ce qu'il veut faire... — Un de ses anciens professeurs de français du petit séminaire le recommande auprès d'une personnalité du milieu artistique parisien dont ses parents ignoraient jusque-

là l'existence. Le petit a la langue bien pendue, il a peut-être du talent, qui sait ? Du calme, on ne devient pas comédien comme on devient charbonnier ! Des petits rôles par ci par là, le plus souvent comme simple figurant. Bien qu'elle n'ait pas représenté le lancement d'une longue et brillante carrière cinématographique, il garde un joyeux souvenir de la tournée avec Pierre Brasseur. Ce dernier n'avait eu cesse de le lui répéter :

— Le talent c'est bien joli, mon coco ! Ce qu'il faut, c'est persévérer ! Per-sé-vé-rer !

Il cherche à s'asseoir en évitant de déranger ses compagnons d'infortune. Bienheureux si vos rêves ne sont pas des cauchemars ! leur souhaite-t-il en silence.

— Ça va, Derna ?

Il est tellement fatigué qu'il ne sait pas d'où vient le chuchotement.

— Au poil ! Rendors-toi, camarade.

C'est tout lui, ça ! Pas de faiblesse. Ne pas montrer de faiblesse. Pour quoi faire ? Rassurant les autres d'un ton fraternel. Toujours. Il s'en veut car il sait que demain il ne sera plus là pour soutenir les plus faibles. Insoutenable sentiment d'impuissance qui l'a déjà opprimé en d'autres circonstances et qui le fait rager ! Envie de mordre ! De se venger ! D'où lui vient cette énergie ? Envie de pouvoir ? Tu rigoles ? De gloire ? Peut-être...

— Je suis comédien !

Maintenant que tu en parles... Comédien, aurais-tu pu faire carrière ? Pas facile dans l'après-guerre... la Première qui devait être la dernière ! Présenter des films pour survivre permet quelques

contacts dans la profession, mais on ne joue pas vraiment ; au contraire, on doit conserver tout son sérieux. Le faux sérieux... ça va un moment ! Jouer au théâtre Sarah-Bernhard, on était dans autre chose, du sérieux, très sérieux ! La vie de comédien, ça va ça vient, un jour avec, un jour sans. Instabilité, précarité, fragilité et vulnérabilité que la chère Marie ne supportait plus depuis 1923.

— Marie Léonie Fernande Berthelot, acceptez-vous de prendre pour époux André... — Aussitôt dit, aussitôt fait. Aussitôt fait, aussitôt défait. — Arrête tes grands discours, tu me fatigues avec ton baratin ! Tu as du mal à comprendre ce qu'est la monogamie, c'est pas plus compliqué que ça ! — soufflait de désespoir la jeune mariée qui se demandait qu'est-ce qu'elle était venue faire dans cette galère au lieu de se caser avec un petit gars à la langue moins pendue mais fidèle.

L'abominable vermine le harcèle. Les côtes. Les fesses. Les jambes. Le pire, c'est les cuisses et les testicules. Saloperie de sangsues ! Comme mille morsures invisibles. Il n'a plus la force de se gratter. Contrôler la douleur ?! La belle affaire ! Qui a inventé ces âneries ? La douleur est incontrôlable, demandez à n'importe qui ici !

— J'ai une soif ! Depuis combien de temps me dévore la soif ?! Je bois de moins en moins et chie de plus en plus. J'en ai vu des centaines qui y sont passés avant moi, je sais que ça commence par un « d » et qu'il ne me reste que quelques jours ou quelques heures. J'aurais préféré ne pas savoir la date de ma mort. Le plus triste n'est pas de la connaître. Ce qui

m'énerve, c'est que dans ce trou à rats voués à l'extermination, il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre.

Subjugué de solennité, je tourne lentement les pages de papier glacé remplies de photos en noir et blanc. Pas besoin de texte. Je ne sais même pas s'il y a du texte, je ne vois que les images et leurs légendes qui m'arrachent les yeux. Je cherche le regard de ces corps déchirés. Comme font les enfants qui fouillent et attendent une réponse, une explication dans les yeux de leurs parents, des adultes. Regard hagard. Pas de surprise. Surprenant pour un enfant de dix ans ? Non, je ne suis pas surpris. J'apprends seulement que la sorcière de *Blanche-Neige et les sept nains* n'existe pas tandis que le Mal sévit parmi les humains.

— Tchaïkovski ? Non ? Carrément ! — La *Bête féroce*, la *SS-Lagerführerin* Maria Mandl, gardienne du camp des femmes dans le camp d'Auschwitz-Birkenau, la fixe méchamment par en dessous. Sofia Czajkowska ne se dégonfle pas :

— Oui, carrément.

— On verra. Tu sais ce qui t'attend si tu m'as raconté des bobards. Je veux un orchestre excellent, j'ai sélectionné quelques bonnes musiciennes parmi les prisonnières, tu vas t'en occuper.

— D'accord, pas de problème —. Sofia pense que tout vaut mieux que terminer comme objet d'expérimentation entre les mains du *Todesengel*, *l'Ange de la mort*, le docteur Mengele. Bien que toujours prisonnières, ces musiciennes seront peut-être moins maltraitées. Se souvenant de sa conversation

avec la *SS-Lagerführerin* Mandl, elle se dit qu'elle a bien fait : les musiciennes sont exemptées de travaux forcés, les répétitions se font dans un bloc et non dehors, elles bénéficient d'une pause pendant la journée et d'une paillasse pour deux et non pour huit. Déterminée à ce que son orchestre de femmes rivalise avec celui des hommes, la *Bête féroce* a concédé quelques faveurs aux musiciennes. Sans perdre le contrôle de sa petite entreprise :

— Pas de fausse note, sinon...

Tous les regards se tournent vers le panache de fumée qui se déroule dans le ciel.

— Je suis un vaincu. Pour l'instant, ils ont gagné. Est-ce que je me trompe ? Je n'en ai pas les moyens ! De me tromper. Je suis bien obligé de croire qu'ils perdront cette guerre et qu'ils paieront. Ils paieront ! Car ils sont les pires ennemis de l'espoir et du rêve ! Moi, je suis comédien. Eux, ils vampirisent la vie. Des clowns morbides, morbides... — Il essaie de se retourner pour soulager le feu infernal qui lui brûle les reins. Il se consume de l'intérieur. Il se vide, se dessèche. Comme une momie égyptienne ou un animal empaillé. Il tente d'imaginer quel animal il serait, son imagination refuse de le suivre. Il n'a droit qu'à la réalité.

— La guerre ! Une... deux... Y en aura-t-il une troisième ? Pourquoi pas ? Mêmes conditions, mêmes résultats... Quand je pense que je me suis porté volontaire pour la Première ! Je n'avais même pas l'âge, j'ai triché pour y aller ! Un nigaud qui voulait

jouer les héros ! Ils ne t'ont même pas envoyé au front, pas un spectateur... c'était bien la peine !

C'est vrai. Cette fichue école d'aviation d'Istres ressemblait comme une sœur jumelle au séminaire. L'armée, l'Eglise... Le sabre et le goupillon, et leurs singeries ! On s'y fait surtout défoncer la rondelle si on ne contrôle pas ses arrières ! Il passait le plus clair et le plus obscur de son temps au mitard. Le mitard, c'est dur. Isolement total. Rien de pire qu'être enfermé dans son propre silence. Sans parler de la crasse repoussante, la puanteur. Tu survis, tu surnages dans tes propres déchets, ceux dont précisément ton corps et ton esprit ne veulent plus rien savoir. Les humiliations sadiques quotidiennes... Très très dur le mitard. En juin 1920, il était parmi les indisciplinés de service lorsqu'il avait hué ce vieux débile de maréchal-des-logis, incitant ses collègues à faire de même pour que soient libérés six d'entre eux détenus injustement dans la prison de l'école. Le petit rebelle avait pris six mois au fort Saint-Jean, à Marseille. Une construction massive dont on peut se demander est-ce un fortin ou un monastère ? Rebelote, le sabre et le goupillon ! Votre attention ! Action ! La forteresse surplombe fièrement la mer Méditerranée. Enfermé nuit et jour dans sa cellule dont la lucarne haut perchée est hors d'atteinte, il ne peut qu'entendre rugir les flots se fracassant sur les rochers. Lorsqu'il en sort, la mer bleue reste pour lui une vue de l'esprit et il aurait juré que cette forteresse n'a aucune tour, ni ronde ni carrée.

— Tu avais déjà vu ce livre ?

— Oui, dans la bibliothèque de mes parents.

Je lève la tête, je regarde, non, j'observe ma grand-mère, Myette. Son visage ridé reste impassible. Ou rêveur.

— Dans la bibliothèque de mes parents — je répète. — Caché.

Aix-en-Provence. Fenêtres de l'appartement grand ouvertes sur la nuit. L'air est doux... Unanimes dans leur concert, les cigales ne comprennent-elles pas que le moment est grave ? Malgré mes maigres dix ans, je devine que Myette a perçu comme un reproche lorsque j'ai ajouté : « Caché. »

— Me suis-je trompé ? — Il étire péniblement ses membres un à un. Au moins mourir assis à défaut d'avoir la force de mourir debout. Un flot de lumière inonde le baraquement de bois depuis le mirador le plus proche ; comme à chaque quart d'heure. Une sirène hulule lugubrement dans le lointain. — Je m'en veux. Je ne veux pas que Myette souffre à cause de moi. Je ne sais plus quoi penser —. Cette nuit, même les mouches dorment.

Libéré du fort Saint-Jean, André est quitte avec ces militaires qui tiennent plus d'un autoritarisme médiocre que d'un patriotisme un tant soit peu intelligent. Il peut reprendre sa vie et ses rêves d'avant. Ce n'est pas du tout facile. Comme intermittent du spectacle, on ne fait pas mieux ! 1923, 1924, 1925, 1926 se succèdent en effet dans l'intermittence. Administrateur de tournées cinématographiques, figurant, quelquefois acteur (parfois de théâtre), et souvent camelot sur les marchés en attendant le prochain contrat... Grelottant dans le petit matin ou

luttant contre le sommeil de journées trop longues, tu te demandes si être camelot n'est pas pire qu'être charbonnier. André part en Italie en juin 1924 pour jouer dans le *Napoléon* du réalisateur Abel Gance. La même année, il tourne dans *Ben-Hur* de Fred Niblo, des studios Metro-Goldwyn-Mayer. Un péplum qui prouve qu'un énorme investissement ne garantit pas le succès. Des petits rôles, de la figuration... Gloire et richesse ont décidé de se faire attendre. Pour combien de temps encore ?

Je caresse la bibliothèque de ma grand-mère du regard. Tant de bouquins ! Ils ne sont pas rangés par ordre alphabétique des auteurs. Chez mes parents non plus. Est-ce que j'aurai une bibliothèque ordonnée par auteurs ? Une bibliothèque, bien sûr ! Rangés selon... Non, non, non ! Selon un désordre qui n'en est pas un. Comme la nature. Comme la vie. Aurai-je le temps de lire tous les bouquins de Myette ? Je ne lis pas, je dévore ! Pourtant, celui que je tiens entre mes mains ne m'ouvre pas l'appétit. Je sens qu'il a à voir avec ma petite personne. Il ne s'agit plus d'une de ses histoires, d'aventuriers, de mousquetaires, de Jean Valjean ou Arsène Lupin que j'aime tant. Ce livre posé sur mes genoux raconte une histoire qui me rattrape. Je ressens le poids écrasant du temps sur mes frêles épaules de gamin de dix ans. Je m'en veux d'avoir ajouté : « Caché. ». Dire à Myette que je n'ai pas voulu la mettre mal à l'aise ? Je n'ose pas.

1927, André a vingt-huit ans. Il commence à en avoir ras-le-bol de naviguer à vue entre les petits boulots et les petits cachets. Depuis que la paix a été rétablie, les uns s'enfoncent dans un pessimisme chronique tandis que les autres ne perdent pas une occasion de faire la fête pour oublier le gaz moutarde et un million et demi de morts inutiles. Encore faut-il en avoir les moyens, faire la fête... Le monde frivole du cinéma et du théâtre s'y prête, André, plutôt beau gosse avec son regard iceberg, aime bien courir le jupon. Mais, question finances, il survit. Quelquefois, il se dit que son incapacité à l'hypocrisie doit lui porter préjudice. Il est comme ça ! Inimaginable, n'être rien de plus qu'une brebis disciplinée parmi les brebis disciplinées du troupeau discipliné ! Ce que le sabre et le goupillon attendaient de lui... Attendaient de lui ?! Ce à quoi ils voulaient l'obliger ; lui faire plier l'échine, oui !

Seul, on n'arrive à rien, à part échouer dans une cellule ou au mitard. Il faut être membre d'un groupe si l'on veut agir. Dans le quartier de Ménilmontant où il habite maintenant, qui est organisé ? Le PC, le Parti communiste français. Il s'occupe de tout ici, jusqu'aux centres aérés et clubs sportifs. Il organise même des milices de voisins pour calmer les voyous du coin quand ils dépassent les bornes. Ni une ni deux, il se rend au bureau local du PC et du Secours rouge. Le contact se fait facilement, on s'appelle « camarade », on est entre révoltés, entre gens qui veulent en finir avec la pauvreté et l'injustice. Comme lui, ça tombe bien. A partir d'aujourd'hui, il portera le pseudonyme de Derna.

— Dis-moi, il en veut le petit jeune !

— Quel petit jeune ?

— Le nouveau, Derna...

— Ah ! Derna... Pas un caractère facile...

— Ouais, plutôt rébarbatif à l'autorité et pas mal indiscipliné mais il a la tchatche.

— Normal, il est comédien !

— Non, non, je ne te parle pas de ça ! Tu l'as déjà vu dans les réunions publiques ? C'est un rapide... Et aussi très à l'aise dans les meetings. Une excellente recrue ! — Tu parles, Charles ! Il n'est pas rare qu'une camarade observe d'un œil amusé ces mains qui s'agitent comme deux séduisantes marionnettes durant les déclamations de Derna.

— Je reconnais mais...

— Mais quoi ?

— Il faudra qu'il apprenne à bien se caler sur la ligne du parti, c'est tout.

C'est quoi le problème ? Est-ce vraiment un problème ? André se fiche comme de son premier biberon de l'URSS, l'Union soviétique, où le camarade Lénine est déjà embaumé et le camarade Staline montre les crocs. Ce qui l'intéresse c'est ici et maintenant, comme il aime à répéter. André n'est pas idiot, il voit bien que le parti rengorge de petits chefs imbus de leur autorité. Lui, la hiérarchie, comme dit Myette... Il dérange certains ? Qu'importe ! il continue son petit bonhomme de chemin. Il se sent utile, il s'agite, il s'immerge dans l'hyperactivité, il est content. A se démener comme de beaux diables, nous finirons bien par prendre le pouvoir en faveur des déshérités ! C'est la lutte finale... Conviction confirmée par les résultats du Bloc ouvrier et paysan qui a le vent en poupe aux élections municipales de 1928 et 1929. La municipalité de Bagnolet, en banlieue parisienne, embauche André-Derna comme commis à la mairie. De comédien-camelot, il se convertit en fonctionnaire municipal. Fonctionnaire municipal ou permanent technique du PCF ? Pour le Parti, c'est kif-kif bourricot, ce qui aurait pu présager d'une des tares structurelles de son projet politique mais, dans la confrontation et l'enthousiasme généralisés du moment, qui prête attention à ce détail d'intendance ? Avant tout militant, André s'agite sous le regard goguenard de commissaires politiques qui trouvent qu'il en fait un peu trop à sa tête. Il n'empêche, il grimpe dans la hiérarchie sans plan de carrière. Lorsqu'on lui pose la question, il répond qu'il

fait partie de ces individus qui deviennent des dirigeants par les circonstances, non par ambition personnelle. Il faut bien que quelqu'un assure la permanence du conseiller municipal du XX^e arrondissement, le camarade Emmanuel Fleury. Il faut bien que quelqu'un dirige le Secours rouge pour la région Paris-Est.

Absorbé, débordé depuis quatre ans par ses innombrables tâches dans le Parti, André n'a pas eu le temps de s'imaginer et de s'impliquer dans un projet familial. Il se rattrape en cédant régulièrement à sa tendance naturelle en ce domaine : la... dispersion. Jusqu'à cette réunion militante où s'accrochent leurs regards. Il fait le beau pour cette jeune fille au visage si grave où se dessine finalement un sourire narquois. Elle s'appelle Myette. Elle a dix-huit ans, elle est mineure. A trente-quatre ans, il en a quasiment le double. Ils s'en moquent. Elle est calme et bien plantée sur ses convictions anarchisantes. Elle se méfie du Parti. Pour lui, elle est une bouffée d'oxygène dans son quotidien professionnel et personnel marqué par un centralisme démocratique de plus en plus centraliste et de moins en moins démocratique. Pour elle, il est un peu trop beau parleur mais il l'émeut lorsqu'il se déchaîne en privé contre la médiocrité, l'autoritarisme et le manque d'humour dans les rangs du PCF. Ils s'aiment comme s'aiment deux révoltés, emportés par leurs passions. Lui, toujours impatient, elle, plus posée. Ils se réconfortent mutuellement dans leur lutte pour des lendemains qui chantent. Ni le communiste ni l'anarchiste ne sont en faveur de l'institution petite-

bourgeoise du mariage. Ils se marient en 1938. Myette, secrétaire-dactylo, a vingt-trois ans. André, toujours employé de la mairie de Bagnolet, en a trente-neuf. Ils espèrent qu'on les laissera enfin tranquilles à propos de leur différence d'âge. Après avoir attendu cinq longues années avant d'officialiser leur relation ! André semble s'être assagi. Le bambin naît l'année suivante. Ils l'appellent Maurice. Comme Maurice Thorez, le colosse prolétarien qui occupe le poste de secrétaire général du Parti.

[Myette a-t-elle proposé Mikhaïl — pour Bakounine — ou Nestor — pour Makhno ? En tout cas, André a eu le dernier mot. Serait-il tombé lui aussi dans le culte de la personnalité ?]

— Passe-le moi.

— Quoi ? — Soulagement. J'ai bien fait de laisser le temps filer.

— Tiens, regarde, c'est la photo de lui qu'ont trouvée les Soviétiques quand ils sont arrivés au camp de Birkenau. — Ma grand-mère appuie sur « camp ». Une photomaton glissée sous la couverture. Je ne l'avais pas vue. En noir et blanc, on dirait une photo prise par la police. Evidemment...

Crâne rasé.

Visage buriné et amaigri, le regard iceberg persiste.

Pyjama qui n'est pas un pyjama.

B.V. F 45344

K.L.Auschwitz

5

Le gros merdier commence vraiment en 1939. Le III^e Reich, *reich* signifiant « règne », on aurait dû voir venir, non ? le III^e Reich donc, déclare la guerre à qui veut et à qui n'en veut pas. A l'instar de plus de deux millions de ses compatriotes, André est mobilisé sur le front. Il ne fait pas partie des 3 700 réfractaires, il ne déserte pas comme Maurice Thorez. Il n'en a même pas le temps car il est rapidement fait prisonnier par l'armée allemande qui l'emprisonne à Fourchambault où elle a converti les anciens entrepôts de la SNCF en camp de prisonniers de guerre. Lorsqu'André en franchit le seuil, le Frontstalag 154, surnommé *le camp de Silésie*, accueille déjà environ huit mille prisonniers. La bouffe est infecte, on tape quelque fois le carton pour faire passer l'ennui. Heureusement, il en est libéré grâce à son statut d'employé municipal. A son retour à Paris, il observe les Allemands qui se

pavanent, pleins d'arrogance ; et rancuniers : ils se font fort de se faire remarquer aux *Folies bergères*, au *Moulin rouge* pour signifier que les petites Françaises, élégantes et cochonnes selon leur opinion la plus commune à ce sujet, sont maintenant à eux. Butin de guerre de la bête. Ils pillent Paris, envoient des convois de produits alimentaires en Allemagne. Les usines de Renault-Billancourt servent maintenant à fabriquer des chars pour la Wehrmacht. Même le charbon se fait rare, un comble pour André-Derna... Le Maréchal fait ami-ami avec l'occupant nazi, le chien de son maître excelle dans la chasse aux Youpins. Les membres de partis ou de syndicats « bolchéviques », interdits et dissous, ont intérêt à bien se planquer s'ils ne veulent pas être condamnés à cinq ans de prison et à la perte de leurs droits civils et politiques pour la même période.

Je me souviens du cri de Myette lorsqu'elle m'a ouvert la porte de son appartement à mon arrivée à Aix. Pas mal d'années s'étaient écoulées depuis la dernière fois que nous nous étions vus... Elle nous visitait chaque fois qu'elle revenait d'un voyage, une grande aventure en ces temps-là, le Tassili n'Ajjer, le Mexique, ou encore le transsibérien jusqu'à Beijing (Pékin à l'époque), la mamie-cadeaux. J'avais aussi passé un bref séjour chez elle pour être tenu éloigné du conflit familial. — Oh, il a les yeux de son grand-père !

Faux. André-Derna avait les yeux verts. Les miens sont bleus. Pourquoi avait-elle dit ça ? Je fixe la photo. Noir et blanc, minuscule, elle m'étouffe ! Le

regard. Je le connais. Je reconnais ce regard. Je le croise chaque matin lorsque je me brosse les dents. Déterminé.

Trop peu considèrent que la priorité est de se débarrasser des nazis, de les combattre dès cette minute depuis où chacun et chacune se trouve. La résistance commence tout de même à s'organiser. Clandestine, compartimentée, secrète. Tout le monde se méfie de tout le monde. Au sein du Parti, on découvre chaque jour des dégonflés, des traîtres, des vrais traîtres et des faux traîtres. Derna assure la communication entre deux cellules triangulaires, le système de sécurité clandestine le plus efficace qu'on est imaginé à ce jour. Un groupe de trois se connaissent entre eux. Un des trois est l'agent de liaison et est en contact avec l'agent de liaison d'un autre triangle sans en connaître la composition. Si un agent de liaison se fait attraper et torturer, il ne pourra pas cracher plus de trois noms, sachant qu'il tiendra un certain temps pour que l'autre agent puisse avertir les siens et qu'ils se cachent. Derna a intérêt à faire gaffe à ses fesses ! Il se tient sur ses gardes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Rien n'y fait. Ils le cueillent dans le hall d'entrée de la mairie de Bagnolet. Le 30 octobre exactement.

— Qui ça « ils » ? Les SS, la Gestapo, la Wehrmacht ?

— Non, les flics français ! — C'est la première fois que je sens de la colère dans la voix de Myette. Les chiens fascistes aux ordres des nazis, fonctionnaires serviles appliquant avec diligence le dernier caca nerveux du Führer qui n'en peut plus de ces judéo-

bolcheviks qui se permettent de l'humilier en diffusant des tracts subversifs jusque dans les rangs de la Wehrmacht.

— Il ne faut pas lui en vouloir... — me murmure-t-elle.

Je sais de qui elle parle. J'ai dix ans, bien sûr que je lui en veux ! C'est bien un truc d'adultes, ça ! Croire qu'ils protègent leurs enfants en leur cachant la gueule hideuse de l'existence ! Tout en nous répétant à longueur de journée que ce n'est pas bien de mentir. Vous ne nous rendez pas service, au contraire. Je n'ai que dix ans, il est possible que je me trompe. Peut-être qu'on m'a caché autre chose, encore un secret, qui invaliderait ce que je pense pour le moment.

— Je ne vais pas gaspiller les dernières minutes de mon existence à penser à ces salopards de nazis ! — s'exclame-t-il dans la pénombre du baraquement tandis que la vermine se régale de ses couilles pour petit-déjeuner.

Myette raconte.

— La police française l'a arrêté en octobre 1941, à l'entrée de la mairie de Bagnolet. Plusieurs de ses camarades lui avaient recommandé de s'éloigner un moment de Paris mais il insistait : « La bagarre est ici, pas ailleurs ! ». Ils l'ont gardé un mois au Dépôt de la préfecture de Paris, dans les sous-sols d'une des tours de la Conciergerie. Là où était emprisonnée la Marie-Antoinette ! — Elle rigole ! Moi, ça ne me fait pas rire du tout. — Ensuite, il a été transféré au Centre de séjour surveillé de Rouillé, près de Poitiers, avec cinquante-sept autres militants communistes parisiens. Il y est

resté jusqu'en mai 1942. Je l'ai visité à Rouillé avec ton père —. Elle ne fait aucun autre commentaire à ce sujet — Le 22 mai... Oui, le 22 mai, un groupe de cent-soixante-huit internés a été transféré au camp allemand de Royallieu à Compiègne, au nord de Paris, un camp administré par l'armée allemande, la Wehrmacht, Là aussi, j'ai pu le visiter une fois avec ton père —. Rien de plus à propos de cette visite. — Le 6 juillet, 1175 hommes, dont une cinquantaine de Juifs, ont été déportés sur ordre d'Hitler en représailles des actions armées de la résistance communiste contre l'armée allemande. J'avais reçu un message d'André daté du 4 juillet où il m'informait que 1100 personnes allaient être emmenées vers une destination inconnue, il m'avait prévenue que sa valise allait m'être envoyée. Comme il me l'avait conseillé, j'ai continué de lui écrire mais ma lettre arrivée au camp le 15 juillet m'est revenue avec la mention manuscrite « parti ». Escortés par des soldats allemands, ils ont marché jusqu'à la gare de Compiègne où ils ont été entassés dans des wagons de marchandises.

— J'ai vu les photos...

— Ah ! Les wagons ? Même des bestiaux n'en voudraient pas ! Les gens empilés, certains ne pouvaient même pas s'asseoir, très peu d'ouvertures, atmosphère irrespirable. Beaucoup de déportés, dont ton grand-père, ont jeté des lettres sur la voie ferrée. Qui informaient qu'on les emmenait en Allemagne et qui en profitaient pour donner les noms d'autres déportés. J'ai pu informer ainsi plusieurs amies d'où se trouvaient leurs maris. Un détail qui fait plaisir :

malgré les risques encourus, des riverains ou des cheminots ont ramassé ces messages et les ont envoyés à leurs destinataires.

— Personne n'a essayé de s'évader ?

— Les Allemands avaient menacé de punir tout le monde si quelqu'un tentait de s'évader. Ceux qui ont essayé en ont été empêchés par leurs propres copains. J'imagine que se sont certainement produites quelques évasions, je n'en sais pas plus. Après, à Metz, la police militaire allemande a remis le convoi aux SS qui étaient chargés d'administrer les camps de concentration et d'extermination. Dans les wagons, ça puait les excréments, certains buvaient même leur urine, c'était l'enfer, certains ont craqué, il y a eu des disputes... Des hommes mouraient par asphyxie, d'autres perdaient la tête, voulaient se suicider —. Pause. Myette finit son verre d'eau. Je lui propose de lui en amener un autre. Elle accepte. Je reviens en courant. — Je continue ? Le 8 juillet... Oui, c'est ça, le 8 juillet, le train arrive au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz. Les déportés reçoivent des numéros compris entre 45000 et 46000, je ne me souviens plus quels chiffres exactement, c'est pour cette raison qu'on les appelle « les 45 000 ».

— Ah ! Je croyais qu'ils étaient 45 000...

— Non, non ! Heureusement ! Tu imagines ? — Je n'imagine rien du tout. — Le lendemain, ils ont été conduits à pied à quatre kilomètres, à Birkenau. Les SS ont sélectionné ceux qui pouvaient être utiles dans leurs usines, la moitié du convoi, et les ont renvoyés à Auschwitz I. Les autres, dont ton grand-père, sont

restés à Birkenau pour travailler au terrassement des baraquements. Bien que Birkenau soit un camp d'extermination, les nazis n'ont jamais arrêté d'y construire des nouveaux baraquements jusqu'à à peine quelques jours avant l'arrivée de l'Armée rouge.

— Birkenau, c'est le camp de la mort, non ?

— Oui, Auschwitz, c'est le complexe...

— Complexe ?

— Oui, il ne... Comment te dire ? Il s'agit de tout un ensemble concentrationnaire composé de trois camps principaux et plus d'une quarantaine de camps annexes. Tu comprends ? Au début, les deux premiers camps étaient destinés aux opposants politiques socialistes ou communistes allemands, ou polonais, des prisonniers de guerre polonais et soviétiques. Le troisième est une usine de fabrication de caoutchouc, de carburant synthétiques, des explosifs, des engrais... Cet ensemble est vite devenu le plus vaste et le plus peuplé des camps de l'univers concentrationnaire nazi.

— Grand comment ?

— Rien que le camp principal créé à côté du village d'Auschwitz s'étendait sur une quarantaine de kilomètres carrés. Un camp de travail avec ses mines, ses fermes, ses usines. A quatre kilomètres de là se situait le camp d'extermination de Birkenau. Le troisième camp principal s'appelait Monowitz-Buna, un autre camp de travail où se trouvait l'usine dont je t'ai parlé. Tu avais le choix : les travaux forcés ou la chambre à gaz... Ton grand-père était donc à Birkenau, le principal camp d'extermination des Juifs d'Europe de l'Ouest.

6

— Comment on fait pour exterminer les gens ? — Un goût désagréable me colle dans la bouche après avoir posé la question. Myette va-t-elle s'énerver ? Pas du tout :

— Les nazis voulaient un rendement industriel. Rapide et efficace. On gaze et on brûle. A Birkenau, ils avaient fait construire deux chambres à gaz et quatre fours crématoires.

— Elles étaient grandes ?

— En vingt-quatre heures, les SS pouvaient gazer jusqu'à trois mille personnes et en brûler presque cinq mille. Pour te donner un exemple, entre mi-mai et début juillet 1944, les nazis ont gaze plus de 250 000 juifs hongrois dès leur arrivée.

— Dans les trains de marchandises ?

— Oui, les rails arrivaient jusqu'à des quais à l'intérieur des camps. Tu n'as pas vu sur les photos ?

Tu m'as dit que tu... Attends... Tiens, là, tu vois les rails ?

— Ah ! Oui, d'accord.

— Certains étaient déjà morts à leur arrivée. De soif, de faim, de maladie ou même d'asphyxie. Ensuite, les SS effectuaient la sélection.

— La sélection ?

— D'un côté, les personnes âgées, les malades, les femmes enceintes, les enfants, toutes ces personnes vouées à l'extermination.

— Les personnes les plus faibles ?

— Exact. De l'autre côté, les adultes les plus valides, destinés au travail forcé. Des toubibs SS sélectionnaient des cobayes pour leurs maudites expériences... — Myette s'arrête, elle a un doute. Je pense à la même chose qu'elle. Je lui fais un signe négatif de la main.

— Et alors ? — Certaines choses que j'ai vues dans le Livre... je ne veux pas en entendre parler.

— Alors — elle reprend le dessus, — alors les SS faisaient se dénuder tout le monde, complètement, l'humiliation totale ! Après leur désinfection et qu'on les tonde, les survivants au premier tri étaient répartis en groupes de travail comme main-d'œuvre dans les usines dépendant du camp, mais aussi dans des mines, des fermes ou à l'intérieur du camp.

— Ouais, j'ai vu les montagnes de cheveux...

— Ils étaient dépouillés de leurs bijoux, de leurs dents en or. Les SS récupéraient aussi les lunettes, les jouets...

— Combien de personnes sont mortes en tout à Auschwitz ?

— Près d'un million de Juifs et cent mille autres non-Juifs. Hommes, femmes et enfants.

— J'ai vu dans le Livre... Des Tsiganes ?

— Oui, plus de cent mille Tsiganes. Et des résistants de toutes les nationalités. Au départ, le camp était prévu pour tous ceux que les nazis considéraient dangereux : les opposants politiques qui pouvaient être des intellectuels, des responsables politiques, des résistants, des prisonniers politiques quoi ! Ils ont ensuite ajouté tous ceux qu'ils appelaient des éléments asociaux : Juifs, Tziganes, prostituées, homosexuels, handicapés, Témoins de Jéhovah... Chaque groupe avait son symbole cousu sur son uniforme de prisonnier, comme l'étoile jaune de David pour les Juifs.

— Quel numéro avait mon grand-père ?

— Regarde la photo, le cliché...

— 45344 ?

— Oui, 45344.

— BV-F, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Criminels professionnels français.

— Mais tu...

— Je t'explique. Quand ils sont arrivés et qu'on les a pris en photo, ils ont reçu le triangle vert des détenus de droit commun. Quelques jours après, on leur a attribué le triangle rouge des détenus politiques. Les nazis pouvaient ainsi leur appliquer le traitement des prisonniers « NN », les initiales de *Nacht und Nebel*, « nuit et brouillard », cela signifie que leur destination

devait rester secrète. Ils ne pouvaient recevoir ni lettre ni colis, et ils ne pouvaient pas non plus être envoyés dans des groupes de travail éloignés du camp principal ou de Birkenau.

— Ils leur tatouait leur numéro sur le bras, hein ?

— Non, pas à l'époque, les SS se sont mis à cette pratique à partir de 1943.

— Et comment ils appelaient les détenus ?

— Seulement par leur numéro. En allemand ou en polonais.

— Et leur nom ?

— Seulement entre les prisonniers... André... ou Derna...

— Derna ?

— Oui, André... Derna, son pseudonyme au Parti communiste.

— Ah ! j'ai compris... Il n'était pas juif mon grand-père ?

— Non, raison pour laquelle il n'a pas été envoyé directement à la chambre à gaz.

— Mais... il faisait quoi toute la journée ?

— Lui, il travaillait dans le terrassement des nouveaux baraquements. Tu te rappelles ? Je te l'ai déjà dit, à Auschwitz il y avait des mines, des usines et même des fermes. Le délire d'Hitler n'était pas seulement d'exterminer les uns et les autres mais aussi de développer l'industrie. Pourquoi crois-tu qu'il ait bénéficié du soutien des plus importantes entreprises industrielles allemandes ? Souviens-toi que les nazis

ont installé les camps dans cette région car elle est pleine de rivières, de forêts et de ressources minières.

— Ah, tu parles d'industrie de guerre !

— Bien sûr, évidemment, Hitler ne savait rien faire d'autre que ça, la guerre ! Alors, quelle main-d'œuvre est la moins chère des moins chères ?

— Euh... les esclaves ?

— Exactement. Les personnes condamnées aux travaux forcés travaillaient tout le temps. Entassés dans des baraquements de bois, nourris un minimum, habillés un minimum, elles ne vivaient pas longtemps.

— Pas si rentable...

— Oh que si, très très rentable ! Les convois de déportés n'arrêtaient pas d'arriver, la main-d'œuvre ne risquait pas de manquer ! Chaque jour commençait par l'appel pour former les groupes de travail. Les SS aimaient bien qu'un orchestre de prisonniers, ou de prisonnières comme à Birkenau, jouent pendant ce temps-là. Après, il fallait travailler au moins douze heures par jour. Pas question de se cacher dans les toilettes où un prisonnier chronométrait le temps de pisser et de... tu vois ce que je veux dire. D'ailleurs, quand ton grand-père est arrivé à Auschwitz, les latrines n'existaient pas encore.

— Ils travaillaient tous les jours ?

— Oui, sauf le dimanche. Dimanche était le jour du grand nettoyage des baraquements, la douche hebdomadaire, le courrier.

— Le courrier ?!

— On pouvait écrire à sa famille, mais qu'en allemand ! Et les SS censuraient énormément.

— Ils n'étaient pas, comment as-tu dit, « NN » alors ?!

— Si, si. Ce n'est qu'à partir de juillet 1943 que les « 45000 » ont eu droit au courrier et aux colis. Donc, je te disais... Fin de journée, un autre appel. S'il manquait quelqu'un, les autres devaient rester sur place parfois des heures dans le froid jusqu'à ce qu'on sache la raison de cette absence. Si des incidents s'étaient produits dans la journée, les SS appliquaient des punitions, individuelles ou collectives. Tu pouvais aller en prison, par exemple.

— Une prison dans la prison ?

— Quelque chose comme ça. Des cellules d'un mètre carré et demi pour quatre hommes qui étaient obligés de rester debout. Au sous-sol, des cellules sombres avec une fenêtre minuscule où les prisonniers étouffaient après avoir brûlé tout l'oxygène de ce trou à rat. Ceux qui tentaient de s'évader étaient enfermés dans une cellule sans nourriture et sans eau jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ou pendus près des baraquements pour montrer l'exemple.

— Et après l'appel...

— Chacun recevait sa ration d'eau et de pain puis retournait au baraquement. Deux ou trois heures après commençait le couvre-feu. Tu as vu les photos de l'intérieur des baraquements ?

— Des cages à lapin...

— Tout à fait, des cages à lapin pour huit cents à mille détenus. Des banquettes de bois superposées, trop courtes pour vraiment s'allonger. Fallait rester sur le qui-vive pour qu'on ne te pique pas un centimètre

d'espace ou tes sabots. Les plus forts s'installaient en haut, les plus faibles en bas. Les banquettes étaient légèrement inclinées, tout le monde souffrait de la dysenterie, tu comprends ?

— Oui... Et la bouffe ?

— La nourriture ?

— Oui, la nourriture, c'était quoi ?

— Surveille ton langage. Le matin, une boisson chaude mais rien de nourriture. Le midi, une soupe claire sans viande, et le soir, un quignon de pain rassis. Pas d'eau potable, bien sûr.

— Pas d'hygiène alors...

— Aucune hygiène... Seulement une douche par semaine... Ils étaient dévorés par les bestioles, les épidémies de typhus se succédaient.

— Comment les gardiens savaient que t'es un Juif, un communiste, un résistant ?

— Nous en avons déjà parlé... Une pièce de tissu triangulaire cousue sur l'uniforme. Triangle rouge pour les prisonniers politiques, triangle rouge non inversé pour les prisonniers de guerre ennemis, noir ou marron pour les tsiganes, rose pour les homosexuels, violet pour les Témoins de Jéhovah et d'autres sectes pacifistes, vert pour les criminels de droit commun ; les Juifs portaient l'étoile jaune. C'était tout un système d'identification. Il y avait le triangle bleu pour les apatrides, les réfugiés républicains espagnols. Ah ! Les handicapés mentaux avaient un triangle où était inscrit *Blöd* qui veut dire « idiot » en allemand. Je ne me rappelle pas de tous leurs fichus badges. La nationalité

était représentée par une lettre sur le bout de tissu. Un détenu pouvait avoir plusieurs pièces cousues.

— Et le tatouage ?

— Comme je te l'ai dit, c'est venu après. Seulement à Auschwitz.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Le matricule était tatoué sur l'avant-bras. A part les prisonniers de guerre russes qui étaient tatoués sur la poitrine.

— Ah ! Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

J'ai besoin d'une bouffée d'oxygène :

— Personne ne s'est jamais révolté ?

— A grande échelle ? Je ne me souviens que des deux exemples les plus connus. Une fois, en mai 1944, plus de six cents Tziganes dont les SS avaient planifié l'extermination se sont bricolé des armes et se sont barricadés. Leur résistance a obligé les nazis à reporter leur exécution. L'autre révolte a eu lieu en octobre de la même année, si je me souviens bien. Plus de deux cents prisonniers chargés de la manipulation des cadavres après leur gazage se sont soulevés. Avec des explosifs volés par des jeunes femmes juives dans une usine d'armement, ils ont réussi à détruire en partie un des fours crématoires. Ils ont ensuite coupé des fils barbelés électrifiés et se sont échappés dans la forêt ; la plupart ont été rattrapés et liquidés.

— Et on prétend que personne ne savait rien de rien ? Incroyable, non ?

— Déjà en septembre 1940, un des fondateurs de l'armée secrète polonaise s'est volontairement

infiltré parmi les prisonniers pour sortir de l'info sur le camp d'Auschwitz. Des rescapés, des résistants, des travailleurs du STO ont témoigné. En décembre... 1942, si je ne me trompe pas, les Alliés ont fait une déclaration condamnant la politique d'extermination des Juifs d'Europe.

— Ils auraient pu bombarder les camps.

— Je ne sais pas. L'aviation anglaise cherchait plutôt des installations militaires, pas des camps de concentration ou d'extermination. On a raconté qu'à un moment Winston Churchill avait pensé bombarder les camps, mais il a laissé tomber pour éviter de tuer des centaines de milliers de civils innocents. En revanche, en septembre 1944, ils ont bien bombardé l'usine d'Auschwitz-Monowitz.

— Le troisième des trois camps principaux...

— Exactement.

— Et ça s'est terminé quand, Auschwitz ?

— Fin janvier 1945, le 27 exactement, lorsque l'armée soviétique a débarqué dans le camp. Comme dans les autres camps qu'ils avaient déjà rencontrés en chemin, les nazis avaient essayé de faire disparaître toute trace de leurs crimes en tuant les témoins oculaires, en détruisant les archives, et les bâtiments et les fours à coups de bulldozers et de dynamite. Il restait sept mille déportés. Les SS avaient envoyé des dizaines de milliers de déportés dans d'autres camps ou d'autres usines d'armement. Pour te donner une idée, dix jours avant l'arrivée de l'Armée rouge, quand les SS ont fait le dernier appel, il y avait encore 67 000 déportés.

— Pffff !!! Il y a quelque chose que je ne comprends pas...

— Dis-moi...

— Tu as dit qu'où était déporté mon grand-père, Birkenau, était le principal camp d'extermination des Juifs d'Europe de l'Ouest.

— Bah oui.

— Mais il n'était pas juif !

— Non, il a été trahi par le Parti.

Myette raconte la trahison du Parti. Oubliant à propos que le fascisme est, selon ses propres maîtres à penser marxistes-léninistes, une forme supérieure et barbare du capitalisme, Staline signe un pacte avec Hitler. Du jour au lendemain, les partis communistes reçoivent l'ordre du Komintern de ne plus être antifascistes. Ma grand-mère reste très calme. Elle m'explique lentement et en choisissant ses mots car il semblerait qu'il y a beaucoup de monde dans cette histoire.

— Staline et Hitler étaient donc devenus alliés en août 1939. Les partis communistes de chaque pays avaient obéi, soumis à l'ordre de Moscou. Des députés du PCF démissionnent, des militants déchirent leur carte de membres du Parti. Celles et ceux qui ont refusé d'appliquer la consigne ont été considérés comme des traîtres au Parti... — Voix blanche.

— Quelle indignité... — soupire profondément Derna. Il entend des frôlements. Un rat ? — Quelle indignité... — S'il n'était pas totalement déshydraté, il en pleurerait. Quoi de pire qu'être trahi par ses frères d'armes ?

— Toi aussi ? — Myette, une vile traîtresse ?

— Non, je n'étais pas membre du PCF et je ne l'ai jamais été. — Sur le coup, je ne fais pas attention à ces derniers mots. — La Résistance a commencé un an avant la fin de ce pacte infâme en juin 1941. Depuis la mi-1940 quand les nazis ont occupé la France. Nous étions très peu à imprimer et distribuer des tracts contre l'Armistice signée par Pétain, à collecter des renseignements ou à aider des gens qui cherchaient à fuir la France. Une histoire de listes...

— De listes ? — Je suis étonné. Je pense à la liste des courses que j'effectue chaque jour à l'épicerie du coin pour mes parents. Je ne vois pas le rapport.

— Oui, de listes. Tandis que le Parti dresse des listes de traîtres, la Police française dresse des listes de prétendus terroristes. Ce sont les mêmes... A partir de juin 1941, la police remet toutes les personnes qui figurent sur ses listes à la Gestapo.

— La Gestapo ?! — A dix ans, la Gestapo, ce sont des tortionnaires qui parlent allemand dans des BD à quatre sous.

— Oui. La Gestapo passe ensuite la liste aux SS qui lui renvoient une liste plus spécifique dont le double est envoyé à l'administration du camp d'Auschwitz.

— Pu... rée...

— La guerre finie, tout le monde figurait sur une liste, cherchait une liste ou quelqu'un sur une liste. Aujourd'hui, ton grand-père figure sur la liste des résistants communistes qui ont refusé le pacte Hitler-Staline et déportés et morts à Auschwitz-Birkenau pour cette raison. Bon, quand cette liste existera officiellement...

— Et Myette, ma petite Myette. Et... — Les yeux lui brûlent, impossible de pleurer sans larmes.

Je ne comprends pas. Staline ? Hitler ? L'armée allemande ? Le Parti communiste français ? La Police française ? Les nazis ? La Gestapo ? Les SS ? Les kapos d'Auschwitz ? Elle m'observe, impassible. Elle me connaît bien, elle sait que je suis en train de chercher les coupables. J'en rencontre tellement que je m'y perds ! L'Histoire, le passé m'écrasent, je ne suis plus rien devant, sous, dessous tant d'horreur. Elle me connaît bien, Myette. Elle sait que ce qui me choque le plus est la trahison du Parti envers les siens.

— Ma Myette... Qu'ai-je fait ? — Des loups hurlent sinistrement dans la nuit. — Des loups autour du camp ?

8

A dix ans, je connais déjà le Parti. Bébé, on m'appelait Khrouchtchev à la maison car je suis né avec une bonne bouille et chauve. J'observais la mine grave et teintée d'admiration de mes parents, encore jeunes, lorsqu'ils mentionnaient Maurice Thorez ou Jacques Duclos. Chez nous, la couleur rouge était tout un symbole. Ma mère ne s'habillait qu'en rouge et noir. Cette dernière couleur comme un clin d'œil discret à une autre idéologie pas vraiment en odeur de sainteté chez les staliniens. La même que Myette. Deux ans avant de divorcer il y a quelques mois, mes vieux avaient adhéré à une organisation trotskyste, Mai 68 était passé par là. Les chars soviétiques qui avaient mis fin au Printemps de Prague en août de la même année ont dû les inspirer. La table de la salle à manger revêtait une nappe rouge pour les soirées de réunion, dépliée puis repliée avec autant de solennité que le drapeau US lors de

l'enterrement de militaires tombés au front dans les films d'Hollywood. La large écharpe de laine de mon père tricotée par ma mère était rouge, à l'instar du chanteur de cabaret Bruant peint par Toulouse-Lautrec sur un de nos posters. Elle, elle s'habillera de rouge et de noir jusqu'à sa lecture quelques années plus tard de *l'Archipel du goulag* d'Alexandre Soljenitsyne.

Sur le mur du fond du salon trônaient les posters de Che Guevara fumant un gros cigare et un Ho Chi Minh indéchiffrable. Ces deux-là me faisaient penser à des personnages de BD, de Hergé, entre *les Picaros* et *le Lotus bleu*. Gros malaise lorsque j'ai demandé la différence qu'il y a entre eux et un poster de Mike Brant ou Dalida. Une fois de plus, ils ont dû se dire quelle malchance d'avoir un enfant idiot ! Je voulais juste savoir pourquoi après avoir adoré et été déçus par les staliniens et leur foutu culte de la personnalité, ils remettaient ça avec Ernesto Guevara et l'oncle Ho. Qu'un adulte réalise que c'est lui qui n'a pas compris la question de l'enfant arrive rarement. En tout cas, moi, ça ne m'est jamais arrivé.

Après cette première conversation politique avec Myette, l'idée avait rapidement germé dans mon petit cerveau : la Révolution doit être violente, donc armée. Sauf que... sauf que quand elle gagne, il y en a qui se retrouvent avec des armes à la main. S'ils les gardent et s'imposent par la loi du plus fort, finie la Révolution et vive la dictature, non ? A mon âge, avec qui aurais-je pu partager ce doute ? A l'école ? Ils n'y connaissent rien. Les poteaux du quartier ? Encore moins. Véro, ma copine ? Seul l'amour l'intéresse, elle

s'en fiche de la Révolution et des fachos. Chez moi ?
A éviter : ils avaient rompu, oui ou non, avec les méchants Soviétiques ?

— Au travail ! — dégueule le kapo en repliant sa liste qu'il glisse dans une poche ventrale de son uniforme. Il se frotte les mains avant de remettre ses moufles, il fait un froid ! Il crie à nouveau :

— Allez, au boulot, on forme les groupes !

La horde des kapos tapis autour du troupeau se jette alors sur lui, affamée de haine, reniflant les plus faibles.

— Je n'en veux à personne, je cherche à comprendre Je suis encore petit, je sais, mais j'ai le droit d'essayer de comprendre —. Je fixe ma grand-mère d'un air de défi. Elle saisit le minuscule portrait photographique de Derna qui paraît encore plus fragile entre ces mains où se dessinent des rides.

— Il était bel homme. Et très intelligent —. Soupir étouffé. Je ne me sens pas concerné par ce commentaire trop intime. En revanche :

— Je n'arrive pas à croire que la population polonaise qui vivait dans les environs des camps ne savait rien —. Myette relève lentement la tête tout en remplaçant soigneusement la petite photo entre les deux premières pages du Grand Livre de la Vérité et de l'Horreur.

— Bien sûr qu'elle était au courant. Depuis le début, depuis les premiers camps de concentration destinés aux communistes de leur propre pays qui avaient déjà informé de leur existence... Les gens devaient avoir leurs propres problèmes. Tu verras, les

humains ont une incroyable capacité d'adaptation. Ne perds pas ton temps à les juger —. Je ne suis pas d'accord mais je me tais, Myette a parlé comme une sage et je n'y comprends rien. Si tu n'as pas de valeurs, tu ne vaux rien. Facile à dire alors que les cigales redoublent leur fanfare sous la chaude caresse de la nuit.

— Je peux te poser une question ? — Jusqu'à maintenant je n'ai pas osé. Elle acquiesce de la tête tout en tripotant des livres de science-fiction alignés sur une étagère près d'elle. — Qui a pris ces photos et pourquoi ?

Myette arrête de passer son doigt sur le dos des bouquins de science-fiction, elle s'accommode dans son fauteuil, prend son temps. Moment agaçant pour un jeune garçon mais je suis ici pour apprendre : grave ne signifie pas forcément urgent.

— En 1945, à la fin de la guerre, cette histoire n'intéressait personne — dit-elle en désignant le Livre du doigt. — Attends ! — Elle lève sa main droite et l'agite imperceptiblement. — Ecoute... Les déportés eux-mêmes n'avaient pas la force de mettre sur le tapis ce qu'ils avaient vécu, parler de l'horreur qu'ils avaient traversée, certains avaient même honte... N'importe qui pouvait leur rétorquer après avoir écouté leur calvaire : Ah oui ?! Et comment tu en as réchappé toi, hein ?! Essaye de t'imaginer, la guerre est finie, Hitler s'est suicidé, on tond les femmes qui ont couché ou peut-être couché avec les Allemands, c'est la fête, tout le monde a besoin de se sentir heureux. Les Etats-Unis ne se sentaient pas concernés

par ce problème à régler selon eux entre Européens. D'autant moins qu'ils avaient recruté des ingénieurs nazis qui avaient travaillé sur les systèmes de propulsion et les aideraient à améliorer leur bombe nucléaire. Les Soviétiques, eux, avaient les mêmes camps chez eux depuis les années trente donc mieux valait ne pas pointer du doigt ceux du Reich. La France... Ecoute... Les résistants, nous étions très peu, juste quelques milliers, la grande majorité collaborait, passivement ou activement. Autre chose : il existe un antisémitisme rampant en France — Rampant ? Comme un serpent ? J'imagine un soldat le nez dans la boue. — Pendant que leurs compatriotes juifs crevaient comme des mouches dans les camps de la mort, ici la majorité cherchait du jambon et du saucisson pas trop chers, j'ai pu les observer jour après jour...

— Eux non plus ne savaient pas ? — A la lumière de la petite lampe de chevet, l'ombre de ma grand-mère qui se détache sur le mur est effrayante.

— Evidemment que les Allemands savaient, que les Polonais, les Français savaient ! — Elle hausse légèrement le ton : — Crois-tu qu'on puisse déménager des millions d'individus sans se faire voir ? Non. Et personne n'en revenait... S'ils ne savaient pas, ils avaient au moins peur de s'en douter. Tu sais, l'Histoire avec un grand H se déroule bien plus lentement que celle qu'on t'enseigne au lycée. Elle avance à tout petits pas, elle se traîne, les mentalités s'y adaptent. Tu veux que je te dise ? Tu ne peux pas

t'imaginer combien il a été difficile de faire ce Livre qui à toi doit te paraître tellement évident...

— Comment ça ? — Myette s'est déplacée sur sa droite, l'ombre ne ressemble plus à rien de précis.

— Pas du tout évident en fait. Il est indiscutable que les Juifs représentaient l'immense majorité des déportés. Mais il n'y avait pas que des Juifs dans les camps. Il y avait aussi des opposants politiques allemands, polonais, autrichiens, des prisonniers de guerre de toutes les nationalités, des tziganes, des homosexuels, et des résistants communistes comme ton grand-père...

— J'imagine la bagarre de chiffonniers à la Libération...

— Quelque chose comme ça. Des associations de déportés et de parents de déportés, il y en avait plusieurs, une pagaille...

— Pourquoi ?

— Entre déportés et non déportés, fils et non fils de déportés, déportés qui avaient été résistants ou pas, juifs ou pas juifs, communistes ou pas, un bazar ! Lamentable...

Les autres ont été ramenés au Camp I ou emmenés au Camp III car ils ont des compétences techniques. C'est l'avantage d'être comédien et employé municipal, aucune capacité technique pour aider ces sales fascistes à fabriquer leurs bombes ! En revanche, ici à Birkenau, ils exterminent à tour de bras, tuer est la raison d'être de ce centre sordide... — rumine Derna. — Qu'est-ce qu'est en train de faire Myette ?

Depuis notre première conversation avec Myette sur ce sujet il y a deux ans, j'ai un horrible doute, je ne tiens plus :

— Quand est-ce qu'il a été arrêté ?

— Ton grand-père ?

— Bah oui...

— Le 30 octobre 1941.

Je lui dis ou je ne lui dis pas ?

— Il y a un décalage dans le temps... Il a été arrêté quatre mois après la fin du Pacte germano-soviétique. — Myette lève ses épais sourcils. J'ajoute en bredouillant comme pour m'excuser : — L'Histoire est une des seules matières où je suis bon...

— Ah ! — soupire ma grand-mère. — Tant mieux, c'est très important l'Histoire. Les listes qu'ont utilisées la Polie française et les nazis correspondaient aux listes des « traîtres » dressées par le PCF. C'est-à-dire, écoute bien — elle se penche légèrement en avant, je suis tout ouïe : — Ce n'était pas n'importe quels militants communistes, c'était ceux qui avaient refusé d'appliquer le Pacte avec Hitler et qui ont lancé la Résistance dès juin 1940, après l'appel du général de Gaulle depuis Londres, par devers le Parti, tu comprends ? En juin 1941, Hitler a voulu commencer par régler ses comptes avec ceux et celles qui n'avaient pas respecté le Pacte en France ! Je ne te dis pas que le Parti les a dénoncés aux nazis, je te dis qu'il ne les a pas protégés.

— Pourquoi ?

— Les staliniens... Tu n'as pas lu Lénine, tu es encore trop jeune... Des obsédés de la discipline, un

Parti discipliné pour une future dictature... du prolétariat ! — Masque, voix neutre. — Tu n'es pas d'accord, tu es un traître, il n'y a pas de pardon, tu es condamné. Pour le PCF, que le Pacte ait été rompu entre Staline et Hitler ne changeait rien au châtement : ceux qui avaient désobéi n'étaient pas fiables...

— Au lieu de reconnaître que ce sont eux qui avaient eu raison ?! — je m'insurge.

— Bien sûr ! Mais le Parti est infailible, il ne se trompe jamais. Fais-moi penser demain, je vais te prêter un livre, *1984*...

— C'est sur quoi ?

— Tu verras bien, ce livre explique comment on fabrique, on modifie l'Histoire officielle...

— Oh ! Intéressant... Merci, Myette.

Il esquisse un sourire en pensant au visage de Myette quand il l'a connue. Une gamine ! Forte. Sous son petit air bien sage se cachait une jeune anarchiste impétueuse. Durant les premières années, discrétion absolue. Un fonctionnaire de la mairie de Bagnolet, haut responsable dans le Parti et au Secours rouge, déjà divorcé une fois, qui s'amourache d'une mineure qui a seize ans de moins que lui et de surcroît anarchiste... De quoi passer au peloton d'exécution ! Alors, pourquoi ? Pourquoi quoi ? Moi, le Parti, ce n'est pas ma tasse de thé. Ni l'URSS d'ailleurs. Mais si tu veux te battre, tu vas avec qui ? Myette, elle s'en moque, elle fait ce qu'elle veut, quelle bouffée d'oxygène elle était dans l'atmosphère parano des instances politiques ! Dès que nous nous reverrons, je te demanderai pardon de ne pas t'avoir fait plus

confiance. Tu avais raison, mêmes dictatures, mêmes totalitarismes... — Il jette un regard par la fenêtre dans l'obscurité qui enveloppe le block où s'entassent des milliers de déportés tels les poulets d'un élevage en batterie.

— Arrête un peu de regarder ce Livre, tu vas faire des cauchemars... — chuchote ma grand-mère tout en fouillant dans un sachet de bonbons au miel : — Tiens, prends-en un pour avant de dormir...

— Je suis désolé, ma petite Myette, vraiment. Je sais que tu vas t'en sortir, avec le... Six semaines, Birkenau est efficace. Les kapos et les SS nous répètent à longueur de journée qu'ici la longévité moyenne tourne autour de six semaines. Où es-tu, Myette ? Tu es en train de te battre, hein ? — Derna sait qu'il... Tu m'étonnes ! Depuis le 8 juillet, lorsque les Fritz les ont fait marcher depuis le camp allemand de Royallieu à la gare de Margny-Compiègne pour les entasser ensuite dans des wagons à bestiaux qui les ont amenés à Auschwitz I qui se trouve à quatre kilomètres d'ici, les nazis ne leur ont quasiment jamais donné d'eau. Depuis ce jour, le 8 juillet, c'est l'hécatombe : déshydratation, dysenterie, dis adieu aux potes !

9

Octobre 1946. Au pied de la butte Montmartre, Marcel pousse la porte du petit bistrot *Chez l'Auvergnat*. Il fait frisquet dehors, on est bien mieux à l'intérieur. Auguste est déjà arrivé, assis devant un des guéridons du fond, un ballon de blanc posé devant lui. Avec son regard définitivement mélancolique.

Marcel : Salut ! Déjà à pied d'œuvre, camarade ?

Auguste : Faut bien, avec ce froid, j'ai les roubignolles en gelée.

Marcel : Me parle pas d'ça, ça m'ramène des mauvais souvenirs...

Auguste : Comme la Marie-Antoinette ! — Ça le fait rire, cette andouille !

Marcel : Tu parles des caves de la Conciergerie ? C'est vrai qu'il y faisait un froid de canard.

Auguste : Un froid de... d'outre-tombe, comme disait Derna.

Marcel : Ah, c'est vrai qu'il était là lui aussi ! En fait, nous avons fait tout le voyage ensemble, les trois !

Auguste : Eh ! Tu ne vas pas recommencer ?! Georges, un autre petit blanc, s'il te plait. Tu ne prends rien ?

Marcel : Si, la même chose Georges ! Merci.

Auguste : C'est vrai quoi ! A chaque fois tu m'fais le même coup : Ah mais dis donc, nous étions tous les trois ensemble avec Derna...

Marcel : J'ai besoin d'en parler...

Auguste : Qu'est-ce tu crois, camarade ? Moi aussi. Tu crois que je ne l'ai pas en travers du gosier la maison Poulaga qui nous alpague... Salopards de poulets à la botte des Boches !

Marcel : Je te l'ai déjà dit, j'te comprends, mon poteau. C'est des flics français qui nous ont emmenés au centre de Rouillé. Après, c'est encore des flics collabos qui se sont occupé de nous, tu t'en rappelles ?

Auguste : Et comment ! Chaque fois que j'croise un flic dans la rue, ça m'fout des frissons ! Tu sais quoi ? Parfois, je m'dis, à Rouillé, les baraquements, les miradors, les fils barbelés, on se s'rait cru chez les nazis. Qu'est-ce qu'on se caillait, putain, mais qu'est-ce qu'on se caillait !

Marcel : Tu parlais de Derna, sa femme est venue le visiter une fois, avec un bébé dans les bras...

Auguste : Quelle chance ! C'est pas moi que...

Marcel : Moi non plus mais faut l'mériter, camarade ! La gamine et son bambin qui traversent la France occupée pour visiter monsieur, chapeau bas Madame ! Tu n'crois pas ?

Auguste : Ouais, t'as raison. Preuve en est, les nôtres n'ont pas eu ce courage. Courage... tu me comprends, camarade...

Marcel : Ben oui ! Georges ! Un autre... Deux, c'est ma tournée !

Auguste : Merci, camarade.

Marcel : Tu as déjà calculé ?

Auguste : Quoi ?

Marcel : D'octobre 41 à mai 42, les Français nous ont quand même gardé sept mois !

Auguste : Fallait bien qu'ils servent à quelque chose, ces trouillards...

Marcel : A Compiègne aussi, on se gelait ! On grillait le jour et on se congelait la nuit. Putain de saloperie de baraquements...

Auguste : Je te l'ai déjà dit ? Je me sentais plus en confiance avec les Schleus de la Frontstalag 122 – Polizeihafthlager de la Wehrmacht qu'avec les poulets de mon propre pays. Au moins, pas de mauvaise surprise...

Marcel : Putain, tu t'souviens encore de la Front... machin !

Auguste : Ils m'ont toujours fait marrer avec leurs noms à rallonge. Frontstalag 122 - Polizeihafthlager... J'les apprenais par cœur, ça m'faisait passer le temps.

Marcel : La chérie de Derna est revenue le visiter. J'en avais les larmes aux yeux, une guerrière la petite ! Elle l'aimait son homme !

Marcel : Arrête de déconner, Camarade, t'en sais rien, te mêle pas...

Auguste : T'as raison, ouais. Je m'emporte... Merci, Georges, à la vôtre mon apôtre !

Marcel : Quand est-ce qu'on est parti de là ?

Auguste : Début juillet...

Marcel : J'aurais cru que nous y avons passé plus de temps...

Auguste : Même pas deux mois...

Marcel : On aurait mieux fait d'y rester... — Sa blague a l'effet d'un pet de dindon dans l'eau, plouf.

Auguste : C'est pas nous qui décidions. Souviens-toi, le p'tit nabot moustachu n'en pouvait plus qu'on se permette de le critiquer en plein cœur de la France qu'il prétendait occuper ! Nous étions tous des résistants communistes dans le convoi de Compiègne, non ?

Marcel : Ouais. Il y avait une cinquantaine de Juifs mais eux aussi étaient des résistants de la première heure.

Auguste : Communistes ?

Marcel : Je ne sais plus... Qu'importe, un résistant est un résistant, non ?

Auguste : Oui, t'as raison. Tu t'souviens de l'histoire du message de Derna.

Marcel : Tu m'étonnes, camarade ! Il était adressé à son épouse, il l'a balancé sur la voie ferrée et le jour même un inconnu l'a ramassé et le lui a envoyé, incroyable, non ?!

Auguste : Ouais, un vrai miracle ! Quand tu penses que la majorité n'en avait rien à foutre...

Marcel : Tu sais pourquoi j'm'en rappelle ? C'est grâce au message de Derna que ma femme a su où j'étais.

Auguste : Pareil pour la mienne, Etienne ! Georges, s'il te plait, oui les deux, merci.

Marcel : Pour moi, ça été le pire...

Auguste : Le voyage, tu veux dire ?

Marcel : Ouais.

Auguste : Moi aussi. Des wagons de marchandises ! Pourquoi pas des bennes à ordures ?!

Marcel : Laisse tomber, trop dégueulasse... Change de sujet, bordel !

Auguste : Pas une goutte d'eau...

Marcel : Camarade ! S'il te plait...

Auguste : Ouais, t'as raison.

Marcel : Et le numéro qu'ils nous ont foutu après...
J'en rêve encore.

Auguste : Non ?!

Marcel : Ben tiens... — Il retrousse sa manche gauche.
Le chiffre 453926 se détache en lettres tatouées sur son
avant-bras grisonnant. — Je me souviens encore
comment on dit 45396 en allemand et en polonais ! Tu
veux que...

Auguste : Non, non, arrête ça, tu t'fais du mal !
Georges ! Ah ! Merci, Georges.

10

Il ne lui reste plus assez de temps pour penser à ses parents. Il veut se concentrer sur Myette, imaginer son visage souriant au-dessus de lui au moment de passer de vie à trépas. Et le petit...

Ses parents ? Frédéric et Thérèse ? Son père avait un rêve : une maison à la campagne avec une petite vigne, un tilleul et trois chèvres. Il avait réalisé son rêve : une maison à la campagne avec une petite vigne, un tilleul et trois chèvres. Au lieu-dit les Mennevaux par Chinon. Veuf, il était mort en 1940, échappant de peu aux horreurs d'une seconde guerre mondiale. Dans la pièce unique du rêve du charbonnier se sont réfugiés Myette avec son mouflet de trois ans et Germaine, sœur d'André. Non, Derna, Myette n'est pas en train de se battre. Pour l'instant, elle se met au vert pour protéger ta progéniture, elle survit. Elle est en train de t'écrire une lettre que tu ne recevras jamais car

elle ne sait pas encore que tu n'es plus détenu à Compiègne où elle était venue te visiter avec le marmot. Ne t'inquiète pas, camarade Derna, Myette ne va pas tarder à retourner dans la résistance ; tu la connais... Tu peux facilement t'imaginer ce qu'elle t'écrit. Ce à quoi elle pense pendant qu'elle t'écrit. Comment grandit le loupiot, et son amour, son admiration, elle t'attend. Pour toi. Myette souffre, Myette pleure en cachette, Myette se ronge les sangs pour toi, Myette fait semblant :

— Il faut tenir, c'est tout. On les aura ces salauds ! Moi ? Ça va, ça va...

— Oh ! Les gars, les gars, venez voir ! — Le jeune soldat Chtchekotchikhine pose délicatement sa pesante mitraillette PPSH-41 sur un meuble à archives métallique vide pour avoir les mains libres et fouiller dans la double paroi de bois du baraquement à moitié détruit. Il est très énervé, tous sont très énervés. Ils sont tombés sur un immense charnier, un cimetière sans fin. Ces salopards de SS ont essayé de faire disparaître les preuves de leur industrie génocidaire, alors ils cherchent des fichiers, des listes. Des registres des convois de déportés transportés jusqu'ici, des déportés destinés aux travaux forcés, de l'activité des usines, de la sélection pour les chambres à gaz et les fours crématoires, des actes de décès, des effets, biens et bijoux volés, des milliers de paires de lunettes, des dents en or arrachées, des tonnes de cheveux recyclés, des cobayes du docteur Mengele, des registres, putain de merde, des registres !

— Si l'Allemand est pointilleux, le nazi, lui, est maniaque — ne cesse de leur répéter Mechtcheriakov, le commissaire politique du bataillon, pour les motiver dans la recherche de ces listes. — Fouillez, fouillez encore, ils n'ont pas eu le temps de tout détruire, ces enculés, j'en suis convaincu, ils n'ont pas eu le temps !

Le soldat Chtchekotchikhine brandit fièrement un sac de toile goudronnée. Sous le regard anxieux de ses collègues, il l'ouvre précautionneusement : des milliers de photographies anthropométriques. Un petit mot en polonais : cadeau de la résistance intérieure du camp avant que les SS commencent leur grand nettoyage dans le vain espoir d'effacer les traces de leur épouvantable entreprise. Noir et blanc. Même rasés et vêtus de leur affreux costume de bagnard, ces hommes et ces femmes n'ont pas encore le regard vide des quelques milliers de déportés qu'ils ont trouvés en arrivant.

— Tu as pris des couleurs... — avait essayé de plaisanter Myette lors de sa visite au camp de Rouillé.

C'est vrai qu'il est basané, Derna, sur la vitre de l'appareil photographique qui le fixe à son entrée au camp d'Auschwitz.

— Regard trop fier, encore un qui ne va pas durer longtemps... — avait marmonné le photographe du camp, un prisonnier juif polonais qui avait rejoint les rangs de l'Armia Krajowa dès l'occupation de la Pologne par les Allemands en 1939 mais qui avait été rapidement fait prisonnier. On le voit sur le cliché, Derna indique qu'il est déterminé à ne pas se laisser faire. En dessous du minuscule portrait contrasté sont

inscrites en lettres d'imprimerie ses références « BVF 45344 - KL Auschwitz », Désinfecté, puis tondu, puis uniformisé, puis photographié, il se retrouve entassé avec les autres membres du convoi. Dès le lendemain, ils sont emmenés à pied à quelques kilomètres de là. Le camp de Birkenau. Derna se sent soulagé, vu la réputation d'Auschwitz ! Peine perdue :

— Tu te plantes complètement ! — Stanislas, juif polonais, est ici depuis deux ans, seul survivant de son convoi d'arrivée. — Nous sommes quarante-cinq mille... Ils exécutent toujours autant de Juifs chaque jour et ils continuent quand même de construire de nouveaux baraquements, tu piges ?

— Mais il n'y a pas que des Juifs, regarde, nous...

— Tu raisones la tête à l'envers, camarade. Birkenau s'occupe de la solution finale. Ce camp a pour but de faire disparaître tous les Juifs d'Europe. Et d'autres indésirables en passant.

— Tu t'en sors pas trop mal... — sourit Derna.

— La chance, je ne sais pas comment j'ai fait pour rester vivant. Je te disais, Birkenau c'est une machine à éliminer les Juifs, hommes, femmes, enfants, les vieux et les vieilles, tous ! Mais aussi les terroristes comme vous !

— Terroristes ? — Derna se montre soudain susceptible ; par jeu.

— Ainsi vous appellent-ils, des terroristes, oui. On est toujours le terroriste de quelqu'un, surtout quand on résiste...

— Ils nous ont triés selon notre profession...

— Bah oui, tu as bien vu, la moitié de ton convoi repart sur Auschwitz demain, l'autre dont tu fais partie reste.

— Mauvaise pioche ?

— Comme tu dis, mon ami, mauvais pioche...

11

Complètement frigorifié, je contemple les ruines. J'ai commis l'erreur de passer la nuit dehors pour pouvoir admirer le lever du soleil sur le château d'Azay-le-Rideau avant d'arriver en autostop à Chinon. Qui a dit que trop de romantisme tue ?

— Etes-vous sûr de ne pas vouloir être examiné par un docteur ? J'en connais un tout près d'ici, je peux vous déposer — me propose très aimablement la jeune automobiliste blonde comme les blés qui m'a déposé ici, au lieu-dit Mennevaux par Chinon. Je la remercie mais non, je suis en mission spéciale et je n'ai que le week-end. Lundi, 8 h 00, je dois être au boulot. Nous sommes déjà samedi matin pas loin de 10 h 00. Je mets mon sac de couchage à sécher sur une clôture. L'atmosphère est humide, nous sommes proches de la Vienne. Je reste un bon moment debout immobile dans le soleil pour arrêter de claquer des dents. Je scrute.

Depuis la route départementale, un petit terrain descend très légèrement en pente. Le tilleul est là, exubérant. Je connais bien les tilleuls, un des leurs, gigantesque, trônait au milieu de la cour de l'école du village. L'illustre Marcel Proust lui-même en faisait une forte consommation en tisane. Les trois chèvres ont rejoint le paradis des caprins depuis belle lurette. Portait-elle chacune un nom ? La bâtisse : un cube gris sinistre suintant l'humidité, porte et fenêtres béantes, déposé il y a très longtemps sur un terre-plein verdoyant par une civilisation lointaine qui l'a oublié ou qui préfère continuer de rester dans l'anonymat. J'en fais le tour. Derrière, je tombe sur quelques rangs de vigne dépenaillée au-delà de l'abandon. Les ceps paraissent des vieillards nains recroquevillés sur leurs douleurs pour l'éternité. Des réflexes profondément enfouis remontent à la surface de ma mémoire campagnarde, je constate que le voisinage grignote allègrement la propriété. Je reviens devant la façade pour franchir le seuil de la ruine. Parce que j'aime roder dans les ruines ou est-ce que je cherche quelque chose de précis ?

— Je sais que tu t'en sortiras, ma Myette, tu t'en sortiras toujours... Prends soin du loupiot... — Derna laisse échapper un long gémissement, si faible qu'aucun des déportés allongés autour de lui ne s'en rend compte. D'autres ont déjà poussé leur dernier soupir dans la nuit. Les kapos feront l'appel tout à l'heure. Il en manque toujours un certain nombre, c'est logique, c'est normal, pas de souci.

Debout au centre de la pièce unique dont les épais murs de pierre tachetés de larges taches brunes dégoulinent d'humidité, je lève le nez vers... le ciel. Le toit a disparu, seulement quelques débris de poutres et de tuiles pourries jonchent le sol. Nous n'y sommes venus qu'une fois avec mes parents. Il faisait nuit noire lorsque nous avons débarqué à travers l'humidité et le brouillard. Il était fort tard car nous étions passés saluer une tante de mon père qui résidait dans la région. Elle était fleuriste et vivait avec un homme très drôle qui m'avait fait goûter une des dizaines de conserves de calamars à la sauce armoricaine qu'il entreposait dans un cagibi. Il avait aussi essayé de me faire croire qu'on pouvait brûler un arbre entier dans la cheminée de la pièce principale. Une autre tante de mon vieux était là aussi. Tout en savourant le calamar en le saucant avec un épais pain de campagne qui me rappelait mon enfance, je les entendais, mon père et ses deux tantes :

— Tu vas voir, ça s'est énormément dégradé.

— A ce point ?

— L'humidité... tu connais l'endroit, avec la Vienne pas loin, très humide... Il va bientôt ne plus en rester grand-chose si elle reste inhabitée.

— Le voisin insiste, il...

— Je ne suis pas d'accord pour vendre, vous le savez bien !

— Oui, oui mais si on ne fait rien, on se retrouvera avec une ruine sur les bras, c'est tout !

— Je ne suis pas d'accord pour vendre, je ne donnerai jamais mon accord et vous savez pourquoi !

— Mes deux grand-tantes étaient devenues muettes. Je

connaissais ce regard : du bon argent était en train de leur filer entre les doigts. Mon père, lui, était resté impassible. Pourquoi refusait-il de vendre ? Mystère...

L'unique et immense pièce danse au gré d'un feu gigantesque qui se déchaîne dans une cheminée monumentale. Une forte odeur d'humidité se mêle aux odeurs du foyer, des meubles, des animaux et de celui qui ont vécu ici. Je connais ce parfum où j'ai grandi, mélange de foin et de fromage en maturation typique des fermes.

— Regarde où tu mets les pieds !

Facile à dire ! Dans un escalier étroit et branlant gravi à la lueur d'une lampe-tempête, les yeux gonflés de sommeil... Surgit un énorme édredon, comme une montgolfière parsemée de petites marguerites prête au décollage, qui repose sur un lit pour deux personnes. L'humidité est prégnante, son odeur à la limite du supportable. Seul dans l'obscurité, j'essaie d'imaginer l'arrière-grand-père entre son tilleul, ses chèvres, sa vigne et son caveau à vins, alcools et fromages creusé dans un monticule proche avec sa petite porte de bois cadénassée comme ils font tous ici. Il dort en bas, allongé sur une banquette près de la cheminée devant laquelle chacune des trois chèvres à son emplacement pour profiter pleinement de la chaleur du foyer. Durant son sommeil — ronflait-il ? —, le plancher de l'étage du dessus qui lui sert de remise et de grenier égraine ses grincements tout au long de la nuit. Lorsque se dessine l'aurore dans l'humidité glaciale, par-dessus les épaisses couvertures, il tend un bras vers la table pour avaler cul-sec le petit verre d'eau de vie qui a eu

toute la nuit pour s'oxygéner. Ainsi, selon la coutume locale, vivra-t-il longtemps et en parfaite santé. Après... Après, je n'ai aucune idée de ce à quoi il occupait ses journées. Je sais seulement que le charbonnier parisien a réalisé son rêve. Bravo ! Je ne sais même pas s'il vivait vraiment seul. Personne ne m'a jamais mentionné Marie, son épouse, la mère d'André-Derna.

Peu après notre visite en coup de vent aux Mennevaux par Chinon, je suis tombé sur le Livre, puis Myette m'a raconté. Je sais qu'André-Derna, qu'elle mentionne comme « ton grand-père » et jamais comme son premier mari, a été assassiné par les nazis dans le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Qu'il a fallu batailler plus de quarante ans pour qu'en 1987 soit apposée la mention « Mort en déportation » sur son acte de décès. De vichyste, l'administration française ne s'est guère montrée ensuite très collaboratrice quant à reconnaître les faits. André-Derna sera-t-il un jour officiellement reconnu comme déporté politique ? Même cirque concernant la plaque commémorative apposée dans le hall de la mairie de Bagnolet :

ICI TRAVAILLAIT
CAYZAC ANDRE
44 ANS
MORT POUR LA FRANCE
DANS LES CAMPS D'EXTERMINATION
NAZIS
A AUSCHWITZ

Ouh, la grosse hypocrisie ! Pourquoi ne pas avoir précisé le résistant Derna ? Pourquoi ne pas préciser « le traître Cayzac André » pendant que vous y étiez ?! De résistants aux pires heures, celles où votre propre parti vous reniait, toi et d'autres, ils vous ont réduits à de simples victimes parmi des millions ! Revenu d'Algérie, je suis resté des heures debout dans le hall de la mairie de Bagnolet. Pas une seule personne a prêté attention à la plaque du souvenir. Pas une seule.

A la même époque, j'habitais chez la copine de quelqu'un que je croyais être un copain alors qu'il allait devenir le petit copain de ma future épouse. Les fenêtres du petit deux-pièces donnaient sur le cimetière du Père-Lachaise. Un dimanche matin ensoleillé, je suis allé flâner du côté du mémorial d'Auschwitz-Birkenau : une colonne irrégulière de plusieurs mètres de haut qui fait penser à une tête disproportionnée posée sur un corps décharné. J'étais agacé car je n'aimais pas du tout cette sculpture démagogue insinuant la supériorité de l'esprit sur la matière. Comme si les nazis avaient réfléchi avec leur trou du cul ! Au pied de la sculpture, une plaque dit :

1941-1945

AUSCHWITZ-BIRKENAU

CAMP NAZI D'EXTERMINATION

VICTIMES DES PERSECUTIONS ANTISEMITES DE
L'OCCUPANT ALLEMAND ET DU GOUVERNEMENT
COLLABORATEUR DE VICHY

76 000 JUIFS DE FRANCE, HOMMES, FEMMES ET
ENFANTS FURENT DEPORTES A AUSCHWITZ. LA
PLUPART PERIRENT DANS LES CHAMBRES A GAZ.
VICTIMES DE LA REPRESSION POLICIERE, 3 000
RESISTANTS ET PATRIOTES CONNURENT A AUSCHWITZ
LA SOUFFRANCE ET LA MORT.
UN PEU DE TERRE ET DE CENDRES D'AUSCHWITZ
PERPETUENT, ICI, LE SOUVENIR DE LEUR MARTYRE

J'y suis retourné plusieurs fois. Des esprits
chagrins se plaignent qu'on ait oublié de mentionner
clairement les non-Juifs. Ou que la référence aux
résistants et patriotes arrêtés par la police française ne
soit pas plus explicite. Sur la dalle sont gravés dans le
bronze trois vers du poète communiste Paul Éluard :

LORSQU'ON NE TUERA PLUS
ILS SERONT BIEN VENGES.
LE SEUL VŒU DE JUSTICE A POUR ECHO LA VIE.

A chacune de mes visites, je me sentais mal à
l'aise. Il était où Popaul pendant le Pacte germano-
soviétique ? « Lorsqu'on ne tuera plus » ! Relents
bibliques nauséabonds, et démagogues. Oui, vive la
vengeance !

Quelques mois après mon pèlerinage aux
Mennevaux par Chinon, je visite mon père et l'en
informe. Aucune réaction. Visible, en tout cas. Je sais
que Myette s'y est réfugiée avec le mouflet après que
les flics français ont arrêté André-Derna pour le
remettre aux Allemands. Avec Germaine, sœur

d'André, elles ont décidé d'aller se planquer à la campagne. C'est bien joli de diffuser des tracts clandestinement, y compris devant les casernes des Boches, mais que deviendra le petiot si sa mère et sa Tata Jo se font attraper ?! Je lui pose la question à brûle-pourpoint : pourquoi s'opposer à la vente ? Il me raconte le rêve réalisé de son grand-père, la maison à la campagne, le tilleul, les trois chèvres et la vigne.

— Romantique, n'est-ce pas ? C'est la raison pour laquelle je ne veux pas vendre.

— Je te comprends, tu fais bien.

Non, je ne comprends pas. Mais motus et bouche cousue. Je suis sidéré : l'arrière-grand-père s'installe à la campagne, le grand-père résiste aux fachos et finit à Auschwitz, le père ne vend pas au nom du rêve réalisé par l'arrière-grand-père ! Que sont devenues les femmes ? Il n'y avait pas de femmes dans toute cette histoire ?! Myette, c'est dans cet endroit que Myette s'est planquée avec son mioche après que... Le ciel s'éclaircit. Il ne m'a jamais parlé du Livre, alors évidemment, la fuite de Myette... C'est son droit, c'est son histoire, qui suis-je pour m'en mêler, donner mon opinion, lui faire la leçon ?! Ce n'est pas mon histoire, d'accord.

12

Gros malaise sur le plateau télévisé. Je fais revenir l'enregistrement en arrière :

— Il ne s'agit pas de tomber dans l'absurdité de hiérarchiser des abominations. Pourtant, il n'empêche, Auschwitz reste un vertige effroyable de chiffres ! — insiste l'historien chauve d'un ton doctoral. Derrière les participants au débat s'affichent des statistiques : « 1,1 million de déportés y sont morts dont 960 000 Juifs, 70 à 75 000 Polonais non juifs, 21 000 Tziganes, 15 000 prisonniers de guerre soviétiques, 10 000 à 15 000 détenus d'autres nationalités (Soviétiques, Tchèques, Yougoslaves, Allemands, Autrichiens, Français, Hollandais et Belges). » Les autres invités fixent le journaliste qui anime l'émission : comment va-t-il éviter une bataille obscène autour de macabres totaux ? Plus, moins, plus ou moins de Juifs victimes de l'holocauste au camp d'extermination d'Auschwitz-

Birkenau ? Pardon, seulement 25 000 Tziganes ? Mais... on parle de 150 à 200 000 ! Vous oubliez les homosexuels ! Non Monsieur, les nazis n'incluaient pas les homosexuels dans la Solution finale ! Ah bon ! Ils ne faisaient pas partie des asociaux ? Alors comment expliquez-vous ce triangle rose ?! Insupportable, je sens que... J'éteins le lecteur VHS et repose la cassette sur son étagère.

Il y a des thèmes ou des moments... il est préférable de ne pas réfléchir. Alors que les imbéciles de service aboient qu'expliquer c'est justifier, je me dis, une fois de plus, en sachant que je ne pense pas chaque jour à Auschwitz, je m'interroge, je doute : qu'est-ce qu'il reste encore à expliquer ? Un exemple ? Euh... Le portail d'entrée d'Auschwitz au-dessus duquel les SS ont fait inscrire en lettre capitales « Le travail rend libre ». A quoi pensaient les nazis en inscrivant « Le travail rend libre » sur le portique de l'entrée d'un camp de travaux forcés et de la mort ? Non, mais non ! La question est : A quoi bon se demander pourquoi ils ont fait ça ? A rien. Des détenus chargés de l'installation auraient fait exprès de monter le « B » de « ARBEIT » à l'envers comme un pied-de-nez au commandant du camp ? Cessez de chercher de la résilience là où il n'y en a pas. Travailler vient du verbe latin « tripaliare » : torturer, tourmenter avec le tripalium, instrument auquel on attachait les esclaves pour les punir. Des siècles et des siècles d'arnaque nous ont convaincus que le travail c'est la santé, une valeur sûre, source de liberté. Le grand libérateur des damnés de la Terre, Karl Marx lui-même, le répétait à satiété :

le travail libère, camarades ! Le bougre n'a pas travaillé une seule heure de toute sa vie comme salarié ! Avant Auschwitz, on pouvait lire à l'entrée d'un des camps du Goulag des îles Solovki : « La liberté grâce au travail ». Le travail, la famille, la patrie, le progrès... on connaît la chanson, les nazis n'ont rien inventé, ils auraient juste... oublié toute morale ? Soit dit en passant, la résilience... Tu résistes ou tu ne résistes pas ! La résilience... encore un de ces gadgets sémantiques pour briller dans les salons en parlant à mi-mots de sujets dramatiques. Me revient, me submerge tout ce que m'avait raconté Myette. Soudain, je réalise : et elle, où était-elle ? Que sais-je d'elle ? Absorbé par André-Derna et Auschwitz-Birkenau, j'en ai oublié Myette. Elle avait des priorités dans son souci de transmission ? Pourquoi moi ? J'ai une sœur, un frère, une cousine... De fait, j'en sais très peu à son propos.

Le 9 juin 1938, Emilienne Marcelle Sauvanaud, âgée de vingt-trois ans, se marie à Paris avec André-Derna. Le département où son patronyme est le plus répandu est la Haute-Loire. Je me souviens cependant qu'elle était née à Paris et qu'elle parlait couramment l'espagnol, avait-elle des origines ibériques ? Ils se sont rencontrés cinq ans auparavant lors d'une réunion organisée par le PCF. Myette étant mineure et leur différence d'âge de seize ans, ce furent cinq années d'amour clandestin. Elle aussi rejoint la Résistance dès les débuts de l'occupation nazie de la France à la mi-1940. Avec une des sœurs d'André-Derna, Germaine, appelée aussi Tata Jo... Tata Jo ? Eh ! c'est une des

deux vieilles... alors que je m'empiffrais de calamar à la sauce à l'armoricaine... Oui, une des deux vieilles, la fleuriste, avec qui mon père était en désaccord sur vendre ou ne pas vendre le rêve du charbonnier ! Les deux femmes cachent des tracts anti-Boches dans des sacs contenant des oignons suspendus à une corde à linge puis les transportent dans la pélerine du bambin avant de les glisser sous les portes. La nuit, elles collent à la sauvette des tracts sur les murs, entre autres de la caserne du boulevard Mortier à Paris. L'atmosphère se fait de plus en plus menaçante. Octobre 1941, André-Derna est arrêté par la police française qui le remet à la Gestapo. Commence alors un jeu de piste pour Myette. Elle doit se démener comme une belle diablesse pour recueillir des informations, savoir où se trouve son homme. Elle essaye de lui écrire régulièrement, lui raconte comment grandit le bambin. Elle visite son époux en 42, avec le bébé, lors de sa détention à Rouillé. Il insiste, c'est très important pour moi de recevoir de vos nouvelles même si je ne peux pas te répondre. Toujours avec le moutard, elle le visite aussi au camp allemand de Compiègne administré par la Wehrmacht. Fin juillet 1942, la dernière lettre qu'elle lui a écrite revient avec la mention « parti ». Myette et le gamin, accompagnés de Germaine, partent se cacher dans la maisonnette d'une pièce que le père d'André décédé en 1940 avait acquise aux Mennevaux par Chinon. En 1944, Myette reprend du service dans la Résistance à Vernon, dans l'Eure, à quelque soixante-quinze kilomètres au nord-ouest de Paris. De maigres séquences de temps s'effilochent. A concentrer mon

attention sur l'épopée d'André-Derna, le reste m'a échappé.

Mantes-la-Jolie. Se joint à Myette et son gamin un beau-père prof de gym que j'ai entrevu une fois. Devenu adolescent, son fils manque de se faire trancher la carotide dans une bagarre au couteau avec un Algérien. Je le sais à cause de la cicatrice. Il est pupille de la Nation ; ah, quand même ! Il passe son bac puis suit l'Ecole normale pour devenir instituteur, où il rencontrera ma mère. C'est une autre histoire, la mienne.

1962, l'Algérie devient indépendante. Myette décide de se joindre aux efforts de cette révolution en marche qui sera rapidement confisquée, comme tous les pays dits socialistes, par une dictature militaire corrompue. Entre 1963 et 1966, Myette nous visite à la Villeneuve-au-Chêne. Elle m'offre une tortue du désert ainsi qu'un collier de camphre qui sent très fort à ma mère. Elle me parle du Tassili N'ajjer au milieu du Sahara dont les peintures rupestres montrent des crocodiles et des éléphants, Elle me parle aussi du fennec, le renard aux longues oreilles, celui qui se prend pour un coach de déblatérant sur la question de la responsabilité dans *le Petit Prince*.

Puis elle revient en France pour s'installer à Aix-en-Provence. Que sa fille, la demi-sœur du pupille de la Nation, se soit faite engrossée par un local malgré son jeune âge semble avoir contribué à prendre cette décision. En 1967, je passe quelques semaines chez elle. Personne ne me donne aucune explication mais j'imagine que ces vacances ont à voir avec une scène

de violence particulièrement flippante à laquelle j'ai assistée entre mes parents. Plus précisément de mon père contre ma mère. J'ai alors sept ou huit ans. Officiellement, je ne me souviens de rien. L'image est pourtant bien présente. Comme d'autres images de la maltraitance que j'ai subite alors que le charlatan Sigmund prétend à l'absence de mémoire concernant les trois premières années de notre existence. J'ai eu de la chance : je me souviens du regard consterné échangé entre mes parents devant leur fils qui s'est chié dessus tellement il est terrorisé. Je comprends que je suis dans la même situation que ma mère : « en maison de repos ». Myette joue à la perfection la monitrice de colonie de vacances : promenades, nature, musique et surtout les livres. Ça tombe bien, je peux passer des jours entiers dans les livres !

Trois ans se sont écoulés. En 1970, nous la visitons après une nuit passée à descendre l'autoroute du Sud en voiture. Un univers étouffant : obligation de filer toujours tout droit, à grande vitesse, illumination glauque des péages, des aires dites de repos qui n'y invitent pas. Je me demande si le futur ressemblera aux sombres présages de certaines bandes dessinées de *Pilote*. Myette gagne sa vie en tapant et corrigeant des manuscrits de thèses universitaires. Grâce à la fameuse machine à écrire IBM avec ses quelques bits de mémoire qui en finissent avec le blanc correcteur et ses boules magiques pour changer de police de caractère. Je lui mentionne le Livre caché dans la bibliothèque de mes parents. Pour la première fois elle me raconte Auschwitz.

13

Mes parents ayant eu l'heureuse idée de divorcer, nous nous installons à Aix avec ma mère, ma petite sœur et mon petit frère. Nous passons les premiers mois chez Myette qui me raconte Auschwitz pour la seconde fois ; je vais avoir douze ans. Son appartement donne sur une pinède, le parfait cliché de la Provence avec ses cigales et ses agréables senteurs. Même le mistral est une bénédiction des dieux tant le climat est doux.

Myette semble ne pas avoir de passé, je ne sais pas pourquoi. Je ne pose pas de questions, je suis bien élevé. Elle pratique le yoga, joue du piano, a un métier à tisser dans son salon, se balade en bikini et grande cape de mousseline rouge sur les plages de Camargue poursuivie par des messieurs bien plus jeunes qu'elle. Elle ne me parle jamais d'elle ni de son fils, mon père. Elle est pourtant dans la transmission... Les diapoconférences de *Connaissance du monde*, critiques : une

expédition occidentale pour prendre d'assaut le K2 dans l'Himalaya et ses porteurs et porteuses népalais qui pieds nus dans la neige chargent entre cinquante et soixante-quinze kilos ; les « contrastes » choquants de l'Inde entre squelettes qui partagent les caniveaux et des obèses que déplacent des voiturettes de golf ; des fourmis carnivores à l'affût dans des villages africains qui crient famine... Les classiques de la littérature, dont *la Légende des siècles* de Victor Hugo, Histoire épique de la France rédigée en alexandrins ! La science-fiction, qui m'était inconnue. Imaginer la vie dans le futur... saisissant ! L'année 1972 se déroule gentiment entre des résultats scolaires toujours aussi moyens, *Il était une fois dans l'Ouest* et mes premiers cinémas, l'exotique et pulpeuse Sofia Loren fait la différence, la découverte du vol à l'étalage et d'une belle brune méditerranéenne que je convoite et qui est amoureuse de moi mais je le saurai trop tard.

1973, fin de la timidité ! Mon beau-père la fripouille me recommande de lire chaque jour le quotidien *le Monde*. Pour une fois qu'il a une bonne idée me concernant... Nain parmi les nains, un entonnoir sur la tête, j'appelle à la grève contre la réforme Debré qui prétend supprimer le sursis appliqué aux étudiants en âge de faire leur service militaire. Tiens, revoilà le sabre !! (Salut à toi, Derna !) Où s'est donc planqué le goupillon ? Durant la récréation, les grands préfèrent m'éviter et les grandes me tripotent comme si j'étais leur poupon. Ignorant les tenants et les aboutissants de ce mouvement de révolte national, je veux participer à ce que je lis dans le journal. Dont les

pages internationales ressassent le conflit entre Israël et une coalition d'États arabes dirigée par l'Égypte et la Syrie. Etant pour des raisons non identifiées du côté de la cause palestinienne, peut-être l'adhésion du beau-père algérien à un Comité Septembre noir, je cherche des élèves juifs et si possible sionistes. David est un interlocuteur de qualité. Pro-Israël pour des raisons non identifiées, peut-être du fait de la judéité de ses parents, il défend d'arrache-pied l'Etat sioniste. Chaque jour, j'amène les pages du *Monde* consacrées la veille à ce conflit et nous débattons. Nous sommes en désaccord permanent sans jamais nous disputer. Lorsqu'un de nous deux s'est épuisé à essayer de convaincre l'autre, il conclut :

— Normal, on n'a pas le même point de vue...

Une excellente nouvelle : les Yankees fichent le camp du Vietnam ! Les Yankees, les Amerloques ; en France personne n'aime les Amerloques à qui on ne veut pas avoir l'impression de devoir la libération de la France nazifiée ; sauf le chanteur Johnny Hallyday qui se charge d'assurer une bonne relation entre les deux rives de l'Atlantique en promotionnant la société de consommation dans sa version *American Way of Life*. L'organisation des pays producteurs de pétrole, l'OPEP, proclame un embargo, la France découvre un nouveau concept : la crise. Pas de quoi émouvoir un gamin de treize ans. En revanche, au Chili, un dictateur militaire avec des grosses lunettes noires renverse et torture le régime élu de Salvador Allende qui a une bonne tête d'ingénieur en carambars et, en France, on envoie se reposer une professeur de géographie qui m'a

autorisé à faire un exposé en classe sur l'affaire Lip, une usine horlogère dont le personnel prétend à l'autogestion pour ne pas être licencié. C'est trop d'injustices ! Je commence à peine à réfléchir à comment organiser ma colère que nous partons vivre au bord du lac Léman.

Changement d'ambiance, fini les olives, les cigales et la lavande ! Place au froid et... au froid. Plus aucune nouvelle de Myette ! Aurait-elle eu un conflit avec ma mère à propos de cet Algérien qui se fait passer pour poète, qui vivait à ses crochets et l'a convaincue de déménager pour la Haute-Savoie ? Prétendant ramener la camionnette du déménagement à Aix, il disparaît de notre vie. Après une courte période de hippie camé et patchoulisé, il ira ensuite exercer ses charmes de pseudo intellectuel maghrébin en mode gigolo auprès de la Caisse des dépôts et consignations. Si le silence de Myette est lié à cette entourloupe sordide, elle a malheureusement eu raison.

Sort *l'Archipel du goulag*, œuvre pour laquelle Alexandre Soljenitsyne recevra le prix Nobel de littérature, Je l'avale et n'en fait aucun commentaire à ma mère. En d'autres temps, mes parents m'appelaient fièrement Khrouchtchev, et même s'ils ont ensuite connu leur période trotskyste, je m'imagine que la chute a dû être brutale, une immense et profonde désillusion, combien d'années d'engagement politique complètement remises en question ? Jusqu'où ne fut-ce qu'une erreur ? N'est-on pas responsable de ses rêves, et de leurs conséquences ? Un communiste, internationaliste, se sent responsable face à n'importe

quelle injustice en n'importe quel lieu de la planète. Concernant le goulag, la douleur doit donc être incommensurable. Je choisis le silence. J'aurais voulu en parler à Myette, il semble que les ponts sont coupés. Je n'ai pourtant qu'une question, simple : le goulag, comme pour les camps nazis, tout le monde savait ?

Au bahut, je me tiens à carreau. Pour une raison que j'ignore, le censeur, l'adjoint du proviseur, est souvent sur mon dos :

— Ah ! Vous avez gravé un texte sur votre ceinturon ?

— Euh, oui.

— Qu'avez-vous gravé ?

— Vous voulez que je le retire ?

— Non, non, dites-moi juste ce que ça dit, je suis curieux...

— « Non à la société de consommation ».

— Pardon !

— J'ai gravé sur mon ceinturon : « Non à la société de consommation ».

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Nous sommes à la fin de la récréation, les élèves regagnent leurs classes.

— Je vais être en retard...

Le petit rondouillard chauve reste impassible :

— Pas de souci, je vous accompagnerai —. Que me vaut ce privilège ? — Alors... Non à la société de consommation... Expliquez-moi...

— Beaucoup de théories qui critiquent le capitalisme sont basées sur les processus de

production, selon elles l'aliénation... — Je m'arrête, comprend-t-il de quoi je parle ?

— Continuez, continuez, je vous écoute —. Il se moque ?

— Je pense que la pire aliénation causée par le capitalisme est la consommation. Celle causée par la production commence quand on pénètre dans le monde du travail. Celle de la consommation commence dès la poussette où nos parents nous baladent dans les supermarchés. Après, il est déjà trop tard, le statut social en dépend dès l'adolescence. On ne te juge pas sur ce que tu es ou ce que tu fais mais sur ce que tu consommes.

— Intéressant... Et vous, personnellement ?

— Moi, comment ça ?

— J'imagine que vous résistez... — Je n'aime pas son petit sourire en coin.

— Oh moi ! je gagne mon argent de poche depuis l'âge de dix ans donc je suis déjà aliéné par la production, pas encore trop par la consommation, ce n'est qu'un peu d'argent de poche —. Il sourit. Est-ce bon signe un censeur qui sourit ou l'annonce d'une catastrophe ? Au point où j'en suis... — Et il y a toutes les conséquences sociales : consommer les autres, consommer l'autre sexe, consommer des pays, consommer... — Moue d'incompréhension. — Oui, quand on dit « Cet été, nous avons fait le Maroc », ou la Turquie...

— Bien, je vous remercie de vos explications. Quel cours avez-vous maintenant ?

— Latin... — Je fais la gueule.

— Latin... Vous n'êtes pas convaincu de l'étude des langues mortes ?

— Ce n'est pas ça, je voulais étudier le grec ancien, les philosophes... Le latin, vous savez, à part les campagnes guerrières de Jules César...

— Je comprends, désolé mais nous n'avons pas grec ancien dans ce lycée —. Il a l'air sincèrement désolé. Il frappe à la porte, l'ouvre, toute la classe se met debout, trop drôle ! Je vais m'asseoir dans le fond. — Je vous rend votre élève, piètre latiniste si j'ai bien compris mais très intéressant... — Et il disparaît.

Combien de mois ont passé ? Nous sommes déjà en 1974. La prof d'Histoire-géographie prévient au dernier moment que son cours n'aura pas lieu. On nous case dans une salle de permanence, aucun pion n'est disponible pour nous surveiller. La veille, j'avais retrouvé dans mes cartons de déménagement un exemplaire de *Libérons l'avortement* du Comité pour la liberté de l'avortement et de la contraception dans la Petite Collection Maspero que j'avais diffusé en son temps sous le manteau. Je me suis planté devant le tableau, une craie à la main et j'ai commencé à expliquer, l'organe masculin, l'organe féminin, avec schémas à l'appui, la reproduction.

— Attends, tu veux voir ça en vrai ?

— Ta gueule ! Si ça ne t'intéresse pas, tu sors !

Au début, blagues graveleuses de quelques garçons. Puis silence comme jamais un prof n'a réussi à imposer le silence en cours, imposé par des filles. Je continue, je déroule ma démonstration, que la pilule, que la capote anglaise en me demandant comment je

vais aborder le chapitre plus épineux de l'avortement qui est toujours interdit par la loi. Inquiétude inutile. Plongé dans mon discours, concentré sur mes petits dessins, je me rends soudain compte que l'assistance est plus qu'exceptionnelle. Je me retourne. Le censeur se tient silencieusement debout sur le seuil de la salle de classe. Il s'approche de moi, m'attrape par l'oreille droite, je lâche la craie qui tombe sur le sol, je m'imagine que si quelqu'un marche dessus il restera une grosse tâche blanche. Nous commençons à faire le tour de la cour sans qu'il me lâche l'oreille. Il me tient juste l'oreille, il ne tire pas dessus comme un malade, puis nous retournons vers la salle de permanence, toujours sans un mot. Il s'arrête devant la porte, se tourne vers moi avant de la pousser :

— Vous garderez ça pour vous, je compte sur votre discrétion : une de nos élèves est enceinte, elle n'a que quinze ans, c'est dramatique ! — soupire-t-il profondément avant de s'éloigner. J'entre dans la classe, toutes et tous me regardent. Je les observe : moyenne d'âge, treize ou quatorze ans. A treize ans, je ne pige pas pourquoi Farida ne veut pas de moi. Je n'insiste pas. Nous sommes très bons amis et j'ai vite compris que ses parents lui interdisent toute sortie. Je le sais car j'ai un jour fait huit kilomètres à pied en rase campagne pour tomber sur elle dans l'escalier de pierre d'une vieille bâtisse de trois étages, son regard effaré, ses gestes de panique, ses mots qui ne parvenaient pas à sortir de sa bouche, je suis parti en courant. Je ne me suis pas enfui, je suis parti en courant après avoir brutalement découvert cet autre aspect de l'oppression

des femmes. Je vole chaque jour dans un supermarché, sans me faire attraper. Hypnotisé par ses figures, je pique un jeu de tarot. La belle Farida est finalement tombée amoureuse, passionnément, du jeu de tarot. Demi-pensionnaires, nous jouons tous les jours dans la cour ou sous le préau après la cantine. D'autres s'y mettent, je vole d'autres jeux, dans des magasins différents. Je me fais de l'argent de poche facilement. Puis de nombreux demi-pensionnaires ont leur jeu de tarot, le marché sature.

Je découvre une sorte de trousseau miniature avec plusieurs clés, pinces et tournevis. A l'époque, je découvre aussi un journal anarchiste, *le Père Peinard*, dont un des fondateurs, Emile Pouget, promouvait à la fin du XIX^e le sabotage comme modalité de la lutte des classes. Ni une ni deux, je vais faire d'une pierre deux coups. Jusqu'au jour où...

— Asseyez-vous, je voulais vous voir... — Toujours égal à lui-même, monsieur le censeur at son air bonhomme. — Figurez-vous, il nous arrive quelque chose d'étrange dans cet établissement. En tout cas, je n'avais jamais connu ça en trente ans de carrière —. J'attends, je n'ai aucune idée de la raison de sa convocation. — Vous n'avez rien remarqué de particulier dernièrement, le matériel, les portes...

— Non —. Je ne vois absolument pas où il veut en venir. Ah ! Peut-être l'énorme graffiti en face de l'entrée du lycée : « Action anarchiste autonome » ?

— Je vous en parle car je sais que vous avez une certaine influence sur vos petits camarades — Le mot « camarade » me fait rire intérieurement ; un peu

désuet, non ? — Certains s’amusent à tout dévisser, les tables, les bureaux, les chaises, les portes, les fenêtres, tout. Nous ne savons plus où donner de la tête, nous accumulons le matériel à réparer. Je crains un accident, une chute malheureuse, une porte qui tombe... Peut-être auriez-vous une idée de...

— Non, je suis désolé, je ne sais pas qui...

— L’AAA, ça ne vous dit rien ? — Je me gratte la tempe droite. Lorsque j’ai proposé ce sigle aux deux autres, je leur ai raconté que l’AAA est aussi l’Alliance argentine anticommuniste. Ou plus drôle encore, l’Association des alcooliques anonymes, qui ne s’est jamais appelée comme ça. Qu’est-ce qu’on a rigolé !

— Non, aucune idée, c’est quoi ?

A-t-il cru que notre conversation a eu quelque chose à voir avec le fait que les petits bricoleurs ont arrêté d’agir ? Rien à voir. En fait, il n’y avait plus grand-chose à dévisser. Ce marché saturant à son tour, je suis passé au micro-ventilateur.

A l’intérieur du bahut, c’est pour s’amuser. Dans un lycée, tu trouves surtout des gamines et des gamins qui ne sont pas vraiment au fait des affaires du monde. En revanche, dehors, c’est bien plus sérieux.

14

Avril 1975, la révolution dite des Œillets au Portugal. On ne peut rester insensible aux millions de Portugais qui descendent dans la rue pour en terminer avec la dictature de Salazar et les colonies, impressionnant ! Je suis un peu inquiet, le coup d'Etat est dirigé par des jeunes officiers. La foule semble leur faire confiance, fleurit le canon de leurs fusils. Quelques jours avant, Deng Xiaoping, le chef de la délégation chinoise à l'ONU, a présenté sa théorie des trois mondes : deux superpuissances (USA et URSS), les pays développés et le Tiers-monde dont fait partie la Chine. D'accord, et du point de vue de la résistance aux injustices, comment s'articule tout ce bordel pour un adolescent en France ? Avec qui en parler ?

Mon cheminement personnel s'inspire alors d'une visite que le philosophe Jean-Paul Sartre a rendu à Andreas Baader en décembre 1974 au pénitencier de

Stammheim en Allemagne, spécialement construit pour les prisonniers de la Rote Armee Fraktion (RAF), en français la Fraction de l'armée rouge. Le nouveau quotidien *Libération*, d'inspiration maoïste, arrivait à la maison et rapportait jour après jour cette visite qui alimente ma réflexion. Sartre prétendait ne pas partager les opinions et stratégie de la RAF, il voulait dénoncer les méfaits de *la camara silens*, système de privation sensorielle mis au point après-guerre par la CIA avec la collaboration de scientifiques nazis. La RAF est une organisation de guérilla urbaine apparue en Allemagne de l'ouest en 1968, surnommée le « groupe Baader-Meinhof » ou la « bande à Baader ». J'ai retenu que ces gens demandent des comptes aux fonctionnaires nazis encore aux commandes de l'administration allemande. Je n'ai pas compris leur projet de fraction de l'Armée rouge ; celle dont je connais les fameux chœurs ne fait pas partie de mes amies. Un bon point pour la RAF, ils s'attaquaient aux bâtiments militaires américains. Car elle se considère comme un front armé qui à l'intérieur de la citadelle capitaliste et impérialiste agit en solidarité avec les mouvements de libération de la périphérie. J'avais trouvé ma réponse à l'énigme de Deng Xiaoping.

Nous sommes trois ados. Daniel, Emile et ma pomme. Daniel se prend pour Ravachol, Emile pour le batteur de *Led Zeppelin* et moi, pour moi. De lycées différents. Nous nous sommes rencontrés au *Théâtre des enfants*, initiative culturelle d'anciens maoïstes appuyée par la Maison des jeunes et de la culture (MJC) de Thonon-les-bains. L'appartement du couple

fondateur est magique. On y lit *la Gueule ouverte*, quotidien pacifiste, écolo et antinucléaire. Parmi les gens qui y vivent, une rescapée d'un mauvais trip en Inde me fait la lecture des *Principes élémentaires de philosophie* de Georges Politzer, manuel utilisé dans les cours du soir du PCF, en sous-vêtements allongée sur son matelas posé à même le sol. Assis à ses côtés, concentré, il s'avère que j'aime la philosophie et que je la comprends. Plusieurs gamines du théâtre font des tentatives d'approche mais je reste fidèle à Farida qui a une grosse poitrine, un nez aquilin et ne s'intéresse pas à moi.

Daniel vit dans une maison cossue. Il est un partisan de la propagande par le fait promue comme stratégie politique par des militants anarchistes à la fin du XIX^e siècle. Dans le but de provoquer une prise de conscience du peuple, elle prône les actions de récupération, les expéditions punitives, le sabotage, le boycott, les attentats et à l'occasion la guérilla. Selon lui :

— Il faut tout faire sauter pour provoquer la Révolution et après on verra.

Il n'est pas branché théorie et passe pas mal de son temps libre dans un des deux garages qu'ont ces parents et qu'ils lui ont prêté pour y monter son atelier. Officiellement, fer à souder à la main, il s'initie à l'électronique. C'est là qu'il nous apprend à fabriquer des explosifs avec des produits courants que tu trouves chez l'épicier ou à la quincaillerie du coin. Il est en contact avec l'Organisation révolutionnaire anarchiste (ORA) de Grenoble. Il me convainc de rencontrer un

de ses membres. Le rendez-vous a lieu un samedi après-midi dans un endroit discret de la campagne savoyarde. Le type a une trentaine d'années, ses mains sont longues et fines, pas celles d'un prolo. Je lui demande de m'expliquer ce qu'est l'ORA. J'en conclus qu'il s'agit d'un groupe marginal qui se chamaille entre ceux qui veulent se battre dans les entreprises à travers les syndicats et ceux qui veulent agir dans la rue à travers les associations de quartier. Daniel paraît gêné lorsque je lui demande en quoi les deux stratégies sont contradictoires :

— C'est fromage et dessert ton affaire, non ? Je ne vois pas où est le problème...

Le gars de l'ORA ne se démonte pas et nous propose de faire sauter des murs pour la « libération du lac Léman ». Il s'agit d'exproprier des plages privées que le peuple réoccupera de lui-même en voyant les séparations abattues.

— Et vous, comme organisation, vous mettez qui, vous mettez quoi ?

— On est loin... Grenoble... — Me reviennent en tête mes petites inquiétudes concernant la RAF : dans le contexte de la Guerre froide, du conflit du Moyen-Orient, ne serait-elle pas manipulée par une orga palestinienne, la STASI de la RDA, ou encore un obscur département international de l'URSS ? Après cette rencontre de merde, je prends Daniel entre quatre yeux :

— Où l'as-tu connu ?

— Dans un concert de Dick Annegarn ici à Thonon.

— Il sait où tu habites ?

— Non —. Je parie qu’il ment.

— Tu es sûr, tu lui as parlé de l’atelier ?

— Oui, mais il ne sait pas où il se trouve.

— T’es vraiment trop con ! Si un mec me dit qu’il fabrique des bombes dans sa remise, je le file... au moins par curiosité —. Daniel, il n’a pas inventé la poudre !

Emile, lui, est grand, les cheveux longs, il veut être musico. Comme moi, il vit dans un appartement. Il ne boit pas, ne fume pas, même pas du shit. Parce que son frère aîné, lui, boit, fume, y compris du shit, et ne rate jamais l’occasion de le tabasser, pour le plaisir de s’attaquer à plus petit que lui. Le frangin se calmera... après avoir pris une bonne raclée à la sortie d’une discothèque. Le nez, trois côtes et un bras cassés. Quelques ventilateurs de poche vendus à la sauvette, deux voyous qui m’ont à la bonne et une batte de baseball, la propagande par le fait n’inclue-t-elle pas les expéditions punitives ? Emile est un ado très cool. Il me fait connaître une communauté de hippies qui vit en périphérie de la ville, dans la cambrousse. Des filles et des fils à papa de la notabilité locale, fric à gogo. L’un d’eux a hérité cette immense maison de pierres et de tuiles de sa grand-mère. Qu’il dit. Je me rends rapidement compte que les hippies sont gentils mais mentent comme des arracheurs de dents, leur principal point commun étant la mythomanie. Emile m’a posé trois conditions pour me permettre l’accès à cet endroit délirant :

— Toi et moi, on touche pas à leur came ni à l'alcool.

— Ok.

— On ramène pas Daniel ici.

— Tu m'étonnes, il ferait tache dans le décor !

Il n'aime pas le rock !

— Troisième condition : on ne leur parle pas de l'AAA.

— Evidemment, mon adjudant !

Presque pas de meubles. Des tapis, des matelas, des coussins. Les instruments de musique prolifèrent, il y a même un synthé ! Des tourne-disques et des baffles, des petites, des moyennes, des énormes, selon l'heure qu'il est. Des centaines de disques, de 33 tours, la folie ! Quelle que soit la date du calendrier, de jour comme de nuit, elles et ils passent leur temps à boire, à fumer du shit et d'autres machins que je ne connais pas, à s'envoyer en l'air, *love and peace*. Emile et moi, nous fouillons dans les disques et écoutons religieusement *Led Zeppelin, Pink Floyd, The Who, Genesis, Rolling Stones, The Beatles, Deep Purple, The Doors, Patty Smith, Queen, Status Quo, Aerosmith, Eagles, The Doobie Brothers, Bob Dylan, Jethro Tull, Cream, Dire Straits, Carlos Santana, Eric Clapton, Grateful Dead, Jimmy Hendrix, The Kinks, Janis Joplin, Simon and Garfunkel, The Stooges, Joan Baez, The Velvet Underground, Canned Heat, Jefferson Airplane, Crosby, Stills, Nash and Young, Soft Machine, MC5, King Crimson*, sans oublier Ravi Shankar et des groupes français comme *Ange, Gong* ou *Malicorne*. Emile et moi, nous nous en mettons plein la tête, je

m'endors chaque soir avec un nouveau morceau bien déconnant ou bien planant à fredonner. Nous sommes des gros nuls en anglais, on s'en fout. Il vaut peut-être mieux ne pas comprendre les paroles.

Jusqu'au jour où j'assiste à la réunion étrange de plusieurs membres de la communauté un vendredi soir aux abords du lac. Le week-end qui vient, une nana de la bande, une vingtaine d'années, très blonde, qui joue du Jethro Tull à la flûte traversière, va fuguer en autostop pour Amsterdam avec sa petite sœur, très blonde aussi, qui a quinze ans. On dirait les ultimes préparatifs d'une expédition. De retour chez moi, j'interroge ma mère :

— Quel genre de boulot peut trouver une fille qui fugue à Amsterdam ?

— Pute.

— Pardon ?

— Si en plus c'est une droguée, elle a de fortes chances de finir sur le trottoir —. Je suis atterré. — Si tu as une copine qui a ce genre de projet, tu devrais l'en dissuader, crois-moi !

Le lendemain, sans me sentir obligé de lui donner une quelconque explication, j'annonce à Emile que je ne mettrai plus les pieds dans la communauté :

— Pourquoi ça ? T'es cinglé ?

— Leur cuisine est vraiment dégueulasse. Ils prétendent vivre en communauté mais personne ne s'occupe des parties communes de la maison.

— C'est pas faux.

— Et ils me gonflent avec leur *love and peace*. Ils sont radins entre eux et les mecs changent de nana

quand ils veulent mais si une fille papillonne, c'est tout de suite une salope !

Le surlendemain, les deux gamines très blondes retrouvent leurs parents. Les flics les ont chopées en train de faire du stop à moins de deux cents kilomètres d'ici. Tant mieux !

Complicé de vivre sur trois pieds : le lycée et Farida, la vie normale quoi ! les hippies et leurs fables délirantes, l'AAA qui n'avance pas. Créer un groupe et un sigle ne suffit pas, il faut définir un objectif, une stratégie puis une action symbolique afin de se faire connaître. Je me mets donc à rédiger un tract. L'idée essentielle est que l'Action anarchiste autonome agit, n'obéit à aucune autorité et ne dépend d'aucune organisation politique ou institution gouvernementale. Sa mission : développer un front de résistance régional en solidarité avec les mouvements de libération du Tiers-monde. Les deux autres sont d'accord : Emile s'en fout et Daniel veut passer à la discussion sur l'action envisagée. Ce dernier a une idée géniale : faire sauter la statue du héros local, le général Joseph Marie Dessaix. Un gros facho, selon lui. Je me renseigne : « Médecin, homme politique et général d'Empire au XVIII^e siècle. Volontaire dans la Garde nationale de Paris, il participe à la prise de la Bastille. Nommé capitaine de la Légion française des Allobroges qu'il a lui-même fondée, il se lance à l'assaut des Tuileries le 10 août 1792. »

— Ton général, c'est un révolutionnaire !

— Peut-être mais y'a pas plus symbolique ici !

Je ne suis pas convaincu. Emile non plus, il s'engage à identifier une autre cible. Entretemps, deux incidents ont lieu coup sur coup. Alors que ses parents sont partis en vacances, l'atelier de Daniel explose. Il n'en reste que les murs et des lambeaux de toiture. Heureusement, personne ne se trouvait à l'intérieur lorsque, selon les pompiers, des produits de désherbage ont pris feu à cause de la forte chaleur ce jour-là. Peu après, une surprise m'attend à la maison à mon retour du lycée : le coordinateur du *Théâtre des enfants*. Comme convenu à l'avance, j'imagine, il me demande de m'asseoir près de lui sur le canapé alors que ma mère disparaît comme par enchantement.

— Votre idée avec la statue, c'est une idée vraiment merdique !

— De quoi tu parles ? — Quelqu'un a craché le morceau !

— Fais pas l'innocent ! Tes potes et toi, vous allez mettre toute votre vie en l'air pour une statue dont personne n'a rien à foutre ! Je comprends tout à fait qu'un tas de trucs te fassent chier, tu sais que moi aussi, tu le sais, non ?

— Ouais.

— Votre projet est débile, aucun impact et vous serez dans la merde jusqu'au cou pour le reste de votre existence.

— Ma mère est au courant ?

— Non, je lui ai dit que tu pouvais m'aider à propos d'un gosse qui a des problèmes chez lui...

— Ok, merci.

— Le message est passé ?

— Ouais, merci.

Fin de l'AAA qui n'a finalement jamais existé. Dégusté, je ne cherche même pas à savoir par où est venue la fuite.

Mon prof de français, qui est anarchiste, quel hasard ! anime un club écologiste. Les fins de semaine, récupération de vieux papiers, par exemple les archives d'une étude de notaire où nous tombons sur les premiers numéros du *Canard enchaîné*. Puis vente à un recycleur. Avec l'argent gagné, achat de petits arbres d'espèces en voie de disparition pour les planter dans des forêts de la région. Durant ces activités, le vieux prof nous raconte comment il est passé de résistant gaulliste à résistant communiste puis militant socialiste avant de devenir anar écolo.

Farida prend un jour le temps de m'expliquer que ses parents sont Algériens et que pour les filles, c'est différent des filles françaises. Après deux ans à claquer des dents dans le froid savoyard et la froideur des Savoyards, nous reprenons nos valises, chacun la sienne. Destination : l'Algérie. Je vais voir sur place de quoi il retourne !

15

Etrange... cette Algérie qui revient régulièrement en filigrane dans ma vie. Nous atterrissons à Blida, la *Ville des roses*, dans un hôtel qui la nuit venue fait office de bordel pour chauffeurs routiers. En plein Ramadhan où même les non-musulmans n'ont pas le droit de manger durant la journée et s'exposent à ce que la populace pénètre de force dans leur chambre du rez-de-chaussée pour les lyncher. Bonne ambiance ! Pourquoi Blida ? Réapparition de Myette : elle a passé à ma mère, qui a travaillé à l'hôpital psychiatrique d'Aix, le contact d'une vieille copine à elle qui est infirmière en chef de l'asile de fous de Blida. Elles se sont réconciliées ou je me suis fait un petit délire ? Ma mère ayant finalement trouvé par hasard un boulot dans un hôpital d'Alger, nous déménageons dans le centre-ville de la capitale. Un studio de fonctions illégalement occupé par la maîtresse d'un capitaine trois-étoiles, comme on les

appelle ici. Premier contact avec un régime socialiste corrompu qui défend avant tout les privilèges d'une caste de militaires plus ou moins ou pas du tout héros de guerre. Ils peuvent dormir sur leurs deux oreilles, *El Moudjahid* nous rappelle chaque jour que l'armée c'est le peuple et le peuple c'est l'armée. L'Algérie a gagné son indépendance à la sueur de son front et le sang de ses fronts, elle est à l'aise dans ses baskets. Personne ne m'apostrophe à propos de la guerre d'Algérie, aucun commentaire antifrançais. Sauf une fois, un gamin que son père gifle en pleine rue avant de s'excuser auprès de moi.

Il fait chaud, les gens sont sympathiques. Le Président algérien Houari Boumédiène est le premier à parler du Nouvel Ordre économique international, à la tribune de l'Assemblée générale des Nations unies ; même si je ne vois pas très bien comment la France va indemniser l'Algérie des dommages subis durant cent-trente ans de colonisation. La famille, nous sommes pauvres, heureusement les bouquins vendus par la Société nationale d'édition et de diffusion ne sont pas chers du tout. Pour moi, tout baigne. Le quartier reflète le pays, avec ses deux bandes d'ados rivales, la kabyle et l'arabe. Je participe aux deux, personne n'y trouve à redire, ça aide parfois à calmer les tensions et la violence qui s'exprime souvent à l'arme blanche. Les copains du quartier et leurs parents passent leur temps, en cachette, à se plaindre de la corruption des militaires et du Parti. Surtout lorsque les étagères des *Galerias algériennes* sont désespérément vides, une situation de

pénurie très fréquente. Comme le manque d'eau. Les grands-parents en deviennent parfois choquants :

— C'était mieux du temps de la France !

Que voulez-vous que je leur réponde ? Nous sommes pauvres, entassés dans un une-pièce, mais nous vivons dans un quartier du centre, pas loin de la Grande-Poste, les constructions coloniales tiennent encore la route treize ans après l'indépendance. En revanche, à Bab El Oued, dans la Casbah... ou les quartiers périphériques d'Alger... Je ne parle pas d'Hydra ou d'El Biar, coins huppés des riches et des ambassades, je pense à Hussein Dey ou Maison carrée envahis d'immenses bidonvilles. Ma mère travaille à l'hôpital d'Hussein Dey : à chacune de mes visites, je me demande si le purgatoire ne ressemble pas à ça. Surtout lorsque survient une épidémie de choléra due à de vieilles canalisations d'eau fréquentées par des rats gros comme des chats ; des chats bien nourris s'entend. Le studio est très petit pour quatre personnes, on s'adapte, chacune et chacun a un territoire qui correspond aux dimensions de son matelas. Entre la porte d'entrée et la porte du studio se trouve un petit balcon courbe qui me permet de temps en temps de mater depuis le septième étage une belle amazone qui prend sa douche au quatrième en face. Elle disparaît au fur et à mesure que s'accumule la vapeur, sa main ouvre à un moment la petite fenêtre et elle réapparaît peu à peu. Nous n'avons aucun problème avec les voisins de l'immeuble car toutes ces familles de médecins coopérants des pays de l'Est ont interdiction de tout contact avec nous. Entre eux aussi d'ailleurs :

ils n'organisent jamais de fête, parmi eux traînent les oreilles de la STASI, de la StB, la SB, la Sigurimi, le KDS, l'AVO, la Securitate et du grand frère de tout cette joyeuse petite troupe, le KGB, Des minibus les emmènent et les ramènent des hôpitaux où ils travaillent, emmènent et ramènent leurs enfants de l'école ou du lycée, leur livrent à domicile tous les produits nécessaires à leur subsistance et les emmènent et les ramènent des sorties collectives organisées le week-end. Nous ne croisons jamais un voisin dans la rue, encore moins son épouse ou ses enfants. Parfois, très rarement, dans l'ascenseur :

— Ma femme et moi sommes plus heureux ici, surtout pour les enfants... — a confié un jour dans un sourire gêné un médecin tchèque à ma mère. Le seul avantage est que vous pouvez tranquillement copuler dans les escaliers avec votre copine : les voisins ont interdiction de les utiliser sauf en cas d'incendie.

Autre atmosphère de ghetto, le lycée Descartes, le bahut français. L'ancien état-major du général de Gaulle (et ses mystérieux souterrains finalement très décevants) est perché sur les hauteurs d'Hydra. Filles et fils à papa des patrons de la nomenklatura algérienne s'y retrouvent : hauts fonctionnaires du gouvernement, directeurs de sociétés dites nationales, hauts gradés militaires ou policiers ; et des coopérants étrangers et personnels d'ambassades (à part les « pays frères ») ; sans oublier les pieds-noirs qui ont choisi le camp de l'indépendance pendant la guerre d'Algérie, des architectes, des médecins, des avocats et des gros commerçants. Moi, je suis fils d'infirmière, boursier, je

vais et je viens à pied, ou en bus si je veux perdre un litre de sueur en une demi-heure de compression humaine, surhumaine, pas à l'arrière d'une bagnole avec chauffeur. Un îlot de privilégiés pleins aux as dans *Alger la Blanche* dévorée par la misère qui se proclame alors la *Mecque de la révolution africaine*. Je constate que les dirigeants de la révolution africaine et mondiale sont le plus souvent d'origine bourgeoise ou même très bourgeoise. Des exilés latino-américains aux leaders de mouvements de libération africains que je rencontre à travers leurs enfants en passant par des détourneurs d'avion du Moyen-Orient, pas un prolo ou fils de prolo.

Au début, je ne m'en suis pas rendu compte. Les premiers mois, je ne sais pas vraiment où je suis. En revanche, tout le monde sait ce que je pense dès le jour de la rentrée : j'ai couvert mon nouveau sac de citations de Gandhi et de célébrités anarchistes. Enthousiasmé par le projet d'un Maghreb uni et plein de bonne volonté, j'écoute les discours du Guide suprême de la Jamahiriya arabe libyenne. Mouammar Kadhafi débarque de temps en temps à Alger, escorté de sa garde rapprochée d'Amazones, et demande à donner une conférence aux heures de grande écoute sur l'unique chaîne de télévision ; d'Etat bien sûr. Par le biais d'un élève du lycée, un Algérien que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam me propose de rencontrer des membres de la jeunesse de libération nationale, le FLN, qui sont eux aussi sensibles aux harangues de Kadhafi. Nous nous sommes à peine rencontrés deux fois pour discuter du thème qu'un autre élève me tombe dessus :

— A toi de voir. Si tu continues de fréquenter ces mecs, tu vas récolter un tas d'emmerdements.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, ils sont membres de la jeunesse du FLN.

— Oui, mais ils ont une vision... pernicieuse du rôle que pourrait jouer Kadhafi dans le projet algérien de Maghreb uni —. « Pernicieuse », je crois rêver ! Je comprends que les relations entre ce dernier et Boumédiène ne sont pas aussi chaleureuses qu'il y paraît et qu'Alger craint une embrouille de la part de Tripoli. Autant prendre ses distances. Ce que j'avais prévu de faire car je venais de terminer de lire les deux tomes du *Livre vert* de Kadhafi. Couleur me laissant présager d'un projet plutôt religieux. Et clairement machiste : l'homme est un lion, la femme une gazelle. Grâce à la SNED, je m'engouffre un tas de livres d'histoire, de géographie, d'économie, philosophie, politique, et j'en passe, tous teintés de marxisme et d'anarchisme, c'est selon. C'est mon choix dans un pays socialiste où l'on peut trouver *Mein Kampf* ou *la Bible*. D'ailleurs, à cette époque, je lis *la Bible*, *le Coran* et *la Torah*, aucun des trois ne me convainc, au contraire. Le taoïsme, le bouddhisme, l'hindouisme, le confucianisme, sans oublier Zarathoustra, non plus. J'ai l'occasion de goûter à l'opium qui me permet de réaliser que les opiacées rendent somnolent, ils me font le même effet que les religions. Je me tartine les classiques de la littérature française et maghrébine, africaine, russe, latino-américaine, nord-américaine. Copain avec le fils du directeur de l'institut culturel italien et celui de l'institut culturel allemand, je

découvre le théâtre, entre autres Bertolt Brecht, l'architecture, entre autres Antoni Gaudi, la sculpture, entre autres Camille Claudel, etc. Je découvre que l'islam interdit de reproduire l'image de l'humain même si nombre d'empereurs, rois et sultans des empires perse et ottoman ont fait fabriquer en secret de magnifiques manuscrits enluminés d'or décorés non seulement par des calligraphes mais aussi des illustrateurs dont la gloire était de devenir aveugle à la lueur de la bougie avec laquelle ils travaillaient sans relâche.

Géographiquement très décalé, j'ai les cheveux longs, je porte des colliers que je fabrique moi-même, une veste en peau de mouton que j'ai découpée et cousue moi-même, je barbouille mes jeans et, évidemment, fume du haschisch. Sans le sou, ce sont les amis qui me ravitaillent gratuitement, entre autres le dealer en chef sur le lycée Descartes. Je continue d'écouter du rock'n roll et découvre la musique punk, les *Sex Pistols*, *The Saints*, *The Clash* et les *Ramones* et porte une épingle en boucle d'oreille. Bien que j'apprécie leur révolte, leur *No Future* me gonfle. En parallèle, immergé dans l'univers arabo-islamique, j'écoute aussi du chaabi qui tire ses origines de la musique arabo-andalouse d'Alger, l'inévitable Oum Kaltoumi, la Libanaise Fayrouz et Idir. Symbole de la culture amazighe, le chanteur kabyle vit en France où tout le monde chantonne *A Vava Inouva*. Ici, il est interdit, le gouvernement considère qu'il soutient implicitement dans ses chansons le mouvement indépendantiste kabyle. Comme me l'explique un

membre de sa famille, alors que nous sommes un petit groupe rassemblé clandestinement dans une forêt proche d'Alger :

— Le coup d'Etat de 1965, ce n'est pas seulement les militaires qui renversent un président civil, Boumédiène est arabe et Ben Bella était kabyle...

Les jeunes de ce groupe sont attentifs aux jacqueries qui grondent régulièrement à Tizi-Ouzou, la capitale de la Grande Kabylie située à une centaine de kilomètres d'Alger. Partisans de l'indépendance de la Kabylie, ils s'exposent à la répression incarnée par la Sécurité militaire. Quelques semaines après ce petit rassemblement pour écouter ensemble des cassettes de chants kabyles, le hasard ou plutôt le capitaine trois-étoiles posté en bas de chez moi pour pressionner ma mère afin qu'elle quitte l'Algérie car son fils aîné fricote avec la fille d'un héros de la Bataille d'Alger, fait que j'ai l'occasion de me réfugier quelques nuits chez un ministre. De ce que j'en sais, il est kabyle et communiste. Alors que le Parti communiste algérien a été interdit en 1962 par le Président Ben Bella... Lors d'une des parties d'échecs auxquelles il m'invite, j'en profite :

— Le gouvernement n'est donc pas formé uniquement de membres du FLN ? — Le ministre n'a pas l'air inquiet, il me répond d'un ton très posé :

— Toi, tu t'es mis dans de sales draps car les gens qui veulent expulser ta mère d'Algérie ont des oreilles amies au sein du Bureau politique du FLN, du Parti. Mais il ne lui arrivera rien, de hauts dirigeants

connaissent et reconnaissent le sacrifice qu'elle fait pour la Révolution algérienne.

— Comme étrangère ?

— Des pieds-noirs ont rejoint en son temps la lutte d'indépendance, ils vivent toujours ici et méritent tout notre respect. Ils étaient alors considérés comme des traîtres par leur propre pays ! Ta mère, elle aussi, a droit à tout notre respect alors qu'elle n'a aucune attache personnelle avec notre pays. Elle a inventé le concept de pied-rouge ! — Il sourit. — Toi... toi, en revanche, tu n'es qu'un adolescent qui ne contrôle pas ses impulsions. Ton amie a été répudiée par son père, j'imagine...

— Oui...

— Au pire, ils chercheront à la marier avec un lointain Irakien ou un riche Libanais —. Je reste muet, j'ai envie de pleurer... — Toi, il ne t'arrivera rien, son père finira bien par se calmer, personne ne veut de problèmes avec l'ambassade et perdre son visa pour la France à cause d'un... Maintenant, pour répondre à ta question : dans le gouvernement, il y a des ministres communistes, il y en a toujours eu depuis 1965, comme il y a des ministres qui défendent la ligne des Frères musulmans. Chaque obédience défend son point de vue dans la gestion des ministères mais le FLN et l'armée ont le dernier mot.

Une fois de plus, les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent. Ce que je crois qu'elles paraissent. D'accord, donc, à part pour ma copine, tout va bien. Presque. Réapparaît le triste sbire qui m'avait déjà

menacé à propos des jeunes du FLN qui fricotent avec le bédouin libyen :

— Tu ne peux pas rester tranquille dans ton coin, étudier, t’amuser, faut toujours que tu cherches les ennuis ?

Je suis tout ouïe : je me suis renseigné, ce gamin boutonneux serait un des fils du patron de la SM, de la Sécurité militaire. Je m’étonne : le fils d’Abdallah Khalef ? Tel que me l’a décrit le frère d’un autre militaire qui a participé lui aussi à la première formation d’Algériens par le KGB à Moscou, je ne vois pas ce que son fils fiche ici, au lycée français. En fait, je m’en fous.

— Quels ennuis ? — Il va aussi mettre son nez dans mes affaires personnelles ?

— Tu sais où ils sont là tes petits copains kabyles ? — Ah, c’est donc ça... Je ne lui réponds même pas, il continue : — Tu as entendu parler de la prison d’El Harrach ? — Je ne dis rien, oui j’en ai entendu parler et je connais des gens qui ont été torturés dans ses geôles. — Non ? Continue comme ça, ok ? Tranquille, dans ton coin...

Je commence à comprendre : le socialisme réel consiste à être surveillé dans tous ses faits et gestes. Pourquoi ne m’a-t-il pas parlé de la came ? J’imagine que le fait que des fils à papa fument du haschisch dans l’enceinte du lycée Descartes leur importe peu ; et cet établissement jouit d’une sorte d’extra-territorialité, je crois...

16

Donc, repli sur le lycée. Mes profs m'apprécient, y compris dans les matières où je suis nul. La mode en vogue parmi les enseignants préfère un agité critique qu'un élève trop scolaire. L'administration ne partage pas la même vision. De surcroit, le surveillant général se trouve être un ancien commissaire de police. Un Javert qui me menace régulièrement de faire supprimer ma bourse scolaire ou ma cantine du midi. Ce qu'il fait concernant ce dernier aspect ; gênant car le déjeuner était mon unique vrai repas quotidien. N'ayant pas envie de passer mon temps à fumer du haschisch le ventre vide, le besoin d'action se fait pressant. Reprenant de vieilles traditions anarchistes, l'idée me vient de fabriquer un journal clandestin. J'en parle à un copain du dedans et à un copain du dehors. Le copain du dedans est fils de pieds-noirs, un couple d'architectes d'obédience socialiste qui ont opté pour

l'indépendance de l'Algérie. Mon projet à gauche de la gauche l'intéresse. Le copain du dedans est un voisin du quartier, orphelin qui vit chez un oncle pas bien riche, il rêve d'étudier aux Beaux-Arts. Il émet des doutes :

— L'anarchisme ? Ici ? Dans la République algérienne démocratique et populaire ? Tu sais que Louise Michel est venue ici donner des conférences en 1900 et des brouettes...

— Ah...

— Et je crois bien qu'il y avait des anars dans la Déclaration du droit à l'insoumission...

— Le Manifeste des 121 ?

— Exactement ! Les porteurs de valises du FLN, il y avait des anars aussi... Mais...

— Mais ?

— Je connais ta famille, il ne s'agit pas de toi... Le lycée Descartes est un lycée de gros bourgeois !

— Où étudient les élites de demain, française comme algérienne...

— Ah, je vois, je vois... Tu veux faire dans l'interception...

— On peut au moins essayer, peut-être qu'on en sauvera un sur mille !

— Quels sont les risques ?

— Aucun, vraiment. Je rédige, tu t'occupes des illustrations, le copain du lycée imprime. Lui et toi, vous ne vous connaissez jamais. (Salut à toi, Derna !)

— D'accord, avec plaisir. Tu as un nom pour ton canard ?

— *L'Allumeur de réverbères.*

— Pourquoi ?

— A cause de celui du *Petit Prince*. Qui dit toujours « bonjour » ou « bonsoir » au milieu de ses phrases, je trouve ça très marrant.

Nous l'avons fait. Un huit-pages avec des articles expliquant en quoi consiste la philosophie anarchiste, ses trois courants idéologiques, ses grandes figures, etc. Une centaine d'exemplaires déposés à la dérobée en petites piles dans la cour de récréation. Au moment de poser le dernier paquet, je me suis rappelé le copain qui s'était échiné à faire disparaître les taches d'encre de ses mains pour que son père ne se rende pas compte qu'il avait utilisé sa ronéo durant son absence. De nous trois, il est celui qui a pris le plus de risques et je ne sais pas quoi lui répondre lorsqu'il me demande :

— Alors ?

La difficulté majeure de l'action clandestine est d'en mesurer les impacts :

— Tu n'aurais pas participé à ce machin, *l'Allumeur de réverbères* ?

— *L'Allumeur de réverbères* ? De quoi parles-tu ?

— Tu vois bien de quoi je parle ! Alors ?

— Alors quoi ?

— Tu en es ?

— T'es bouché ? De quoi me parles-tu ?

Faut du concret, pas que de la théorie. Revenir à une bonne vieille stratégie basée sur des actions légales et illégales. L'axe légal sera l'élection des Délégués des élèves et celle du Président des élèves. Je connais les mécanismes, je suis Délégué de classe

depuis la sixième. Il s'agit de se garantir une majorité des Délégués pour pouvoir décrocher le poste de Président. Tout se déroule comme sur des roulettes et le complice du dedans dans la fabrication de *l'Allumeur de réverbères* se retrouve Président. Ni vus, ni connus. Sauf le fils d'une célèbre avocate algéroise qui joue les petits caïds et s'est rendu compte de la manœuvre. Lorsque les résultats tombent, il commence à faire un scandale, provoque l'heureux gagnant :

— Vas-y ! Espèce de dégonflé ! Vas-y, viens, toi et moi, on va régler ça entre hommes derrière les arbres ! — Ils partent tous les deux. A peine se sont écoulées deux minutes que le copain revient, le visage aussi serein qu'à son habitude.

— Alors ?

— C'est réglé —. Derrière lui, je vois s'enfuir discrètement le petit voyou qui tient son nez qui pisse le sang.

L'axe illégal ? Une petite grève. Lundi, récré de 10 h 00. Les élèves tombent sur des feuilles affichées un peu partout qui proclament : « Assemblée générale des élèves !!! - Patio central - 10 h 00 ». Nous nous répartissons les rôles : je tiens la tribune et le copain Président des élèves négociera avec l'ambassade dont dépend le lycée. Nous avons trois revendications. La première, que les élèves non-français bénéficient des mêmes garanties que les élèves français concernant les recours envisageables en cas d'expulsion du bahut ; sachant que cet aspect du règlement est inamovible. Les deux autres sont faciles à satisfaire : un foyer des élèves et un journal des élèves. Je monte sur l'estrade

et découvre les dangers de la politique, l'impact que peut avoir un discours, la manipulation de masse et me jure de ne plus jamais diriger un mouvement de révolte.

— Tu exagères — se moque ma copine, — les trois-quarts sont surtout bien contents de ne pas aller en cours !

Durant cette semaine de grève, deux anciens élèves débarquent, chacun de son côté, pour me parler en aparté. Un Tchadien, fils d'un compère de Hissène Habré, et un Franco-Algérien qui joue les mystérieux quant à son activité actuelle. Deux anciens dirigeants d'une grève antérieure qui se la jouent, qui me prennent de haut et qui me chantent la même chanson :

— Votre première revendication ne pourra jamais aboutir, ce sont les Algériens qui ont imposé ces conditions de renvoi des nationaux —. Ben oui, patates, c'est justement le but, faire durer le plaisir ! Je ne leur réponds même pas, les staliniens arrogants et leur science infuse de la Révolution, quand tu vois les résultats... m'ont toujours agacé. De plus, le premier frappe sa copine qui n'est autre que la grande sœur de mon Président et le second se tape celle du Président lui-même. Petit monde malsain dont je n'ai pas envie d'apprendre les codes ; je ne suis que de passage.

La négociation se déroule comme prévu. Le Président des élèves propose à l'ambassade qu'un représentant des grévistes participe aux réunions. Entre la radicalité de ce dernier et la modération du Président des élèves, notre barque va gentiment son chemin. Le lendemain, nous occupons le patio des bâtiments administratifs, nous sommes moins mais plus visibles.

Comme nous l'avions imaginé, l'ambassade refuse tout à fait la première revendication et accepte les deux autres sans rechigner. Le dernier carré d'entêtés se regroupe dans un bâtiment de l'internat en attendant le week-end. Fin de l'opération. La semaine suivante, je retourne à l'ambassade pour leur indiquer que les conditions de création du foyer et du journal des élèves doivent être logiquement négociées avec le Président et les Délégués des élèves. A la sortie m'attend une secrétaire qui m'emmène un peu plus loin :

— Méfiez-vous, vous vous êtes permis de piétiner leurs plates-bandes, ils sont dans leur petit monde, ils sont rancuniers, faites attention à vous ! — Sur le moment et dans l'enthousiasme de la victoire, je ne prête pas attention à ces propos. Le journal des élèves et le foyer se mettent en place ; le petit caïd se venge en volant tout le matériel audio une fin de semaine. Secret de Polichinelle, aucune preuve. Le même qui ne sera expulsé que trois jours pour avoir fouetté sa copine avec sa ceinture en pleine cour de récréation au vu et au su de tous les élèves.

— Personne n'est intervenu ? — Mon copain Président reste muet. — Putain, seulement trois jours d'expulsion ?!

— N'oublie pas que sa mère est une grande avocate... — sourit-il tristement.

Cette ambiance pourrie commence à me peser. D'autant que dans la même période, le hasard fait qu'un copain algérien du lycée, dans le hall de mon immeuble, me fait connaître un Français ancien élève du lycée qui nous raconte avec force détails comment

il s'est envoyé en l'air la veille avec une ancienne élève de l'établissement :

— Une tigresse, les gars ! Tenez, regardez ! — Et de nous montrer fièrement des marques de griffures dans son dos. Une ancienne élève du lycée qui s'avère être ma copine, mon premier grand amour, etc. Je ne supporte plus du tout ce microcosme de gens qui se connaissent entre eux depuis leur petite enfance. Autant m'en aller. Je fugue en bateau, le ferry *Sidi Ferruch*, pour la France. Je suis attendu : l'avion, c'est plus rapide que le bateau, mon coco ! Avec ma mère, nous passons la nuit à Aix, chez ma tante et son mari. Je ne sais pas ce qu'elle leur a raconté ; j'ai reçu l'ordre de ne pas ouvrir la bouche. J'aurais bien voulu parler avec Myette. Chaque année, elle m'envoie un bouquin pour mon anniversaire, j'aurais pu en profiter pour la remercier mais je dois la fermer. Les livres ? Boris Vian... Je tire la chasse sur la plaquette de shit que je transportais méthode *Papillon*.

Le lendemain, retour à Alger. Le surlendemain, retour au bahut.

— Vous prenez le lycée Descartes pour un moulin ? — m'interroge le surveillant général avec son sourire à la Javert. — Vous vous absentez trois jours et vous vous présentez sans aucune explication ? — Ce salopard m'a effectivement pris par surprise, je croyais que la communication était fluide entre ma mère, l'ambassade et l'administration du lycée. — Si vous voulez franchir l'enceinte du lycée lundi prochain, il vous faudra un mot d'absence de vos parents en bonne et due forme, compris ? — Je ne réponds même pas à

cette crevure. — En attendant, vous avez rendez-vous ce midi avec la psychologue.

— Pour quelle raison ?

— Vous fuguez, vous avez des problèmes... A la maison ? Au lycée ? En dehors ? — Il se délecte.

— Laissez ma mère en dehors de tout ça !

— Nous avons conversé avec elle, elle a donné son accord pour que vous rencontriez la psychologue.

Je pense à un ami de ma mère, sociologue très critique vis-à-vis du régime, qui vient d'être enfermé dans une clinique « pour se reposer de son surmenage psychologique ». Les garde-chiourmes déteignent les uns sur les autres, ma parole ! A bien y réfléchir, la psychologue est un moindre mal, je soupçonne que quelqu'un a négocié en ma faveur. Qui ? Pourquoi ? Je ne savais pas que le lycée a une psychologue scolaire, bizarre...

— Bonjour Madame. Je ne vous connais pas, je n'ai rien contre vous personnellement mais je tiens à vous informer que je n'ai jamais accepté de voir un psychologue scolaire depuis la sixième. Je suis ici parce qu'on m'y a obligé.

— Je ne suis pas psychologue scolaire, je suis appelée à l'occasion par l'ambassade, tenez, asseyez-vous là, je vous présente Marc, mon mari.

Jardin richement fleuri, tables pimpantes de quatre avec parasols, la cantine de l'ambassade ? La psychologue, je ne retiens même pas son nom, m'invite à m'asseoir. A peine mes fesses posées, son mari relève furtivement ses lunettes noires pour m'adresser un clin d'œil, d'un de ses yeux bien rougis pas la fumette. Ok,

j'ai compris : je n'ai que seize ans et je ne sais pas où je suis. Je n'ai aucune idée de ce que je mange, la psychologue parle sans cesse, elle est très décontractée, elle me parle de tout et de rien à part de ma personne et du lycée. Pas un mot sur la fugue. Ni sur le haschisch. Pas une question. Son mari mâchonne en silence, comme pour me rappeler à tout instant que son épouse est en plein travail. Le repas terminé, une heure après, je m'en vais :

— Ne vous inquiétez pas, mon rapport vous sera favorable. Vous êtes un adolescent tout à fait équilibré. Vous savez ce que vous voulez et ce que vous ne voulez pas, c'est bon signe à votre âge.

Je la remercie de son point de vue rassurant. J'ai plutôt l'impression que je suis le dernier à décider de ma vie dans toute cette histoire. Et ça n'arrête pas ! Lorsque je traverse à pied le parking de l'ambassade, la secrétaire de l'autre fois réapparaît :

— ... service militaire... liste de cinq personnes. Vous êtes en tête de liste — me chuchote-t-elle avant de disparaître comme la souris verte, qui courait dans l'herbe...

Je serre les dents. Je supporte en silence les coups à la maison et les cris qui me confondent avec quelqu'un d'autre, je rencontre en cachette ma copine répudiée par son père, elle étudie maintenant à Sciences-Po sous haute-surveillance, et j'essaie de préparer mon baccalauréat. Discrètement, je me mets à fréquenter un endroit assez spécial : on y regroupe tous les exilés politiques membres de guérillas rurales ou urbaines du monde obligés de vivre jour et nuit portes

et volets fermés à la lumière d'ampoules électriques. Car certaines dictatures n'hésitent pas à envoyer des commandos d'exécuteurs clandestins en plein cœur de l'Algérie pour éliminer leurs ennemis jurés. Je fais copain-copain avec presque tout le monde. Sauf les Palestiniens : tandis que certains sont d'indécrottables antisémites, d'autres commencent à revendiquer une posture islamiste. Sachant que l'antisémitisme est monnaie courante en Algérie et que Boumédiène vient d'intégrer Allah dans la Constitution, pas de problème Anselme ! J'y rencontre un tas de gens et apprend énormément à propos de l'activisme politique. Pour l'instant, ma priorité est de passer le bac, repartir en France et y faire venir ma copine.

Objectifs atteints. Je passe et décroche mon bac, contournant l'interdiction de redoubler imposée par l'administration grâce à l'appui de certains de mes profs qui expliquent ma situation un peu particulière aux examinateurs venus d'Aix-en-Provence. J'ai dix-sept ans lorsque je débarque du *Sidi Ferruch* en France. Je me débrouille, il me faut du boulot et un toit, je suis concentré sur l'arrivée prochaine de ma copine. Une mairie de Paris accepte d'écouter mes explications et de nous marier sans la publication des bans. Six mois après, j'ai un petit boulot, un petit studio, ma petite copine à qui je propose de reprendre ses études en France, elle préfère travailler. Il est temps pour moi de relancer ma carrière d'apprenti révolutionnaire.

Pour reprendre les bonnes habitudes et malgré son prix exorbitant pour un manant comme moi, je prends un abonnement d'un an au quotidien *le Monde*. A peine quelques mois passés dans l'univers professionnel me suffisent à comprendre que le travail rend idiot et qu'il faut se tenir la tête hors du marasme de la bêtise, de la misogynie, du racisme et de l'antisémitisme, de l'homophobie et j'en passe. Je ne dis à personne que je viens d'Algérie. Où je n'ai jamais essuyé une seule injure raciste en trois ans. Alors que les Arabes...

— Quels Arabes ?

— Comment ça, quels Arabes ? T'es con comme une bite, toi ! Les Arabes... les Maghrébins...

— Ils ne sont pas tous arabes...

— On s'en branle ! Ils sont tous pareils ! Tous des bougnouls...

Les Arabes, ici, s'en prennent plein la tronche depuis le café calva de 7 h 30 jusqu'à ce que se terminent les tournées parfois tard dans la nuit. Paris est une ville magnifique, même quand on n'a pas le sou. Entre des promenades lourdes d'Histoire et les expositions gratuites, il y a de quoi faire.

23 mars 1979, les ouvriers du bassin minier de Longwy où ont été licenciés vingt mille sidérurgistes débarquent dans la capitale avec leurs familles. Manif monstre. Gros désordre sur la fin, je me retrouve à batailler contre les CRS parmi un groupe d'autonomes. On fait connaissance : le mouvement autonome est antifasciste, soutient les luttes de libération nationale et est insurrectionnaliste. Il s'inspire du situationnisme, invite avant tout à l'émeute, pas d'Etat, pas de parti, pas de chefs, ça me va. Foutre le bordel dans les manifs en se bagarrant avec les CRS, foutre le feu à un commissariat de police, vandaliser les agences bancaires, ça me va. Piller des bijouteries, je ne suis pas d'accord... Dans la période où j'attendais celle qui allait devenir la mère de mon fils, j'avais déjà connu ce genre d'activités : braquage à moto de petites vieilles, ou d'homos friqués complètement bourrés à la sortie d'un bar avec la complicité du barman brésilien travelo, vol par effraction dans des véhicules, magasins et... bijouteries. Je n'ai pas du tout envie d'y retourner. Autre problème avec les autonomes parisiens, leurs squats dégueulasses, qui me rappellent la cuisine de la communauté hippie de Thonon-les Bains, où la drogue coule à flots : une super aubaine pour les flics et leurs indics. Je n'y mets les pieds qu'une fois, ce qui me

vaut d'être le seul à ne jamais me faire piquer. En résumé, je perds de l'intérêt pour ce mouvement.

En parallèle, je reçois des visites. Des gens d'Alger ou des amis des gens d'Alger. Pour une info, un contact, une planque, du matériel. Des petits coups de main, pour rendre service, qui ne me coûtent rien et qui ne me rapportent rien. Un déserteur de l'armée belge qui a rejoint la guérilla kurde en Turquie et qui est en phase de repli car le gouvernement de ce pays dénonce les agents de la CIA, grands blondinets, infiltrés dans les rangs du PKK. Un Suisse qui a participé à l'assaut de Managua en juillet 1979 et qui a ensuite eu la mauvaise idée de coucher avec l'amante d'un haut responsable du FSLN qui veut lui faire la peau. Des Irlandais qui ont manqué de se faire attraper avec une cargaison d'armes en banlieue parisienne. Un anarchiste français d'origine algérienne (de l'ORA, tiens !) interdit de séjour en France et exilé en Algérie qui tient absolument à revenir ici. Des guérilleros urbains italiens en cavale qui veulent rejoindre l'Argentine. Un groupe de Sénégalais qui cherchent des armes pour l'indépendance de la Casamance.

Un soir, rentrant du boulot, je tombe sur un courrier étrange dans notre boîte aux lettres. L'en-tête est du 24^e Régiment d'infanterie de marine (RIMA), ancien 24^e Régiment d'infanterie coloniale (RIC), un lieutenant-colonel me donne l'ordre de me rendre dès la semaine prochaine au Fort de Vincennes pour accomplir mes trois jours et ensuite rejoindre sa caserne à Perpignan dans un délai de quinze jours. Panique à bord ! Le 24^e Régiment d'infanterie

coloniale (RIC) s'est particulièrement illustré par sa répression barbare en Algérie. Merci la France et ses consuls ! N'ayant pas le choix, je me rends aux trois jours. Tout ce que j'aime : l'autorité, l'abus de pouvoir, les gros machos vulgaires. Ni une ni deux, je repère les gauchistes, les anars, les pacifistes et les Témoins de Jéhovah. Au total, nous sommes une douzaine. Nous foutons le bazar dès l'appel pour que le sergent qui s'occupe de nous comprenne d'entrée que les trois prochains jours vont être pourris.

— Deux minutes pour se doucher, pas une de plus ! Au trot ! — braille-t-il. Nous nous enfermons dans les douches :

— Nous ne sommes pas des porcs ! — avec les grognements correspondants.

Visite organisée de l'endroit. Le mess des officiers, joliment décoré de posters de blondasses en bikini. Nous grimpons sur des chaises pour déchirer ces saloperies. Le sergent n'est pas content du tout. Vient ensuite l'examen écrit, un QCM. Je donne la consigne au groupe : répondez au pif à toutes les questions. Le hasard fait que nous sommes tous sélectionnés pour être candidats comme officiers de réserve ! Je vérifie vite fait bien fait. Nous avons tous le baccalauréat. Je me lève, j'explique au sergent que nous avons formé un Comité de soldats (alors que nous ne sommes même pas soldats !) et que nous voulons parler avec un supérieur. Débarque un autre pépère avec plus de pins sur l'uniforme :

— Quel est le problème ?

— Nous avons deux problèmes. Le premier est que ce monsieur que nous ne connaissons ni d’Eve ni d’Adam se permet de nous tutoyer comme si nous étions des vieux potes —. Le type sourit :

— Et le deuxième problème ?

— Le second... Nous sommes un groupe, levez la main s’il vous plaît, tous bacheliers. Pour des raisons que nous pouvons vous expliquer, nous avons tous décidé de répondre à l’aveugle à vos questionnaires. Et voilà que nous avons tous au moins douze de moyenne et pouvons donc être officiers de réserve !

— Et donc ?

— Et donc vos examens sont truqués. Pouvons-nous voir nos questionnaires corrigés, s’il vous plaît ? — Super-galonné ne sourit plus.

— Un moment, je reviens —. Le sergent, le couard, se précipite derrière lui. Quelques gars se plaignent :

— Nous, on veut être sous-off ! — Je demande aux autres de les avoir à l’œil. Deux jumeaux n’arrêtent pas de râler car ils veulent absolument devenir officiers parachutistes. Tu me dis ça à moi qui viens d’Algérie ? Parachutistes ? Le sergent revient avec super-galonné et un super-super-galonné qui nous salue poliment et nous invite à le suivre dans une salle de projection spacieuse. Ils nous projettent un film d’une heure très chiadé sur l’armée. Lumière, super-super-galonné nous demande :

— Des questions ? — Il répond aux questions et nous expose ensuite les avantages d’être sous-off avant de conclure : — Ok, qui d’entre vous a passé

avec succès l'examen et désire être candidat pour devenir sous-officier de réserve ? Un des jumeaux se met à pleurer. — Qu'est-ce qui vous arrive, mon gars ?

— Je veux être officier parachutiste de réserve mais y'en a qui nous laissent pas ! — pleurniche-t-il.

— Moi aussi ! — renchérit son frangin.

Super-super-galonné, qui est loin d'être un imbécile, a repéré que deux des emmerdeurs sont assis juste derrière les jumeaux. Il me fixe, il ne sourit plus. Je lui souris.

— D'accord, passons aux examens médicaux. Nous reprendrons cela plus tard.

Ambiance très masculine, tous les mecs en slip, ça aussi j'adore... J'ai une prise de bec avec un toubib qui refuse, je ne comprends pas pourquoi, de noter sur ma fiche que je suis asthmatique.

Retour le lendemain à la caserne. Lorsque je rejoins le groupe, le sergent me dit de foutre le camp. Je fous le camp. Par curiosité, je pénètre dans le bâtiment administratif avant de m'en aller. Je traverse les bureaux ; personne ne me demande rien ! Passant devant une porte ouverte, je vois une femme, officier, capitaine si je ne me trompe. Je frappe, j'entre. :

— Bonjour, excusez-moi, je... — La capitaine a l'air intriguée :

— Bonjour, qui êtes-vous ? Asseyez-vous.

— Excusez-moi, c'est la première fois que je vois une... une femme officier.

— Nous sommes très peu, je comprends. Et vous, l'armée, l'uniforme vous attirent ?

Je m'assois et lui raconte. L'Algérie, le bac, le retour en France, notre mariage, le gamin, le courrier de la caserne de paras...

— Vous avez un enfant ?! — s'exclame-t-elle. Ai-je dit une connerie ? Oui, j'ai un enfant. — Votre épouse travaille ? — Pas encore, pour le moment elle passe des concours pour travailler à la Poste ou à la Sécurité sociale. — Vous êtes soutien de famille ! — s'écrie-t-elle. Je n'en sais rien, je ne comprends rien à ce qu'elle me raconte. Elle s'en rend compte. — Je vais vous donner un numéro de téléphone, une commission préfectorale à Montpellier. Ils vont vous indiquer la marche à suivre pour que vous soyez reconnu comme soutien de famille —. Elle note mon regard méfiant, elle rigole : — Vous n'avez pas à vous en faire, il s'agit d'une commission civile ! Bonne chance !

Je la remercie avec effusion. Je suis troublé : ils nous prennent la tête pour que nous soyons sous-offs de réserve et ils oublient de nous demander qui est soutien de famille ? Je croise mon groupe dans la cour, je fais un bras d'honneur au sergent et cours comme un dératé vers la sortie de la caserne (salut à toi, André-Derna !). J'appelle à Montpellier. On me demande de faxer certains documents. Quelques jours après, la même commission m'informe que je suis reconnu comme soutien de famille et que je recevrai sous peu l'attestation préfectorale. Encore quelques jours après, nouvelle injonction du lieutenant-colonel de la caserne de Perpignan dans notre boîte à lettres. J'ai soixante-douze heures pour m'y présenter ou je serai considéré comme déserteur. Moi, déserteur ? Je ne suis même pas

militaire ! J'informe la préfecture de Montpellier qui me demande de lui renvoyer le courrier par fax. Peu après, on me rappelle, c'est un scandale, comment une autorité militaire se permet-elle de passer par-dessus une commission préfectorale civile ?! Nous nous en occupons, vous ne vous rendez pas à Perpignan, vous êtes civil, vous êtes soutien de famille, merci pour l'information !

Je reprends ma vie de pépère, la famille, le boulot, la lecture quotidienne du *Monde*, les coups de main à des mercenaires volontaires et gratuits de la Révolution internationale. Bien que je n'aime pas les militaires, j'étudie en autodidacte les théories de la guérilla et de la contre-insurrection. Jusqu'à ce que je tombe sur les Salvadoriens.

18

Dans l'enregistrement qui suit, effectué en espagnol en février 1982, un journaliste du Monde diplomatique s'entretient avec Pablo Ramirez, un des membres de la Représentation en Europe du Front Farabundo Martí de libération nationale (FMLN) d'El Salvador. Nous tenons à le remercier d'avoir partagé avec nous cette archive inédite.

Journaliste : C'est vous qui l'avez rencontré à Paris ?

Pablo Ramirez : Non, pas moi. C'est un *compañero* qui était de passage en France au bureau parisien du Front.

Journaliste : Le Front ?

Pablo Ramirez : FMLN, le Front Farabundo Marti de libération nationale. Je pense qu'ils se connaissaient d'avant.

Journaliste : Et votre... *compañero* l'a enrôlé comme ça, sur Paris ?

Pablo Ramirez : Non, non, nous ne recrutons pas dans les capitales européennes ! Qu'est-ce que vous allez imaginer ?!

Journaliste : Mettez-vous à ma place, je vous ai donné une idée de ce qu'il prétend, je ne peux pas ne pas vérifier, je dois tout vérifier.

Pablo Ramirez : Oui, bien sûr. Ce *compañero* est un cadre important des FPL...

Journaliste : FPL ?

Pablo Ramirez : Excusez-moi, des Forces populaires de libération, la plus importante des organisations du FMLN. Ils se sont croisés à Paris en mars ou en avril 1981 lors d'une soirée organisée par un *compañero* exilé du Parti communiste salvadorien. Les différentes guérillas et le PCS s'étaient réunies en une seule organisation, le FMLN, qui cherchait en tant que tel des contacts internationaux, des soutiens en tout genre.

Journaliste : Un membre des FPL le convainc de se joindre à vous... Vous n'avez pas assez de combattants sur place ?

Pablo Ramirez : Une guérilla n'est pas composée que de combattants. Pour un combattant, vous pouvez avoir de trois à cinq personnes lui permettant d'agir, le renseignement, la logistique, le ravitaillement, les communications, la formation politique et militaire, etc. Pour répondre à votre question, nous avons peu de combattants faute d'armement.

Journaliste : Dans le cas précis qui nous intéresse, qu'attendiez-vous de cette recrue ?

Pablo Ramirez : De ce que j'en sais, il sait se servir d'un fusil. Ensuite...

Journaliste : Comment ça ? Vous êtes sûr ?!

Pablo Ramirez : De ça, oui ! Il s'entraîne avec un fusil à lunette de longue portée. « Une mouche à trois cents mètres par jour de grand vent ! »

Journaliste : Qu'est-ce que vous me racontez ?

Pablo Ramirez : Un des arguments du *compañero* : « Une mouche à trois cents mètres en pleine tempête ! »¹, nous a-t-il dit.

¹ «Le da a una mosca a trecientos metros en medio de un huracán.»
[NdT]

Journaliste : C'est possible ?

Pablo Ramirez : C'est une façon de parler. Un bon tireur et surtout une bonne arme et une excellente lunette peuvent atteindre leur cible à plus de cinq cents mètres. Je continue ?

Journaliste : Oui, oui, excusez-moi...

Pablo Ramirez : Donc, un élément apte au combat, quelques connaissances théoriques de stratégie et tactique militaire, des contacts avec des *gringos* qui ont une expérience de guérilla, des contacts avec d'autres organisations armées...

Journaliste : Vous ne m'avez pas répondu. Il s'est proposé ou vous, vous lui avez proposé ?

Pablo Ramirez : Convergence d'intérêts, j'imagine... Je continue. Novembre 1981, il atterrit au Mexique et prend un bus pour Ciudad de Guatemala. L'idée était qu'il soit un *mochilero*, un touriste avec son sac à dos effectuant un voyage du Mexique au Panama. Jusqu'à Ciudad de Guatemala, aucune anicroche. Puis les problèmes commencent. Le Guatémaltèque de contact ne se présente pas au rendez-vous dans la Zone 1 de la capitale. Il ne répond pas au téléphone. Nous avons ensuite vérifié : il avait passé la veille à se bourrer la gueule avec des potes, il avait oublié !

Journaliste : Très professionnel...

Pablo Ramirez : Amateurisme. Je sais, nous souffrons énormément de notre amateurisme. Beaucoup croient que faire la Révolution est juste un passe-temps. Sans contact, il décide d'aller à l'ambassade d'El Salvador pour demander un visa. Il est très mal reçu par un type qui lui explique qu'il n'y a pas de visa pour les Français.

Journaliste : Ah ?! Etrange...

Pablo Ramirez : Non, rappelez-vous. En août, trois mois avant était sortie la déclaration franco-mexicaine reconnaissant le FMLN comme représentatif du peuple salvadorien.

Journaliste : Mitterrand...

Pablo Ramirez : Oui. Le même type lui crache à la figure qu'il n'a qu'à s'adresser à ses petits amis qui sont sur la frontière hondurienne. Le Honduras nous sert de sanctuaire. A sa sortie de l'ambassade, il se rend compte qu'il est filé par deux mastards. Il retourne en Zone 1 et prend un bus pour repartir sur le Mexique.

Journaliste : C'était la réaction correcte ?

Pablo Ramirez : Oui, pas de contact sur le Guatemala, El Salvador ne veut pas de ce globe-trotteur qu'il considère comme un ami des terroristes. Notre touriste

prend peur et au lieu de tenter d'aller au Honduras, pour y faire quoi ? décide de retourner dans le DF, c'est parfait. Il change plusieurs fois de bus. A plusieurs reprises, des Guatémaltèques lui racontent que l'armée est en train de massacrer des villages entiers dans le centre et dans le nord du pays. Dans un bus, il rencontre le *compañero* Noé qui se planque parmi le flot des milliers de réfugiés salvadoriens qui cherchent à se rendre aux Etats-Unis. Noé est habitué à effectuer des allers et retours clandestins entre le Morazán et le DF.

Journaliste : Aux Etats-Unis ?!

Pablo Ramirez : Officiellement, ils prétendent aller au Mexique. C'est ce qu'ils déclarent aux frontières guatémaltèques et mexicaines sinon on ne les laisse pas passer. Les douaniers des deux pays les détroussent totalement, horrible... Ils parviennent à communiquer entre les lignes et le *compañero* le rassure, il lui trouvera un contact sûr au DF. La politique du Mexique vis-à-vis des guérillas centroaméricaines est volatile. Les Mexicains n'apprécient pas du tout les dictatures voisines mais ils ne tolèrent pas non plus de désordre chez eux. En général, ils nous soutiennent ; parfois, nous passons quelques semaines en prison. Je n'ai aucune explication : Noé s'est fait arrêter à la descente du bus au terminal du DF et roué de coups par les policiers devant notre ami. Le *compañero* a juré sur la tête de ses enfants qu'il ne connaissait pas le *gringo*.

Journaliste : C'est vrai, il ne le connaissait pas...

Pablo Ramirez : Pas seulement... le *compañero* Noé n'a pas d'enfants... Isolé et exposé, notre ami s'est réfugié dans l'aéroport de Mexico pendant une semaine avant de revenir sur Paris.

Journaliste : Et il vous a appelé pour une réunion. Il m'en a parlé, comment était-il ?

Pablo Ramirez : Furieux, complètement furieux... Imaginez... Qu'il ne veut plus jamais entendre parler de sa vie du FMLN ! Point-barre. Puis il m'a demandé qui est le représentant de l'URNG en France.

Journaliste : Ah ! L'URNG, qui rassemble depuis peu les guérillas du Guatemala.

Pablo Ramirez : Exact. Il a rencontré l'ambassade du Guatemala à Paris et le représentant de l'URNG en France pour leur expliquer qu'il revenait du Guatemala où il avait croisé des gens racontant qu'ils avaient échappé à une campagne de massacres orchestrée par l'armée. Personne ne l'a pris au sérieux. Il nous a ensuite demandé un contact avec un journaliste français qui connaît la région, voilà...

Journaliste : Je suis très embêté. Ici, rien ni personne ne peut me confirmer son témoignage.

Pablo Ramirez : Là, je ne peux rien faire pour vous. A vous de voir.

19

Le projet était de donner un petit coup de main au Front Farabundo Marti de libération nationale, le FMLN, qui venait de réunir les différentes guérillas d'El Salvador. Deux semaines après mon départ, je suis de retour ici à Paris, sans boulot, faisant le ridicule devant ma femme à qui, précaution stupide, je n'avais pas donné la date de mon retour. Première décision, trouver un travail. Une semaine après mon arrivée, je suis au turbin ; quand on est prêt à accepter n'importe quel boulot mal payé, on en trouve plus facilement. Deuxième décision, voir les gens du FMLN pour leur dire ma façon de penser. Troisième décision, je visite l'ambassade du Guatemala puis ensuite le représentant en France de l'Unité révolutionnaire nationale guatémaltèque (URNG) pour les informer que je reviens du Guatemala où j'ai eu l'occasion à plusieurs reprises d'entendre parler dans les bus de massacres perpétrés dans le

centre et le nord du pays par l'armée guatémaltèque. Dans les deux cas, on me regarde bizarrement avant de me raccompagner vers la sortie. Qu'ils se débrouillent entre eux. Car, quatrième décision, je suis fatigué du militantisme exotique folklorique et des initiatives individuelles, il est temps de rejoindre un groupe déjà constitué. J'adhère à la Confédération générale des travailleurs (CGT) qui me propulse comme délégué syndical dans ma boîte où je suis l'unique syndiqué. En parallèle, je me présente à la librairie *la Brèche* de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR). Me serais-je converti au trotskysme ? Déçu par ma mésaventure américaine, je retourne chez papa et maman ? Pas du tout. La LCR, parmi le panorama des organisations politiques françaises, me paraît la moins pire. Même si je suis convaincu que Trotsky est un sacré salopard d'avoir massacré les marins de Kronstadt et la Maknovichina et que le trotskysme ne parviendra jamais à se débarrasser de l'ombre du stalinisme, cette organisation autorise et finance le droit de fraction. A priori, on peut y penser et s'exprimer librement. Et elle est la section française de la IV^e Internationale. Après, on verra. On raconte que tous les membres de son Bureau politique sont des Juifs ashkénazes sauf un ; il est Juif sépharade (salut à toi, Derna !).

L'entrée en matière ne m'inspire pas confiance. J'explique au responsable de la librairie que je reviens d'Amérique centrale, sans entrer dans les détails, et que mes parents ont été à la LCR au début des années soixante-dix. Tout en le lui racontant, je me rends compte qu'il ne s'est passé que dix ans. Le gars, sympa,

me fait patienter. Arrive un autre type, la cinquantaine, moustachu. Il m'explique qu'il est Chilien et qu'il a été membre du comité central du Mouvement de la gauche révolutionnaire chilien (MIR). Je connais le MIR, j'ai fréquenté quelques-uns de ses plus hauts dirigeants à Alger. D'obédience marxiste-léniniste et en faveur de la dictature du prolétariat... Moi, Lénine et ses cacacs nerveux... Une dictature, c'est encore une dictature... Ce que je sais également, c'est que cette organisation est essentiellement composée d'étudiants fils à papa et une poignée de syndicalistes. Mes amis d'Alger m'avaient prévenu :

— Il existe deux sortes d'exilés politiques chiliens en Europe. Les amis d'Allende, professions libérales, sociaux-démocrates qui avaient de quoi se payer le voyage. Et des membres du MIR, de chez nous, qui avaient aussi de quoi... Prolifèrent ceux et celles qui ont été membres de notre Comité central, méfie-toi. Concernant nos actions armées, en fait nous en avons montées très peu, et celles et ceux qui y ont été impliqués sont ici en Algérie ou à Cuba.

— Ah ! Le CC du MIR, bien ! — Je suis à la défensive, tu m'étonnes... J'en ai déjà rencontré pas mal des pipeauteurs, y compris des faux guérilléros qui pensent augmenter ainsi leur chance de se faire des blondinettes en quête d'émotions révolutionnaires torrides. — Je ne voudrais pas être indiscret... Tu as participé à des actions armées ?

Le vieux moustachu bombe le torse : — Je ne peux pas en parler... Tu comprends... — J'hésite : ils sont tous comme lui ici ou je n'ai vraiment pas de

chance, en repensant aux Salvadoriens... Je prétexte un mal de dents et je vais voir les anars ? La Fédération anarchiste ? J'y ai des potes, des mecs qui s'habillent en noir et qui sont restés coincés sur la guerre civile espagnole. Non merci ! Je rejoins donc la LCR. Je déteins un peu : je n'ai que vingt-et-un an, j'ai la boule à zéro et je porte des rangers pour suivre la nouvelle mode des Redskins. Entre mon retour en France et mon arrivée à la Ligue, j'ai en effet rencontré des Redskins. Antifascistes (salut à toi, Derna !) et antiracistes, ils se castignent avec les Skinheads, petits nazillons qui organisent des ratonades sur Paris. L'opération idéale est de leur tomber dessus et de les envoyer à l'hôpital. De son côté, la LCR considère que la meilleure façon pour que la bête brune reste au fond de son terrier, c'est de lui en mettre une dès qu'elle pointe son museau. Son fameux service d'ordre s'en charge. J'intègre donc le SO avant d'en ressortir rapidement. Dommage, je leur aurais appris avec plaisir quelques trucs de guérilla urbaine, au cas où. Je suis membre d'une cellule dite « ouvrière » et d'une autre cellule dite « latino-américaine », j'ai déjà de quoi m'occuper. Le SO en plus, c'est trop. Je m'éloigne de mes potes Redskins, quelquefois on se tient au courant en grillant un petit pétard ; la Ligue n'est pas trop regardante à ce sujet.

La littérature de la LCR est abondante, sans compter les bulletins de discussion interne. Deux courants s'affrontent dans l'orga : le majoritaire dirigé par la direction historique et un second qui rêve de prendre sa place vu qu'il pinaille systématiquement sans remettre en question la stratégie générale. De plus,

la fraction est dirigée par une des taupes de la LCR dans le Parti socialiste. Je n'ai jamais eu confiance dans le concept d'entrisme de Trotsky inspiré de la stratégie de pompage des Mencheviks par les Bolcheviks durant la Révolution russe. Dans le contexte français actuel, cette démarche peut donner la mauvaise idée à certains camarades de se convertir en politiciens encravatés. Cependant, globalement, ça me va : je ne sais pas si la Révolution est permanente, le débat dans la Ligue, lui, il l'est. La démarche générale repose sur le « tournant ouvrier ». Etonnant car les organisations trotskystes et maoïstes émanant du mouvement étudiant de Mai 68 se sont pris un gros vent quand elles ont prétendu se rapprocher des prolos. Bon, s'ils veulent y retourner... Moi, les boulots pourris et les collègues stupides, j'y suis déjà, un stage professionnel à l'Agence nationale pour l'emploi pourrait m'améliorer la soupe. Je pose ma candidature pour devenir tourneur-fraiseur ; j'aime bien tourner et j'aime bien les fraises. Je n'ai pas dit : j'aime bien qu'on me fasse tourner en bourrique en me faisant croire que l'amant de ma femme nous visite si souvent seulement pour nous offrir des fraises.

On s'appelle « camarade » à la Ligue, ça me va, même si ça me rappelle un peu l'école : — Alors, cette rentrée ? Tu t'es fait des nouveaux camarades ?! — Nous avons un pseudonyme (salut à toi, Derna !). Quels pseudonymes portaient mes parents quand ils étaient à la Ligue ? Un pseudo est un pseudo. J'en choisis un qui correspond au jour le plus peinard de la semaine en espagnol et en souvenir d'un pote argentin que j'ai connu à Alger qui a fini en plusieurs morceaux

balancés depuis un hélico dans le Rio de la Plata. Les camarades croient donc encore à l'avant-garde ouvrière. Moi, les ouvriers que j'ai connus depuis que je suis revenu d'Algérie sont à 95% des gros beaufs misogynes, racistes, antisémites et homophobes. Alors, une Révolution féministe, antiraciste, bienveillante avec les homos menée par une avant-garde ouvrière... D'ailleurs, la cellule ouvrière où je milite n'est composée que d'employés, pas un ouvrier. Je me dis qu'ils vont se rendre compte un de ces quatre matins que leur tournant ouvrier va tout droit dans le mur. Mois après mois, le doute s'installe : qui veut foutre sa vie en l'air en décidant d'aller à l'usine, franchement ?! J'attends toujours la réponse à ma demande de stage à l'ANPE. Dans la boîte où je bosse, la sous-traitance commence à faire des ravages, le représentant CGT régional ne veut pas prêter l'oreille à ce que je lui explique à ce sujet et le délégué CFDT m'observe avec pitié durant les réunions du Comité d'entreprise :

— Tu t'es appris par cœur tout le Code du travail ou quoi ?! T'es malade...

En parallèle, la cellule Amérique centrale. Y participent les membres de la Ligue qui sont dans des comités de solidarité avec le FSLN du Nicaragua, le FMLN d'El Salvador et l'URNG du Guatemala. Le vieux moustachu mythomane m'a proposé de faire partie du Collectif Guatemala. Pourquoi pas ? S'y trouvent des Guatémaltèques et des Français. Le FSLN, le FMLN et l'URNG, en bonnes organisations procubaines et donc néostaliniennes, détestent les trotskystes tout en appréciant l'appui de la Ligue.

Qu'est-ce qu'on ne sacrifierait pas sur l'autel de l'internationalisme ? Le Collectif Guatemala a été créé récemment par des Guatémaltèques et il m'apparaît qu'étant un comité de solidarité, il doit être dirigé par des Français s'il ne veut pas se réduire à être la courroie de transmission d'une organisation. Qui a déjà perdu la guerre. Car l'armée était effectivement en train de massacrer village après village dans l'ouest du pays peuplé d'Indiens... Une campagne de terre brûlée, contre-insurrectionnelle, dirigée par un général qui a fait ses classes à l'école de Saint-Cyr et en Algérie. D'abord, on pacifie : — Derrière chaque arbre, il y a un Indien. Derrière chaque Indien, il y a un guérilléro. A l'attaque ! — Ensuite, on contrôle : milices paramilitaires et pôles de développement.

Ces guérillas qui ont perdu la bataille militaire s'entêtent à confondre analyse et propagande. Elles me donnent mal à la tête, la publicité m'a toujours donné mal à la tête. Il faut donc prendre celle des autres Français pour qu'ils acceptent l'idée que l'on prenne celle du machin. Dans un contexte de volontariat, le plus volontaire gagne souvent. L'association apporte ainsi son appui à l'URNG, et non pas une de ses orgas en sous-main comme de coutume, un appui non inconditionnel. Car lorsque tu as perdu la bataille militaire, il ne te reste que la bataille politique pour ne pas arriver à poil à la table des négociations. Et si tes fronts militaires ont été démantelés à l'intérieur du pays, il ne te reste que le front extérieur, le politico-diplomatique. Le Collectif Guatemala ne va donc pas perdre son temps à capter des financements pour des

fronts inexistants ! L'appui conditionnel présente aussi l'avantage de te permettre à tout moment de rappeler à l'analyse le quidam qui s'écoute parler avec sa propagande désuète. Ce front politico-diplomatique cherche à s'implanter dans les organisations et les forums internationaux. En France, nous bénéficions de la présidence Mitterrand... Même si la main invisible des Cubains rode toujours par ici à travers Régis Debray. Debray, je m'en fiche totalement. A Alger, où j'en avais entendu parler pour la première fois lors d'une discussion à propos de la visite de Che Guevara dans cette ville, le propos avait été très sec :

— Vous vous souvenez, quand Boumédiène et le Che ont descendu la rue Didouche Mourad ?

— Génial, lorsqu'il est sorti de la bagnole pour aller serrer les mains de la foule ! Le Houari, il avait l'air trop con !

— Il n'empêche ! Che ou pas, ils l'ont vite rattrapé...

— Une guérilla dans une région désertique, peuplée de quelques Indiens hyper-conservateurs dont tu ne parles pas la langue, sans appui d'aucune orga dans le pays ! Tu rêves, toi !

— Sans parler du journaliste !

— Le journaliste ? Quel journaliste ?

— Le Français ! Celui qui a écrit *Révolution dans la révolution* !

— Ah ! Régis Debray, le fils à papa de l'île de la Cité qui se la jouait aventurier !

— Il a parlé, ce traître...

— Qu'est-ce que tu racontes ?! Ils n'ont pas été torturés, lui et l'Argentin qui l'accompagnait. La peine de trente ans d'emprisonnement, c'était du flan, avec les pressions internationales qui s'exerçaient... tu te souviens ?

— Oui, c'était évident que les Boliviens ne pouvaient pas les garder.

— Qu'est-ce que je disais ? Ah oui ! Ils l'ont juste suivi à la trace, ce couillon. Il se prenait pour Robin des bois et il a amené l'armée bolivienne pile poil où se trouvait le Che.

Entre cellule ouvrière et cellule centre-américaine, j'oublie peu à peu ma mésaventure au Salvador où je n'ai jamais mis les pieds.

A la recherche d'un imprimeur pour une publication du Collectif Guatemala, je rends visite à *Rotographie*. Située à Montreuil-sous-Bois, l'imprimerie de la LCR est un bloc austère de trois étages auquel on accède par un sas de sécurité. Je suis reçu par le gérant de la boîte que j'informe de ma militance à la LCR, dans une cellule ouvrière et également la cellule Amérique centrale. Il m'explique que les machines sont au rez-de-chaussée ; au premier étage, le reste de l'imprimerie et la rédac de *Rouge*, l'hebdomadaire de l'organisation.

— Que mon père vendait à la criée sur le marché de Sartrouville le dimanche matin... —. Le camarade gérant se retourne, intrigué. Je me rends compte que je suis peut-être un des premiers militants de la LCR seconde cuvée. Les camarades que nous croisons ont toutes et tous entre dix ou vingt ans de plus que moi. Bien que la Ligue n'ait que quinze ans

d'existence, du haut ou du bas de mes vingt-trois ans je la perçois comme une orga de vieux. Au second étage se trouve le Bureau politique. La visite commence par le rez-de-chaussée. D'abord l'atelier des machines offset, l'atelier de façonnage avec sa plieuse et son massicot, et l'atelier de la rotative dont les quatre groupes tournent à plein régime sous les directives d'une camarade qui a des allures de garagiste les mains dans le moteur. Je repère un gros à qui il manque deux doigts. J'interroge le gérant du regard.

— Nous avons appris peu à peu. Entre autres qu'il ne faut pas fixer les rouleaux qui ont un effet hypnotique —. Je me satisfais de cette explication abracadabrantesque. Je suis subjugué :

— Vous pouvez aussi imprimer des bouquins ?

— Pour les livres, on utilise les offsets, question qualité de papier et tirage —. Qualité du papier, le tirage... je suis enchanté ! — Et la plieuse de la roto a ses limites, viens, je te montre —. Nous retournons à l'atelier façonnage. Un rouquin barbu mi-sérieux mirigolard m'explique en me montrant du doigt des schémas d'imposition, ça s'appelle comme ça, affichés sur les murs.

— Trop génial ! — Je m'imagine comment est calculé au départ une sorte de désordre logique pour dans la dernière étape retomber sur ses pattes : — C'est magique ! — Le camarade gérant ne réagit pas à mon enthousiasme peut-être légèrement débordant. Nous passons devant les palettes de papier et le stock de bobines :

— Un quintal chacune, attention aux pieds ! —
plaisante-t-il. Un escalier assez étroit nous amène au
premier étage.

L'atelier photocomposition, des écrans, des
bandes perforées, une photocomposeuse.

— Il faut être bon au clavier...

— Il faut surtout être bon en typographie... —
sourit le camarade gérant. Putain ! La typo, Gutenberg,
les imprimeurs anars, j'adore !

L'atelier photogravure. Une lumière tamisée
plonge du toit sur les tables de montage où s'affairent
les photographeuses et les photograpeurs. Je précise
parce que je n'ai jamais eu de collègues femmes dans
mes boulots de merde. Je suis baba. Tout ce cirque est
à mes yeux d'une logique limpide et implacable.
Ambiance très professionnelle mais détendue. Je suis
sous le charme, il faut que je me reprenne :

— Et pour la couleur, comment fait-on ?

Le gérant appelle une nana toute menue haute
comme trois pommes, blonde aux cheveux courts, l'air
sévère :

— Bonjour, j'ai entendu ta question —. Accent
allemand. — Nous effectuons d'abord la séparation des
couleurs en trois composantes, ou couleurs primaires,
le cyan, le magenta et le jaune, plus le...

— Cyan, magenta, jaune ! Je croyais que les
couleurs primaires étaient le rouge, le bleu et le jaune !
— Elle n'aime pas qu'on l'interrompt... Derrière une
table de montage, un type fait une grimace en secouant
une main : Oh là là !!! Mais je le connais, lui, c'est un
Chilien qui est dans la cellule Amérique latine ! Son

collègue à côté de lui, de type maghrébin, se marre aussi. Cool l'atmosphère...

— Rouge, bleu et jaune ? Mais pas du tout ! En imprimerie, on utilise du cyan, du magenta et du jaune. Et du noir. Afin d'obtenir une quadrichromie, CMJN. Viens par ici. Tu vois les quatre films là ? Tiens, prends ce compte-fils, vas-y, regarde, tu vois les points ? Les quatre sélections sont tramées et la superposition des points donne les couleurs.

— Putain ! C'est un effet d'optique en fait ! Pardon, je...

Pas du tout ! La naine fixe le gérant en hochant la tête, satisfaite :

— Un effet d'optique, exactement.

— Chaque film, vous faites une plaque... Et, d'accocooord ! Une plaque par groupe sur la roto et roulez jeunesse, mais c'est génial ! — Ils échangent un regard amusé. — Et... une quadrimachin en machine offset...

— On fait quatre passages — me répond le gérant.

— Ah ! Evidemment... J'aurais dû y penser ! Faut pas se tromper dans la superposition des films !

— On peut faire des cromalins, des épreuves à base de poudres, mais ça coûte bonbon. Nous allons dans mon bureau pour parler de ton bulletin mensuel Guatemala ? — Je le suis. — Les journalistes... — commente-t-il en passant devant plusieurs bureaux. Tiens, le gros qui était sur la rotative ! — Le copain trésorier...

— C'est son frère jumeau... — Il sourit :

— C'est le même, il bosse sur la roto et il est trésorier de l'organisation —. Oh, d'accord... Il gère le fric du millier de militants qui reversent dix pour cent de leur salaire à la LCR. Combien ça peut faire ? Nous entrons dans un bureau où un petit type sans âge s'agite devant un grand planning mural, rigolard. — Le copain s'occupe de la planification des travaux —. Le camarade sourit tout le temps... — Viens, on s'installe dans mon bureau —. Il se penche vers moi et me chuchote : — C'est lui qui nous a tout appris pour monter *Rotographie*. Il est Suisse, il a monté pas mal d'imprimeries pour l'IVe Internationale, dans le monde entier... — Résonne en moi l'épopée des imprimeries révolutionnaires ! Je n'entends pas ce que m'explique le camarade gérant concernant le mensuel que désire publier le Collectif Guatemala. J'aimerais travailler dans un endroit comme celui-ci ! Des processus de fabrication basés sur l'optique, l'informatique, la mécanique, la photographie et je ne sais quoi encore ! En plus, ambiance cool, pas besoin de chefs ! Pourquoi je n'ai toujours eu que des boulots pourris ? Je n'ai plus envie d'être tourneur-fraiseur ! Je veux bosser dans une imprimerie.

Lorsque la LCR laisse tomber sa stratégie selon moi néostalinienne et dépassée du « tournant ouvrier », je n'ai toujours pas reçu l'acceptation pour mon stage de formation comme tourneur-fraiseur. Entre les deux cellules où je milite, je tombe dans l'activisme, le Collectif Guatemala m'exige beaucoup de temps et d'efforts. Une association basée sur le volontariat qui rame dans un contexte où un général-prédicateur

évangéliste parvenu au pouvoir par un coup d'Etat en mars 1982 massacre les populations indiennes en toute impunité. Malgré cet enfer généralisé, l'information sort difficilement du pays et peine à être vérifiée. Les rescapés des guérillas démantelées se réfugient au Mexique, ceux qui les appuyaient sont embrigadés dans des milices d'autodéfense civile et des pôles de développement. Tout un maillage de contrôle total financé par les sectes évangélistes étasuniennes et leurs complicités dans l'administration et l'armée nationales avec l'aide d'Israël qui s'est substitué aux *gringos* depuis que le Président Carter a suspendu en 1977 l'aide militaire US au Guatemala. Période noire où il faut garder son sang-froid pour ne pas s'habituer à l'horreur que subissent ces gens.

— *Rotographie* cherche un claviste-correcteur, homme ou femme — nous informe le camarade qui fait office de secrétaire de la cellule centre-américaine en feuilletant les circulaires hebdomadaires. Je bondis :

— Claviste-correcteur ?! — Je revois l'atelier de photocomposition, repense à la typographie, le fameux portrait posthume de Johannes Gutenberg impossible à fixer sans se mettre à loucher. — Je suis trop jeune et je n'ai qu'un an dans l'organisation... — Je le pense vraiment : technique comme politique, un permanent est un révolutionnaire professionnel, il faut être la crème de la crème !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Justement, faut des jeunes ! — s'exclame une camarade.

— Rien qu'un an, et alors ?! — fronce les sourcils un camarade journaliste dans un mensuel

économique qui gagne huit fois mon salaire et néanmoins très sympathique.

— Tiens, il y a un numéro de téléphone — le secrétaire de cellule me tend la circulaire. — Essaie toujours, ça ne mange pas de pain.

Rendez-vous est pris pour dans deux semaines. Qu'est-ce que je vais leur raconter ? A part l'info que j'ai donnée au Chilien moustachu de *la Brèche*, je reviens du Guatemala et mes parents ont été à la Ligue dans les années soixante-dix, personne ne sait rien de moi à la LCR, en tout cas venant de moi. Pourquoi ? Parce que je considère stupide de me prévaloir de l'engagement de mes parents (pourquoi pas de Derna en passant ?!). Par ailleurs, entre les prises de contact d'Alger, les coups de main divers et variés depuis Paris à des mercenaires internationalistes, ma période de dérive délinquante, les autonomes, la préparation pour rejoindre la guérilla du FMLN, les Redskins, ça fait brouillon. Au mieux, un peu confus. Au pire, suspect. L'entretien se déroule à l'imprimerie. Problème pour passer le sas. Le gérant descend et explique au gardien, lui aussi membre de l'orga, qui je suis. Le gars est désolé :

— Je m'excuse, camarade, le crâne rasé, les chaussures militaires... J'ai cru...

— C'est bon, camarade, mais confond pas Skinheads et Redskins, avec ton accent péruvien... — Je viens de le reconnaître, il est membre de la cellule latino-américaine.

— Ah ! On se connaît ?

— On s'est croisés une ou deux fois dans la cellule latinos, *tranquilo, compañero...*

J'emboîte le pas au gérant, le camarade gardien continue de me mater comme si j'étais un zombie. Le responsable du planning se joint à nous et nous nous asseyons dans une petite pièce :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? — demande le Suisse rigolard.

— Le copain de garde s'est imaginé qu'on était encerclé par les mecs d'Ordre nouveau ! — rit le gérant. — Tu devrais proposer au SO de t'infiltrer dans les meetings des fachos !

— Ils me l'ont proposé —. Les deux restent bouche-bée. — Quand j'ai intégré l'orga, j'étais aussi au SO mais avec les deux cellules, ça devenait ingérable donc je l'ai quitté —. Achevant ma phrase, je me dis que l'entretien ne commence pas en ma faveur. J'ai l'air d'un clown, Je serre les dents, je me concentre, je ne souris plus, on n'est pas là pour rigoler. Le camarade gérant mène l'entretien, pose des questions, m'explique en quoi consiste le poste, précisant que j'aurai des horaires normaux sauf le mercredi, jour du bouclage de *Rouge*. La paie est bien supérieure à ce que j'ai gagné depuis que je suis en France. Le camarade planificateur prend des notes. Mes arguments ? Je connais déjà la Ligue, je suis très bon en français et j'en envie de bosser dans une imprimerie, d'autant plus une imprimerie militante. Je me fais peu d'illusions : ne pourrait-on pas reprocher à l'appareil technique permanent de pomper chez les militants « ouvriers » de l'organisation ? La semaine

suivante, le gérant m'informe par téléphone que je suis embauché et que je suivrai un stage chez *Pigier* pour apprendre à taper à la machine à écrire.

Tout baigne. Je m'auto-forme sur différents aspects de la photocomposition et de l'édition et les partage avec le reste de l'atelier, nous améliorons les procédés de fabrication, les relations avec tous les collègues sont excellentes. En six ans passés à *Rotographie*, personne n'a jamais été désagréable avec moi ; alors que je ne suis pas d'un caractère facile.

Par principe de précaution, je considère malsain que des camarades s'incrument *ad vitam æternam* dans l'appareil de l'organisation, que ce soit politique ou technique. A y rester trop longtemps, ils y prennent de mauvaises habitudes, perdant de vue la réalité pour se retrouver entre eux et se répéter à longueur de journée qu'ils ont raison. Je n'aime pas les sectes. Pour des raisons personnelles, je ne supporte pas la raison d'Etat et encore moins la raison de parti (salut à toi, Derna !). Depuis que j'ai été propulsé responsable de l'atelier, je

suis devenu membre de la direction de l'imprimerie à laquelle participe chaque responsable d'atelier, le gérant, le planning et le trésorier de la LCR. Le gros à qui il manque deux doigts se prend pour le grand chef, il me gonfle avec son ton paternaliste. Louche. Comme on dit dans mon village : quelqu'un trop parfait cache un gros défaut. Je lui ai déjà lancé quelques petites provocations pour vérifier : Môsieur met tout de suite ses couilles sur la table. C'est sans doute en cet endroit que le camarade connaît un sérieux problème. Les deux autres anciens, le gérant et le planificateur, s'écrasent devant lui, la responsable de la photogravure est sa petite copine, le mec se prend pour une star.

Mon problème est triple depuis que je suis membre de la direction de *Roto* : tout en accomplissant au mieux mon boulot et en introduisant même des innovations importantes avec un autre camarade de la photo-compo, le gros continue de me prendre de haut. Goutte qui fait presque déborder mon vase, il s'autorise des commentaires de beauf à propos de ma vie personnelle. Celle qui le fait déborder, il fait virer une camarade récemment embauchée dont le seul tort est ne pas avoir le profil de garçon manqué des autres femmes qui travaillent ici. La cerise sur le gâteau ! Je démissionne de la direction. Je veux bien continuer comme responsable de l'atelier s'il en est décidé ainsi mais la direction, non merci, aucun gros macho ne m'obligera à danser *Kalinka*.

— Allez, te prend pas la tête avec cette histoire, tu réintègres la direction et c'est bon !

— Tu es responsable de l’atelier, tu le gères très bien, tu dois être à la direction.

Le camarade gérant et le camarade du planning cherchent à me ramener gentiment dans le rang. Je me rends compte et apprécie guère qu’ils cataloguent la camarade virée sans être plus explicites. Des regards, des petits sourires, des soupirs, les mêmes que devaient échanger Charcot et Freud observant une hystérique. A ma gauche, une petite nana mère célibataire très féminine, à ma droite, le gros macho des familles qui me rappelle les beaufs du syndicat. L’extrême-gauche française n’est pas allée beaucoup plus loin que le mouvement hippie sur la question de l’égalité entre hommes et femmes. Je suis tout de même surpris que la camarade soit réduite à une petite emmerdeuse. Je maintiens donc ma démission de la direction et on me maintient comme responsable de l’atelier. D’accord.

Dans ma cellule « ouvrière », je donne de temps en temps un coup de main pour confectionner et distribuer des tracts sur la situation de la boîte. Quant à la cellule centre-américaine, je ne suis pas convaincu de son utilité même si nombre de ses membres sont devenus des amis. Au Collectif Guatemala aussi je me suis fait des bons copains et des bonnes copines, mais mon activité y frise la suractivité. J’aurais voulu m’impliquer davantage dans la LCR, il n’y a pas d’espace pour un petit jeunot de vingt-cinq ans. Je fais partie des camarades qui trouvent qu’il y a à prendre et à laisser dans les deux camps. Beaucoup choisissent l’un par confort ou l’autre par esprit de contradiction. Je ne veux pas avoir à choisir. En résumé, je me

retrouve dans une situation étrange. J'ai intégré la Ligue qui m'a envoyé militer au Collectif Guatemala où je suis débordé de boulot tandis que je ne trouve pas d'espace d'investissement personnel dans l'orga à part comme permanent technique. Il est temps pour moi de m'en aller. Je reçois tellement de cadeaux lors de mon pot de départ que j'en ai presque envie de rester ! Je plaisante. Le camarade trésorier m'offre l'édition originale du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem. S'est-il rendu compte que je suis plus anarchiste que trotskyste ? Fait-il un clin d'œil à ses amours politiques passées ? Pour moi, c'est comme si Félix Dzerjinski m'offrait *Leur Morale et la nôtre* de Trotsky.

Je décroche un poste de chef de production dans une boîte de prépresse qui vient de se créer. Fini la boîte militante, retour à la hiérarchie capitalo-féodale. Le syndicat n'a pas compris jusqu'à quel point l'informatisation transforme le secteur en profondeur. J'écris au Syndicat du livre de la CGT à propos de l'éparpillement en milliers de micro-entreprises. Ils s'en foutent. Ma cellule « ouvrière » à la LCR vivote, la cellule Amérique centrale est surtout axée sur le Nicaragua, il est plus aisé de soutenir des gagnants que des perdants. Par mes canaux personnels, je sais que des dirigeants et hauts cadres sandinistes s'en mettent plein les poches et s'envoient en l'air avec des *compañeras* pas encore majeures. Je continue à m'investir énormément dans le Collectif Guatemala, malgré le manque de professionnalisme de nos interlocuteurs. Là encore, les contacts algérois d'antan

me permettent de savoir à quel point certains responsables des ex-guérillas guatémaltèques prennent goût aux avantages matériels du travail international et du processus de négociations qui se met en place avec le premier gouvernement civil élu en 1986.

Le retour sur six ans passés dans l'appareil de la LCR me donne l'occasion d'analyser l'organisation. Que ce ne soit pas un parti ouvrier ne m'a jamais dérangé... Un parti ouvrier, qu'est-ce que c'est ? Ça existe encore ? Que la Ligue soit une organisation principalement dirigée par des gens originaires du Yiddichland, très bien ! (Salut à tes potes de captivité, Derna !) On peut s'y exprimer librement, quel que soit le sujet. En revanche, j'ai de plus en plus l'impression que les chefs sont tous des mecs, blancs, hétéros et déjà d'un certain âge et qu'ainsi en sera-t-il encore pour longtemps. Les femmes et les jeunes sont maintenus un cran en dessous. Impression ? pas impression ? Ce qui est sûr c'est que ne travaillant plus à *Roto*, les amitiés que j'y ai liées disparaissent presque toutes à vitesse grand V. Le Guatemala me prend toujours plus de temps, j'accumule les responsabilités sauf en termes de représentation institutionnelle. Pourquoi ? Trop jeune ? Trop « Ligue » ? Pas de CV universitaire ? Je n'en sais rien et je m'en fous, il y a longtemps que j'ai décidé, dans une cour de récréation, de ne pas faire la vedette dans mon engagement révolutionnaire. Concrètement, vu mon nouveau boulot où il n'y a même pas de syndicat, je ne vois pas l'intérêt d'être à la LCR si mon militantisme ne concerne que le Guatemala. De fait, j'ai de moins en moins d'amis à la Ligue et de plus en

plus dans le monde de la solidarité avec les mouvements révolutionnaires d'Amérique centrale. Je quitte la boîte où je bosse car elle refuse de m'augmenter. Je quitte le syndicat qui n'est d'aucune utilité hors des « grandes concentrations industrielles » qu'il chérit tant et qui n'existent plus. Je quitte la LCR où je ne sers plus à rien. Je rejoins une petite entreprise créée par une ancienne collègue de *Rotographie*. Plus de la moitié de sa clientèle dépend d'une chaîne de télévision qui fait banqueroute, la boîte coule avec. Pour compléter le tableau, ma petite copine, sous l'emprise d'un commissaire politique des JCR, l'orga de jeunesse de la LCR, choisit ce moment-là pour m'informer courageusement par téléphone que nous n'habitons plus ensemble. Nous sommes en l'an 1992, je suis mentalement en chute libre tout en continuant de militer au Collectif Guatemala et de m'occuper de mes enfants les week-ends comme si de rien n'était. Tellement au fond du puits qu'au lieu de profiter d'une prime de chômage élevée, je me mets dans de beaux draps avec des petits entrepreneurs dans le quartier de Belleville où j'habite maintenant, tous aussi filous les uns que les autres. J'essaye de monter ma propre boîte d'infographie, l'administration française m'en fait vite passer l'envie. J'étouffe !

Début 1993 semble venu le moment de sortir la tête après avoir nagé en eaux troubles, entre deux eaux, à reculons ? durant presque une année. En février, deux caravanes avec chacune à sa tête un évêque partiront de Ciudad de Guatemala, l'une pour rejoindre la zone maya-ixil de l'Altiplano et la seconde la jungle de l'Ixcán dans le nord d'El Quiché non loin de la frontière avec le Mexique. Cette initiative vise à soutenir les Communautés populaires en résistance (CPR), populations rescapées des massacres perpétrés par l'armée au début des années quatre-vingt. Selon mes sources, cette initiative vient dans le prolongement du premier retour de deux mille cinq cents réfugiés du Mexique en janvier dernier en Ixcán :

— Ces réfugiés de retour sont la crème des guérilléros qui ont fui ; les CPR sont la crème de ceux qui sont restés. Le Vieux a en tête de libérer des

territoires pour mettre la pression sur les négociations de paix et, pourquoi pas ? relancer la lutte armée —. Le Vieux c'est le commandant Rolando Moran, de son vrai nom Ricardo Arnaldo Ramírez de León, fondateur et commandant en chef de l'Armée de guérilla des pauvres (EGP) formé par les cadres de Ho Chi Minh. Ben tiens, et pourquoi ne pas mettre en place des modes de développement alternatifs aussi ? De toutes façons, il faut peser sur les négociations de paix... Qui se traînent depuis 1987.

Pour ce que j'en comprends, ces CPR sont civils le jour et guérilleras la nuit. Ne représentant pas une réelle menace, l'armée y trouve une excellente justification pour son protagonisme démesuré dans les négociations de paix. L'EGP a mis en place un système d'accompagnement national et international avec les retours de réfugiés du Mexique. Chaque organisme impliqué se débrouille par ses propres moyens et avec ses propres ressources. La clandestinité des CPR ne permet pas ce type de solidarité. Chaque communauté CPR de la Sierra ou de l'Ixcán rassemble depuis quelques dizaines à des centaines de familles qui vivent cachées dans des cabanes dans les montagnes ou dans la jungle et vivent de la culture du maïs, du haricot noir, des herbes nutritives et d'un maigre appui extérieur pour acheter des produits de base comme le sel, l'huile et le sucre. L'hygiène et la santé sont minimales, de temps à autre une ONG mexicaine traverse la frontière pour donner un coup de main : vacciner les enfants, arracher des dents, soigner des infections... L'éducation est assurée avec les maigres moyens du

bord par des institutrices et instituteurs qui se sont autoformés comme pédagogues.

Le Collectif Guatemala accepte de financer mon voyage. Afin de participer à cette initiative des évêques et pour une autre raison : la guerre est sur sa fin, la guérilla va sortir de la clandestinité, la solidarité internationale devra prendre sous peu la forme d'un accompagnement sur place, que ce soit avec la guérilla elle-même ou toutes les organisations et associations nationales qui lui ont été liées durant le conflit armé interne. Je donne ma démission dans la petite boîte où je bosse, un alcoolique qui pue horriblement et qui a la fâcheuse tendance à se tirer une balle dans le pied à chaque heure qui passe. Je rends l'appartement que je loue, celui où deux copines ont eu successivement l'occasion de me laisser tomber, sans regrets donc. Je préviens la mère de mes deux enfants :

— Je reviens vite, je n'en ai pas pour très longtemps...—. Considérant mon premier, et dernier, départ, elle n'a aucune raison de s'inquiéter outre-mesure.

Après l'avion, transport en bêtaillère de la capitale à Cantabal ou Playa Grande, chef-lieu de l'Ixcán où se trouve la Zone militaire, puis marche dans la jungle jusqu'à Mayalán, communauté CPR la plus à l'ouest des cinq CPR de l'Ixcán, aucun incident n'a lieu. J'assiste à la présentation des familles rescapées des massacres commis contre la Coopérative de l'Ixcán Grande créée dans les années soixante par l'église maryknoll, région que l'Armée de guérilla des pauvres (EGP) avait choisie pour s'implanter à partir de 1972.

Nous visitons l'endroit où se trouvaient les quelques dizaines de familles qui ont dû déménager il y a quelques mois à cause des bombardements. J'écoute avec stupéfaction l'évêque jésuite déclamer sous les hauts arbres de la jungle crépusculaire que les CPR sont le peuple élu. Je me suis toujours méfié des religions, des jésuites, de la Théologie de la libération ; je continuerai. Au moment du diner, une soupe et quelques tortillas chacun, un hélicoptère passe à plusieurs reprises au-dessus de l'épais toit végétal. Réaction étrange de la part de l'armée qui alimente ainsi la crédibilité du discours des CPR, selon divers visiteurs autour de moi. Peut-être, mais lorsque nous nous voyons obligés de marcher vers le nord pour gagner le Mexique où des hélicoptères guatémaltèques nous envoient quelques roquettes, j'y vois plutôt un rappel que nous nous trouvons dans une zone de guerre, que les CPR c'est la guérilla, nous assumons donc l'entière responsabilité d'être ici à faire les guignols dans un pays qui n'est pas le nôtre. Je rédige à la va-vite le texte d'un fax destiné au bureau qui coordonne politiquement cette affaire au Mexique, pour suggérer que cette initiative de visite aux CPR soit l'amorce d'un accompagnement sur place par des personnes dûment et lourdement mandatées par les organisations et associations de leur pays respectif.

De retour à Ciudad de Guatemala, je papillonne durant plusieurs mois dans les milieux où s'organise l'accompagnement et l'appui aux retours de réfugiés. Les soutiens à ce mouvement de retours ne manquant pas, il faut se consacrer à la préparation de l'autre partie

de ce scénario de fin de guerre : la sortie de la clandestinité de la guérilla. Je multiplie les contacts avec les institutions locales et les représentants d'organisations étrangères qui pourraient s'impliquer de près ou de loin dans ce futur processus. Sans économies, je vis très chichement, le toit m'est offert pour quelques sous par des gens liés au Parti communiste (PGT). Le 25 mai, le Président du Guatemala, Jorge Serrano Elias, tente un auto-coup d'Etat. Il dissout le Congrès, la Cour suprême de justice et la Cour de constitutionnalité. Il se met tout le monde à dos, y compris une partie de l'armée, à commencer par son courant « institutionnaliste » mené à la baguette par un des principaux protagonistes des massacres de populations civiles dix ans auparavant. Grosses manifestations le jour et couvre-feu la nuit. Je propose aux CPR de m'installer à leur siège en attendant que la tempête passe. Elles acceptent., je mange et dors en compagnie des représentants des CPR de l'Ixcán et de la Sierra à Ciudad de Guatemala. Douze jours après, le Congrès désigne en pleine nuit le Procureur des droits de l'homme, Ramiro de Leon Carpio, comme nouveau Président. Ambiance très particulière, j'accompagne une dirigeante d'une organisation de parents de disparus qui me commente :

— Bizarre... Les parlementaires rétablissent la légalité institutionnelle avec des véhicules militaires qui effectuent des rondes autour du parlement... —. Serrano, lui, rejoint le Panama, paradis fiscal des dictateurs et des narcos.

Le siège des CPR prépare l'accompagnement national et international aux CPR de la Sierra et de l'Ixcán. Les premiers groupes débarquent en juillet. Je suis ensuite invité à quitter les lieux et rejoint les CPR de l'Ixcán, la communauté de Tercer Pueblo, quelques dizaines de familles dans leur majorité des Indiens maya-q'anjobales. Les autres groupes sont Cuarto Pueblo, Pueblo Nuevo, Los Ángeles et Mayalán. Ambiance jungle. Une végétation exubérante, une chaleur étouffante, une humidité omniprésente, une flore et une faune très diverses, une profusion de serpents de toute taille et de toute couleur et les inoubliables escadres de combat des moustiques. Je dors sur une planche sous un toit de tôle ondulée. La rivière est ma salle de bains et la forêt mes WC. Nous mangeons essentiellement des soupes d'herbes, du haricot noir et des tortillas. Régime garanti : je perds quatorze kilos les deux premiers mois. De temps à autre, la nuit tombée, les *compañeros* harcèlent la caserne de l'armée située où était l'ancien village de Cuarto Pueblo (pas la CPR !) jusqu'à ce qu'un hélicoptère en jaillisse pour les pourchasser.

— Des pauvres gars, ces soldats de Cuarto Pueblo ! — les plaint une mère de famille. — Pauvres gamins, ils sont complètement isolés, rien à manger... ça se voit sur le bord des chemins, ils sont obligés de brouter pour survivre... — L'armée ne les ravitaille pas ? Si, mais lorsqu'un avion *Pilatus* vient de Playa Grande pour parachuter ses ballots dans la jungle, le jeu consiste pour nous à mettre les premiers la main dessus.

Avec un autre accompagnateur, un Basque espagnol, nous sommes chargés d'écouter les bulletins d'info de *Radio Sonora* et d'en faire un résumé tapé à la machine ensuite diffusé dans la communauté :

— Infos nationales que vous jugez intéressantes et catastrophes internationales — nous a indiqué un des dirigeants du Comité de colons de l'Ixcán (CPI).

— Catastrophes internationales comme quoi ?

— Des inondations, des tremblements de terre, des avalanches, des volcans en éruption...

— Pourquoi ça ?

— Les gens aiment bien ça ; et ils se diront que leur situation n'est pas si mal —. Je suis resté bouche-bée. Ici, il n'est pas rare que certains raisonnements m'échappent. Phénomène passager, j'espère.

Je demande la possibilité d'accompagner ceux qui vont travailler aux champs. Accordé. Lever 5 h 00 du matin, une heure ou plus de marche jusqu'à l'aire des cultures, j'apprends ainsi à marcher de nuit dans la jungle. Et à déboiser la *selva* avec juste une machette, la machette ici t'accompagne en permanence. A semer et récolter le maïs et le haricot noir. A reconnaître les herbes comestibles et les herbes médicinales. A chasser le *tepezcuintle*, excellent avec du yucca cuisiné dans une sauce à l'achiote ! Ou l'*armadillo*, le tatou. Le *coche-monte* n'est pas très bon et le *tigrillo* ne se laisse pas approcher car il déteste la puanteur de l'humain. Je deviens un des meilleurs marcheurs de la troupe, y compris la nuit, détectant n'importe quelle empreinte d'humain ou d'animal sur mon chemin. Je prends goût à marcher seul, ce qui ne plait pas à tout le monde. Une

fois par mois, je sors de la jungle pour rejoindre la capitale ou je passe un coup de fil à mes fils, me réunit avec une collègue du Collectif Guatemala qui monte un bureau avec un bulletin mensuel d'info francophone et rencontre tout ce qui est institution nationale ou étrangère reconnue afin de me protéger de tout « accident ». Je signe quelques attestations pour que le Collectif Guatemala ait plusieurs accompagnateurs ou accompagnatrices avec les CPR de l'Ixcán ou de la Sierra. Ces allers-retours confirment mes doutes : quasiment tous les membres et dirigeants des CPR sont des Indiens tandis que les responsables de l'EGP de la capitale et du Mexique sont quasiment tous des métisses. En septembre 1993 est organisée une marche conjointe des CPR Sierra, Ixcán et El Petén (où subsiste un petit détachement des Forces armées rebelles, FAR) dans la capitale pour ouvrir le dialogue avec les autorités gouvernementales comme population civile déplacée désirant se réinstaller dans des aires ouvertes. Deux étrangers sont désignés pour accompagner la délégation des CPR de l'Ixcán dont moi. Nous rencontrons surtout des organisations de la société civile ; en coulisses, l'EGP est à la manœuvre avec l'OEA et l'ONU.

Fin 1993, nous organisons une tournée de représentants en Europe pour soutenir ce qui sera « la sortie à la lumière des CPR » de l'Ixcán et de la Sierra. Qui se fera en deux temps. Le déménagement des campements dans des zones découvertes puis une caravane des CPR depuis leurs nouvelles régions d'implantation vers la capitale pour gagner en

visibilité. J'accompagne la délégation dans sa tournée en France organisée par le Collectif Guatemala. Tout se passe bien à part un petit accident sur l'autoroute en revenant sur Paris : le copain qui conduit est épuisé, comme nous tous. Dernier rendez-vous, le quai d'Orsay où le chargé de l'Amérique centrale nous écoute avec attention. A la sortie, il me demande de le retrouver dans le café d'en-face. J'espère que ce n'est pas pour me donner une mauvaise nouvelle ! Pas du tout :

— Combien cela coûtera-t-il ? — Ce monsieur si aimable me prend de court. Je fais un rapide calcul mental, sachant que les CPR de l'Ixcán et de la Sierra ne sont pas vingt mille comme le prétend notre propagande. Ce financement sera assuré par un fonds européen pour la réinsertion des réfugiés et déplacés. Quelques mois après, j'ai l'occasion de rencontrer à Ciudad de Guatemala un expert envoyé par la Commission européenne (CE) pour évaluer ce projet. Il ne sait pas qui je suis, il s'en fout, je lui explique ce que sont les CPR de l'Ixcán et de la Sierra durant deux bonnes heures, il ne prend pas une note.

Je coordonne sur place le tournage du documentaire *les Naufragés de l'Ixcán* du journaliste et écrivain Maurice Lemoine qui avait participé à la visite des CPR en février 1993. Après plus de douze heures passées debout à l'arrière d'un pick-up supportant tous les climats et les pistes truffées de nids de poule, je déclame solennellement lorsque nous traversons le pont Bailey au-dessus du Rio Chixoy :

— Bienvenue en Ixcán !

Maurice Lemoine se tourne vers moi, il a l'air préoccupé :

— Où sont les montagnes ?

— Quelles montagnes ?

— Vous parlez toujours de la *montaña* quand vous parlez des CPR... — J'ai envie de rigoler mais pas vraiment :

— C'est une façon de parler, le point culminant d'Ixcán est à 326 mètres d'altitude.

— Merde !

— C'est grave ?

— Tu parles ! J'ai vendu le docu à l'émission *Montagne...* — Je suis tellement confus que je commence à proposer n'importe quoi :

— Et si vous filmiez en contre-plongée ? — Je vois bien à son visage consterné que mon idée est complètement débile : — Excuse-moi, tu veux faire demi-tour ?

— Non, on y va. On verra après.

Heureusement, Maurice Lemoine obtient que *les Naufragés de l'Ixcán* soit diffusé le samedi 5 février 1994 par le magazine *Géopolis* sur Antenne 2, plage horaire de grande écoute. Ce documentaire sera le plus vu de toute l'histoire de l'émission. Comme l'affirme Maurice, « il a été l'un des rares moments où le mur du silence médiatique autour du Guatemala a été brisé sur une grande chaîne de télévision ». Trois jours avant, les CPR « sortent à la lumière » pour déboiser quatre aires dans l'Ixcán Grande où elles commencent à construire un habitat non temporaire. Par prudence, ces aires sont dans des zones isolées, difficiles d'accès, il faut au

moins une demi-douzaine d'heures de marche harassante pour qui n'a pas l'habitude de se déplacer dans la jungle. Et à peu de temps de marche pour nous de la frontière mexicaine. Au cas où.

L'habitude de circuler dans la jungle, je l'ai. Je peux distinguer plus de quinze types de vert. J'accompagne des visiteurs étrangers, religieux, politiques, d'ONG depuis le village de Pueblo Nuevo, où un détachement de l'armée a laissé place à un retour de réfugiés du Mexique, jusqu'à Santiaguito, là où siège le Comité de colons de l'Ixcán (CPI). Seul, l'aller comme le retour me prennent trois heures. Comme accompagnateur, facilement le double. Pour les novices, la jungle et sa boue jusqu'à mi-mollet en temps de pluie peut devenir déprimante. Entre nous, le jeu consiste à arriver sans une tache sur le pantalon !

— Excusez-moi, Monsieur le Député, vous ne pouvez pas vous asseoir au bord du sentier, les serpents pullulent dont certains ne vous laisseront pas plus de trois minutes de vie...

— Excusez-moi, Mon Père, la nuit tombe, mieux vaut nous arrêter ici, je vais préparer un feu. Tiens, des *tigrillos* sont passés... Non, non, ils évitent l'homme ! Ah ! Non, vous insistez pour continuer ? Soit, marchez bien collé derrière moi, on n'y voit goutte...

— Pourquoi pleures-tu ? Je t'avais demandé de rester avec le groupe. Tu as de la chance que je me suis dit que tu avais pris le mauvais chemin... Calme-toi et, je te le répète, reste toujours derrière moi. Non, non, je ne te parle pas de soldats de l'armée, je te parle de la jungle, allez, on y va...

— Bien sûr, Monseigneur, très bien, un petit bain dans la rivière, avec cette chaleur, évidemment... Mais permettez-moi d'y jeter un œil avant, d'accord ?

— Je n'ai rien contre le nudisme, Madame la Conseillère, mais nous sommes dans la jungle, en zone de guerre... Merci de votre compréhension, Madame la Conseillère.

— Non, non, Monsieur le Maire, je vous assure que ce ne sont pas des groseilles, ces petites boules sont mortelles. Qui ? Les gens d'ici. Je comprends, je comprends, mais je préfère faire confiance aux gens qui ont grandi dans cette jungle...

— Oui, Monsieur, c'est vrai que j'étais opposé à votre visite. Pour quelle raison ? L'âge, votre âge, Monsieur, nous ne sommes pas sur un chemin de Grande Randonnée.

— Mesdemoiselles, je vous avais demandé d'éviter manches courtes et shorts. Tenez peignez-vous les bras et les jambes en bleu avec ça sinon ça va

s'infecter... Non, non, pantalons et chemises avec manches longues ! Quoi la chaleur ? Vous préférez l'infection ?!

Il faut être patient, pédagogue, humble devant ces inconnus qui souvent vivent mal de se retrouver dans un cadre dont ils ne connaissent absolument rien. A l'occasion, je leur montre les herbes comestibles, les lianes qui contiennent de l'eau potable ; sait-on jamais, si j'en perds un en route.

Quelquefois, j'officie comme courrier entre les communautés ou avec l'extérieur. Il s'agit en général d'un message codé rédigé en lettres microscopiques sur un petit papier plié en huit et inséré dans un sachet en plastique scellé avec la flamme d'un briquet. J'y vois une marque de confiance de la part du CPI alors que la copine, espagnole, d'un des ex-commandants de l'EGP, espagnol lui aussi, qui ne vivent ni l'une ni l'autre dans les CPR, en crève de jalousie. Il m'arrive d'accompagner de nuit des membres du CPI lorsqu'ils veulent savoir dans quelle situation se trouvent les familles alors que des combats se déroulent aux abords de Mayalán, Los Angeles ou Cuarto Pueblo.

A Santiaguito, je continue de travailler aux champs le matin et de rédiger mes rapports l'après-midi. Certains *compañeros* et certaines *compañeras* m'invitent à me lier avec une *compañera* :

— Tu sais comment survivre ici, tu connais tous les trucs. Trouve-toi une femme, on construira votre cabane tous ensemble —. Je prétends être un militant révolutionnaire, pas Indiana Jones. Ce que beaucoup de gens ne comprennent pas. J'ai mis moi-même du temps

à me rendre compte de la supercherie. Je n'ai pas trouvé de copine parmi les *compañeras* mais une étudiante en anthropologie de l'Université de Berkeley, Californie... Elle m'invite aux USA, je m'y rends, j'y rencontre des profs et des étudiants qui fantasment sur le guérillero héroïque et aimeraient savoir si les CPR sont vraiment des populations civiles :

— Je ne suis pas un guérillero et les CPR sont effectivement des populations civiles —. Déception... Indiana Jones à San Francisco n'a évidemment pas le même sex appeal qu'Indiana Jones dans la jungle de l'Ixcán avec sa machette à la main. J'ai tenu cinq jours et retour... dans la jungle.

— Etrange, non ? — plaisante une amie belge qui elle aussi est ici depuis un an et revient d'un séjour à l'extérieur. — On a l'impression d'être de retour à la maison, non ?

C'est vrai. Pourtant, je ne suis pas chez moi, j'en suis conscient. Les CPR de l'Ixcán sont sorties de dessous les arbres. Cependant, même la jungle de l'Ixcán a des propriétaires qui reviendront un jour ou l'autre récupérer leurs parcelles. Il s'agit maintenant de trouver un endroit où les CPR puissent s'installer définitivement. Un diocèse du Guatemala et une ONG catholique internationale se proposent de financer l'achat d'une propriété à cet effet. J'accompagne parfois la personne chargée d'une première visite des propriétés de vendeurs potentiels. L'appât du gain, une population dont le transfert serait supervisé par des organismes internationaux, excite les appétits. Les prix proposés sont exorbitants, il faudra négocier dur car

personne ne conçoit l'éparpillement des CPR Ixcán. Il n'y en a plus pour longtemps pour qu'elles quittent l'Ixcán Grande. Mon père et sa compagne se proposent de venir me visiter deux jours à Santiaguito. Le CPI donne son accord. Je fais aussi venir mes deux fils pour deux semaines. Le CPI donne encore son accord bien qu'il s'agisse d'enfants. Dans les deux cas, je suis le guide à l'aller et au retour. Des privilèges qui agacent la copine de l'ex-commandant. Lors d'une réunion du CPI, elle m'accuse d'être un agent des services de renseignement de l'armée. Il faut se débarrasser de moi ; elle demande un vote à main levée. S'il y a un thème où l'EGP a une sinistre réputation, c'est bien celui de l'exécution sommaire de supposés traîtres. Le commandant espagnol qui n'est pas commandant s'est particulièrement illustré en la matière dans les années quatre-vingt à Managua, capitale du Nicaragua. Sa compatriote, qui ne fait pas partie des CPR ni du CPI, vote aussi ! La majorité me condamne. Soudain, un héros historique de la guérilla en Ixcán se lève :

— Vous avez perdu la tête, il est un des meilleurs parmi nous ! Il est meilleur guérillero que moi ! — Personne n'ose s'interposer. La tarée ibérique ne la ramène plus. J'ai immédiatement vent de ce qui s'est passé :

— Qui a voté pour ? Qui a voté contre ? — Immense déception. Alors que certains me proposaient de créer un foyer ici, d'autres complotaient dans mon dos. Je regrette profondément d'avoir laissé mes enfants un an et demi sans père pour en arriver là.

La fois suivante que le CPI me convoque, je suis déjà parti. Le même petit sac à dos, les mêmes vêtements, ma machette et ma casquette *Red Bulls* que je laisserai chez un ami à Pueblo Nuevo, c'est la dernière fois de ma vie que je traverse la jungle avant le lever du jour. Pas de colère, pas de résignation. Je suis accusé de trahison alors que mes amis me trahissent (salut à toi, Derna !), c'est le monde à l'envers. Je dois aller de l'avant, ne pas me laisser prendre la tête. Je débarque à la capitale, donne quelques brèves explications à la collègue du Collectif Guatemala avant de prendre mon billet retour sur Paris.

Nous sommes en septembre 1994, il fait un froid de canard, je descends de la passerelle de l'avion du vert plein la tête, des arbres, de la végétation plein les yeux. Je dois avoir l'air égaré. Heureusement, les amies et les amis du Collectif Guatemala sont là, de celles et ceux qui vous aident. Pas de ceux qui sont aux ordres de cadres pseudo-révolutionnaires médiocres et opportunistes, sourire par devant et couteau par derrière. Ils organisent un dîner de retour au cours duquel ils m'offrent un blouson. Les parents de la collègue qui est à Ciudad de Guatemala me prêtent un studio. Un ami du Collectif m'accompagne dans les démarches pour bénéficier du Revenu minimum d'insertion (RMI). Une membre de l'association qui l'a intégrée durant mon absence me propose de m'installer pour l'instant chez elle et une amie colocataire, j'accepte. Fin novembre a lieu à Paris une réunion de tous les comités de solidarité français avec l'URNG. Franc succès personnel, on m'y surnomme « la star des

CPR ». S'ils savaient... Je ne raconte rien de ce qui s'est passé à personne, à quoi bon ? Je cherche du boulot, je décroche des rendez-vous. J'ai beau dissimuler, les arbres qui m'envahissent la tête se voient.

En 1993, l'Assemblée générale des Nations-unies avait proclamé une Année internationale des populations autochtones pour encourager de nouvelles relations entre les États et ces peuples. Le Collectif Guatemala organise à la mi-1995 une course avec des délégués d'organisations indiennes du Guatemala, du Brésil, des États-Unis et du Canada qui recueillent la signature d'une quarantaine de maires et mairesses. Malheureusement, les médias ne sont pas au rendez-vous. Me concernant, je continue à galérer avec mon RMI.

Septembre 1995. Le téléphone sonne. Je suis seul dans l'appartement, je décroche. C'est pour moi ! Une voix de femme. L'Agence nationale pour l'emploi (ANPE) à laquelle je me suis inscrit à mon arrivée pour bénéficier du RMI.

— Avez-vous reçu le premier chèque ?

— Euh... Non —. Elle me donne l'adresse où je vis en ce moment. — Oui, je suis effectivement domicilié à cet endroit.

— Vous le recevrez aujourd'hui dans la journée, au plus tard demain. N'oubliez pas de nous renvoyer le récépissé de réception.

— D'accord, merci — Je suis à la défensive, comme n'importe qui survivant depuis un an grâce au RMI. Un chèque ? De quoi ? Pourquoi ?

Le lendemain arrive un chèque, de cinquante mille francs, une somme énorme. Certainement une erreur. Nouvel appel de la même dame de l'ANPE :

— Vous avez bien reçu le chèque ? Le second vous parviendra demain au plus tard. Le montant total est de quatre-vingts dix-huit mille francs mais l'ANPE ne peut émettre de chèque d'un montant supérieur à cinquante mille, aussi recevez-vous deux chèques —. Je suis abasourdi. Un second chèque ? — Vous n'avez pas oublié de nous renvoyer le récépissé ? Très bien. Faites de même quand vous aurez reçu ce second chèque, merci et bonne journée ! — Elle raccroche. Je ne sais même pas qui appeler pour savoir ce qui se passe.

Le lendemain matin, l'empereur, sa femme et... Le lendemain matin, second chèque dans la boîte à lettres. Pour sortir de ma torpeur verte, je décide d'aller chercher du travail dans l'immeuble d'à côté. Je me suis rendu compte par hasard que derrière une modeste façade tourne une importante entreprise de prépresse. Le gardien me demande ce que je veux, je cherche du boulot. Il m'accompagne à l'intérieur, un type énorme se dirige vers moi, la cinquantaine passée, le typique chef de production à l'ancienne ; je me sens à l'aise :

— Vous savez que dans l'immeuble à côté, il y a un type qui connaît toute la chaîne de prépresse et de l'imprimerie, sans et avec les ordinateurs ?

— C'est qui ? — Ton bourru de gros macho des familles. Je reconnais l'ambiance prolo relou.

— Moi —. Le gros moustachu me jauge. J'ai vingt-cinq ans, petit et maigre comme un clou. Je ne

rentre pas dans sa catégorie cadre de prépresse et d'imprimerie.

— Pour l'instant, j'ai besoin d'un infographiste pour monter les pages d'un quotidien, tu sais y faire ? — « J'ai besoin », « tu sais y faire ? », il s'approprie la boîte comme le digne toutou du patron et me tutoie comme si je n'étais qu'une merde ; la vieille école... Il me fait asseoir devant un ordinateur.

— Prends le format de une, on va voir ce que tu vaux — Ben tiens, la une, la plus complexe ! — Tu as un dossier, oui là. Vas-y, je chronomètre, tu me fais ça propre, ok ? — Est-ce que les réflexes d'infographiste vont me revenir ? J'espère que la nouvelle version du logiciel Xpress n'est pas trop différente de celle d'il y a trois ans...

— Voilà, j'ai terminé —. En conversation avec un type la quarantaine tête de militaire qui doit être son lieutenant, il se tourne vers moi, surpris mais sans le montrer bien sûr — Le chrono... — Il arrête le chrono.

— Tiens, toi, vérifie-moi ça — demande le chef à tête de militaire. Je comprends qu'il ne connaît pas grand-chose au maniement des ordinateurs tandis que l'autre... Je lui laisse la place, il me jette un regard... de militaire tout en s'asseyant. Ce salopard effectue des agrandissements pour vérifier les alignements entre titres, sous-titres, chapeaux, textes, légendes et photos. Il se lève, hoche la tête en direction du grand chef :

— Parfait. Mais faut aussi prendre en compte la pression, ça bourdonne autour... — Je le savais, c'est un salopard ! — Combien de temps ? — demande-t-il au chef en pointant le menton vers le chrono.

— Douze minutes... — marmonne le gros en le fixant dans les yeux. Tête de militaire me regarde à la dérobée :

— Très bon, il est très bon... — L'air dégoûté, il s'en va.

— Tu peux commencer demain ? Du lundi au vendredi, de 7 h 00 à 13 h 00 ? — Je lui pose la question du salaire. — Ça c'est l'administration. T'inquiète, ils respectent les tarifs. Je m'en occupe, tu auras ton contrat avant midi. Tope là, affaire conclue.

Ambiance étrange. *Le Nouveau Quotidien de Paris* vient d'être acquis par un homme d'affaires douteux, considéré comme un truand dans les milieux financiers et qui a été condamné à plusieurs reprises par la justice pour diffamation, injures, fraude fiscale, fraude à la TVA et escroquerie. J'apprends tout cela au gré de mes journées de boulot. Nous sommes trois dans l'équipe. Un jeune qui ne veut rien savoir :

— Tout ça, c'est ses oignons. Moi, la politique ne m'intéresse pas.

Et un vieux très sympa qui semble un rescapé de l'Ancien Régime par sa façon de s'habiller et de se comporter. Au fur et à mesure des semaines passées dans ce canard, l'aristo me laisse entendre qu'il connaît le patron depuis des décennies. Le contenu du journal consiste essentiellement à cracher sur la gauche et sur la droite d'un point de vue totalement égocentrique. Je

crois comprendre que le Front national, d'extrême-droite, a aidé le proprio dans son rachat du quotidien qu'il dirige finalement seul en bon poujadiste, leurs relations sont donc plutôt tendues. Il bénéficie d'un soutien à *la Piscine*, les services secrets français. Je ne suis pas surpris car chaque journal, selon son obédience politique, est en contact avec un des commissaires de *la Piscine*, la moitié d'entre eux étant de droite et l'autre moitié de gauche. D'où le jeu permanent de la fuite et de la fausse fuite. Il entretient également de bons contacts avec la France-Afrique et il n'est pas rare qu'il ramène une maîtresse locale de ses voyages, dans l'ignorance totale de son épouse.

— Ignorance totale ? Absolument pas, je dirais plutôt lassitude qui a décidé de ne plus se battre et de garder les apparences envers et contre tout — *dixit* l'infographiste aux allures d'aristo déchu. — Si tu voyais, il a des milliers de cassettes de porno chez lui... — Comment survit ce canard avec si peu d'abonnés ? Vieille France m'éclaire : — Il bénéficie des aides multiples et variées de l'Etat à la presse et à sa diffusion, il en vit et crois-moi il en vit très bien —. Un voyou version facho parasite, donc. Même si quelqu'un me fait remarquer que la photogravure de *Charlie Hebdo*, journal satirique d'extrême-gauche, s'effectue aussi ici, je n'ai pas envie de m'éterniser avec ce facho, je n'ai pas envie de m'éterniser dans cette atmosphère malsaine.

Jusqu'à ce que le gros moustachu chef de prod me tombe dessus :

— Alors, ça boome ? — Comme il sait que je peux monter une page en quinze minutes, vu le nombre de pages du quotidien et que nous sommes trois infographistes, ça le fait marrer !

— Pépère, ça roule tranquille...

— Et le... — Il décrit des petits cercles avec son index sur sa tempe.

— Il passe au dernier moment, file ses BAT en coup de vent, on le voit à peine.

— Ouais, il fait confiance au croque-mort —. C'est comme ça qu'il appelle le vieil aristo ! — Tant mieux, on est tous plus tranquilles comme ça — geste rassurant de ses grosses paluches, — l'autre, il est plutôt prise de tête. Ça te dirait de bosser le samedi ?

— Faut voir.

— Le patron veut lancer un nouveau journal du dimanche, *Votre Dimanche*.

— Le patron ?

— Le patron, m'sieur Caron, le proprio d'ici et de l'imprimerie...

— Ah ! Je l'ai déjà vu ?

— Je ne crois pas. Tu m'écoutes ou quoi ?

— Je vous écoute.

— Vingt-quatre pages, trois infographistes... —. Il sourit, il sait le calcul que je suis en train de faire dans ma petite caboche : huit pages par monteur, en quatre heures et ciao ! — Tu commences à 14 h 00 et tu finis à minuit. Attends, je t'explique ! Tu vas avoir tout un troupeau de chefs de rédac, de journalisteux, des tocards toujours en retard et qui changent tout le temps d'avis. Sans parler de lorsqu'ils seront en désaccord

entre eux. Y'a deux anciens reporters de guerre, des vieux susceptibles et bagarreurs. Ils ont aussi toute une bande de jeunes scribouilleurs, des analphabètes. Tu feras une page à l'heure, tu vois ce que je veux dire ? Le gros bordel ! Et nous, on devra rester bien calmos, bien calmos... Les films doivent être à l'imprimerie à minuit et demi au plus tard. Toi, tu finiras en dernier, la une. Non, je ne suis pas superstitieux. On m'a dit que tu étais correcteur aussi. Je préfère avoir quelqu'un de sûr quand ça boucle, qu'ils sont tous là à faire la danse de la pagaille autour de la une et on se retrouve le lendemain matin avec une grosse coquille en première page dans les kiosques, j'connais la combine. Alors ? Quoi ? La paie, que de l'heure supp...

Affaire conclue. J'essaie de me renseigner. Gilbert Caron, le *boss*, lance un journal du dimanche, *Votre Dimanche*, avec le journaliste Olivier Rey qui vient de la télévision. Ce sera un journal populaire, selon l'imprimeur, Je crains le pire. Premier samedi, aucun problème. Le chef de prod avait raison, la pagaille règne. Nous avons deux correcteurs : un vieux qui a été chercheur d'or au Venezuela et qui s'occupe du journal de la rue *le Lampadaire*, une autre initiative de Caron destinée aux Sans Domicile fixe (SDF) ; et une jeune fille d'une vingtaine d'années qui fume la pipe. Le vieux, copain de monsieur Caron, est issu d'une famille de la haute bourgeoisie parisienne et la gamine qui fume la pipe est sa future belle-fille qui va se marier avec son fils qui travaille à la Maison Cartier, leur plus ancienne boutique située rue de la Paix à Paris. D'acooooord ! Je me méfie du vieux qui m'a l'air

d'un sacré fourbe et retrouve la correctrice et une collègue infographiste après le bouclage pour aller boire un coup comme le veut la tradition dans la presse. Elle m'explique qu'ils veulent absolument la marier. Je lui explique qu'elle peut trouver du boulot toute seule, qu'elle est une bonne correctrice, je peux même lui passer des contacts, et elle n'est pas obligée de se marier si elle ne veut pas se marier. Elle démissionnera bientôt de *Votre Dimanche* et deux semaines plus tard, ma compagne, ma pomme, la jeune fumeuse de pipe et son nouveau copain pique-niquerons ensemble avant de voir un bon film au cinéma en plein air du Parc de la Villette.

Le nouveau journal dominical est un journal d'opinion. Beaucoup trop de faits divers et de sports à mon goût. J'apprends par tête de militaire qui supervise la fab que monsieur Caron est le propriétaire d'une multitude de feuilles de chou sportives. En tout cas, ses pigistes en la matière sont nuls :

— File-moi un coup de main, s'il te plait, leurs articles sont une horreur ! — La jolie jeune fumeuse à la pipe patauge gentiment. — Tu peux croire ça ? Ils tutoient les sportifs dans les interviews ! — J'ai surtout compris pourquoi le chef de fab m'a mis là et pour autant d'heures pour si peu de pages. J'assume toujours le bouclage de la une, entouré du bourdonnement de gens fatigués, certains énervés. Je me souviens du bouclage de *Rouge* : toujours dans la bonne humeur, camarades !

— Tu es libre le dimanche ? — Hé ! Il ne sourit jamais le gros chef de fab ? Non, jamais, je ne sais pas ce qu'ils ont dans cette boîte...

— Pour ?

— *El Watan*, un journal algérien, seize pages, vous êtes deux, vous commencez à 8 h 00, vous finissez à 16 h 00 ; Ces gens-là connaissent bien leur affaire, ce sont des pros !

— Tarif ?

— Même tarif que *Votre Dimanche*.

Affaire conclue ! Je gagne actuellement vingt-deux mille francs par mois. Avant de partir pour le Guatemala, je n'avais jamais gagné plus de quinze mille, ce qui était déjà un excellent salaire.

— Tu travailles tous les jours de la semaine ! Combien de temps vas-tu tenir ? — Ma compagne se préoccupe de ma santé mentale dans ce passage violent de rien à tout.

— C'est juste transitoire ! Je paie mes mois de retard de pension alimentaire et puis je prends un appartement pour que les gamins s'installent avec moi.

— Et les chèques ?!

— Les chèques ?

Lundi après-midi, je me présente au bureau de l'ANPE de Belleville. Mes deux chèques et mon numéro de bénéficiaire du RMI à la main, je demande à voir un responsable. Finalement, une dame aux allures d'institutrice me reçoit. Elle m'explique :

— Vous gagniez quinze mille francs lorsque votre entreprise a déposé son bilan. Ensuite, vous avez disparu et vous n'avez jamais reçu vos indemnités

qui ont couru sur cette période. Les deux chèques correspondent à ces deux années d'indemnisation. Vous avez un doute sur le calcul ? — m'interroge-t-elle tout souriante.

— Non, non... — Je balbutie, je ne sais pas où me mettre, je n'y comprends rien. — Merci pour vos explications, à bientôt —. Sortant de l'agence ANPE, je me demande pourquoi je lui ai dit à bientôt. Je décide de remonter la rue de Belleville à pied, rien de mieux que la marche à pied pour réfléchir ; en tout cas depuis Jean-Jacques Rousseau.

Et soudain la lumière fut ! Les enfoirés chez qui j'ai travaillé entre la banqueroute du studio graphique et mon départ au Guatemala ne m'ont pas déclaré à l'URSSAF, la Sécurité sociale, les impôts et toutes ces choses ! Je me mets à courir, je monte les étages quatre à quatre, je débarque en soufflant comme un phoque :

— Ces enfoirés ne m'ont pas déclaré !

— Calme-toi, reprends ta respiration...

— Officiellement, mon dernier job a été avec le studio graphique créé par l'ancienne collègue de *Roto*. Après, plus personne ne m'a déclaré !

— Mais... Tu n'as pas...

— Rien du tout, j'étais complètement dans les choux à cette époque...

Je paye mes quarante mille francs de retard de pension alimentaire, je loue un appartement pas loin de celui de leur mère et je demande aux enfants de choisir le mobilier de leur chambre respective. Durant un an, j'hésitais à investir cinq francs par mois dans le loto... J'accumule à nouveau les responsabilités et les tâches

au Collectif Guatemala. Les activités de l'association tournent maintenant autour de l'accompagnement physique sur place aux organisations de la société civile au Guatemala. A partir de cet accompagnement de volontaires français se développe l'information et les soutiens politiques et économiques qui s'appuient sur la visite de leaders guatémaltèques en France et en Europe et celle de responsables politiques et associatifs français et européens au Guatemala.

Le Collectif Guatemala reçoit une invitation à l'inauguration le 2 février 1996 de la communauté Primavera del Ixcán, nouvelle résidence des CPR de l'Ixcán qui ont acheté le domaine de San Isidro Rocnimá, à l'est de l'Ixcán. Impossible de refuser d'y aller. Sous quel prétexte ? J'y vais. Je participe de loin aux activités, me tiens en retrait, aucune prise de parole, je ne salue quasiment personne. J'entends bien les chuchotements des gens, des vieux, des moins vieux, des enfants :

— Mais si, je te dis que c'est lui. Eh, n'est-ce pas que c'est lui ?

Je n'ai l'étoffe ni d'un héros ni d'un martyr. La blessure profonde que m'ont provoquée vos dirigeants, pas tous heureusement ! est encore béante. Je sais qu'elle ne se refermera jamais.

Je bosse, je bosse, je bosse. Puis j'arrête progressivement les trois journaux pour chercher un boulot qui me laisse plus de temps avec les gamins, ma copine et mes amis. L'ambiance de la boîte de Gilbert Caron devenait de plus en plus pesante. Entre les délires poujadistes du proprio du *Nouveau Quotidien*

de Paris, le projet de *Votre Dimanche* qui apparaît rapidement assez foireux, le pronostiqueur du turf de ces deux canards qui est ouvertement le proxénète de trois putes de luxe à *la Madeleine*, plane une ambiance de truands, de barbouzes et de fachos, quand ils ne sont pas les trois en même temps. Recommence la galère pour trouver un boulot intéressant, bien payé et avec des collègues sympathiques.

De boîte en boîte, je me retrouve dans un endroit assez particulier. On y édite *Marhabat*, le magazine officiel de la compagnie aérienne nationale du Bahreïn. Cette petite monarchie du Golfe se trouve sur une île rattachée à l'Arabie saoudite par une digue. Les pétrodollars y coulent à flots. La revue de luxe, trilingue français, anglais et arabe, est fabriquée sous la direction d'un ancien colonel parachutiste de Tsaïal, l'armée israélienne, marié à l'une des héritières richissimes du Sentier qui n'hésite pas à embaucher des illégaux, essentiellement turcs, dans ses ateliers clandestins. Jeune, grande, blonde, la permanente toujours impeccable. Il est vieux, rabougri, tout courbé, selon lui « à cause des multiples sauts depuis les hélicoptères ». L'ex-colonel entretient deux activités obsessionnelles : se vanter de sa relation qu'il prétend amicale avec Pierre Bergé, petit ami de Yves Saint-Laurent et tête de pont culturelle des grosses fortunes juives parisiennes ; et humilier publiquement ses deux fils adolescents qu'il oblige à le suivre partout. Infographiste, je travaille avec Photoshop que j'ai appris à utiliser depuis que je suis revenu du Guatemala. Le correcteur est un journaliste tunisien en

exil et le directeur graphique est un vieux Français alcoolique. Le sioniste décrépi nous considère comme ses esclaves et se complait à en faire part à ses clients. Je découvre que le conflit au Moyen-Orient est un conflit de petits. Les grands, les riches et puissants se moquent d'être Juifs ou Arabes, musulmans ou pas.

— Bien au contraire, ils sont enchantés de faire des affaires ensemble — selon le correcteur —, chacun se prévalant de sa capacité à entourlouper l'autre. C'est le souk des millionnaires !

Ambiance pourrie, donc.

— On parie que je lui dis « ma vieille » ?

— De quoi parles-tu ?

— On parie que je dis « ma vieille » à la blondasse du patron ?

— Ok, mais je ne joue pas d'argent !

J'imagine qu'il l'a fait car un matin il ne s'est pas présenté au boulot.

— Et... il est où ?

— Viré ! Il t'a laissé des maquettes ? Je vais vite te trouver un remplaçant ! — Le vieux militaire sioniste a le visage tordu par l'humiliation. Cela ne peut pas faire de mal à ce dictateur de seconde zone !

Peu après, je suis également viré. A chaque bouclage, j'insiste pour vérifier les cromalins, les épreuves à base de poudres colorées. Photoshop étant basé sur la superposition de filtres, tous ses utilisateurs savent qu'un bloc invisible peut dissimuler un élément graphique à l'écran.

— Tu veux dire que je ne suis pas capable de contrôler les cromalins alors que je fais ça depuis vingt

ans ?! — Je ne lui réponds pas, ce vieux con a tout fait depuis vingt ans... Deux jours après, il débarque dans le studio, je suis viré ! Il hurle comme un malade, je prends mes affaires et je me casse. Il me jette un exemplaire du nouveau tirage à la gueule : — Regarde la centrale, putain de merde, la centrale ! — Je mate la centrale. Le sujet en est l'apologie du cheval arabe réputé pour sa vitesse et sa résistance, le haras de Sa Majesté le roi du Bahreïn, haras dont a la charge son propre frère. Une tête de cheval, qui apparaît dans chaque lettrine de chaque article sur ce thème, est venue se poser sur le visage de l'honorable souverain qui trône au centre de la tribune du champ de courses royal ! Je passe devant le bureau de l'ex-colon qui continue de gueuler comme un porc qu'on égorge.

— Prenez-vous en à qui a vérifié les cromalins, question de responsabilité, allez, bonne chance ! — Je n'entends pas ses vociférations, j'imagine qu'il en bave comme je l'ai déjà vu baver lorsqu'il harcèle ses enfants. Alors là eux... et la « vieille », qu'est-ce qu'ils vont prendre ce soir...

Fin 1996, ma compagne, qui est guatémaltéco-algérienne, émet le souhait d'aller vivre un moment au Guatemala, où elle n'a jamais mis les pieds. Pourquoi pas ? La France me sort par les trous de nez, impossible de monter sa propre boîte ! Début 1997 se met en place un plan pour que je me dégage progressivement de toutes mes responsabilités et activités du Collectif Guatemala. Ma copine me convainc de suivre des études universitaires. Elle est sociologue, je sens que la sociologie sera la philosophie du siècle prochain.

J'envoie un projet à Michel Wieviorka, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) de Paris. Je n'y connais absolument rien mais je trouve que « hautes » études, ça en jette ! Wieviorka est le bras droit d'Alain Touraine, que j'ai déjà eu l'occasion de rencontrer, antipathique mais très grosse pointure intellectuelle. Il me reçoit :

— Vous lisez beaucoup !

— J'aime lire.

— Mais... vous ne lisez que les amis ?

Excellent, je sens que je vais vite avancer avec ce bonhomme brillant et sympathique. Je commencerai donc avec lui à la prochaine rentrée en septembre. Entretemps, je dégote un boulot pour ma compagne avec une ONG française qui travaille au Guatemala. Elle y part en milieu d'année. Je finis de traduire de l'espagnol au français l'entièreté des innombrables accords de paix, le dernier ayant été signé fin décembre 1996. Je prévient Michel Wieviorka de mon départ, son assistante a une heureuse idée :

— Pourquoi ne pas essayer à distance ? Je parie qu'il sera l'élève qui vous tiendra le plus au courant de son travail... — Il accepte et me fait passer une liste basique de bouquins de sociologie et d'anthropologie à étudier. Nous convenons que je lui enverrai un courriel chaque mois. Mon départ est prévu pour septembre. Les enfants ? Le grand est majeur dans deux mois. Je propose au cadet âgé de quinze ans de venir avec moi : il refuse. Je débarque à l'aéroport *la Aurora*, je suis sous pression, je n'ai que deux cents dollars en poche. Décidément... déjà vu !

Je projette de travailler avec une ONG guatémaltèque. Accompagnant la fin des négociations des accords de paix, une tripotée de cadres des ex guérillas ont créé chacun son ONG pour bénéficier de l'agenda de la paix financé par des organismes internationaux.

— Mon grand-père pense que ce n'est pas une bonne idée — commente ma compagne.

— Pour quelles raisons ?

— Selon lui, les ONG sont bordéliques et paient très mal.

— Tu le remercieras pour son conseil, je vais y réfléchir. — Tu m'étonnes que je vais y réfléchir ! Son grand-père n'est rien moins qu'Alfonso Bauer Paiz ! Illustre figure de la gauche guatémaltèque, *don* Poncho a été entre autres sous-secrétaire de l'Economie et du travail avant d'être ministre de l'Economie de Juan José Arevalo qui avait succédé en 1945 au dictateur Ubico renversé par une révolte populaire où le grand-

père s'était distingué par sa haute taille, sa jeunesse et son intransigeance. Il crée les Tribunaux du travail et approuve le premier Code du travail en 1947. Membre du second gouvernement de la Révolution du colonel Jacobo Árbenz Guzmán, il a été gérant général du Département des domaines nationaux puis président de la Banque nationale agraire.

— Nous étions en réunion de cabinet. Surgit John Peurifoy, l'ambassadeur des Etats-Unis d'alors, il se plaint auprès du Président Arevalo que son gouvernement est un gouvernement communiste... Ni une ni deux, je me lève pour lui répondre : « Excusez-moi, Monsieur l'ambassadeur. Ce gouvernement, et j'en suis désolé, n'est pas du tout un gouvernement communiste. De toutes les personnes ici présentes, nous ne sommes que cinq communistes dont votre serviteur, merci. » — Et de rire à gorge déployée. A chaque fois que nous nous voyons, nous buvons comme des trous et j'écoute ses anecdotes historiques toutes plus truculentes les unes que les autres.

Quand Ernesto Guevara arrive au Guatemala en décembre 1953, où s'installe-t-il ? Chez le grand-père. Je me souviens de la lettre du Che où il confie à sa tante Beatriz qu'au Guatemala, il va se perfectionner pour devenir un vrai révolutionnaire. A travers *don Poncho*, il rencontre plusieurs responsables du gouvernement Arbenz. Il revoit également des exilés cubains du Mouvement du 26 juillet de Fidel Castro qu'il avait croisés au Costa-Rica.

— Lorsque qu'a eu lieu le coup d'Etat de la CIA en 1954, le Che vivait de pas grand-chose, il avait

échoué à son examen de médecine interne. Il en voulait, il voulait se battre, comme beaucoup d'entre nous. Arbenz, réfugié dans l'ambassade du Mexique, nous a convaincus qu'il valait mieux quitter le pays. Après s'être caché dans le consulat argentin, le Che a obtenu un sauf-conduit et il est parti pour le Mexique. Moi aussi, j'ai rejoint le Mexique. J'étais là lorsque Fidel Castro est arrivé et a demandé : « Qui est Ernesto Che Guevara ? » Tu imagines ? — Nouvelle crise de rire ! Puis le Che a invité *don* Poncho à visiter Cuba après la révolution cubaine où il est resté pour travailler auprès de lui lorsqu'il était ministre de l'Economie. Trois ans après, il retourne en cachette au Guatemala puis légalise sa situation et devient enseignant à l'Université publique de San Carlos. Plus tard, en tant que membre du Conseil supérieur universitaire, il intègre une commission d'enquête à propos des concessions d'exploitation de nickel qu'a décidé de délivrer le gouvernement du colonel Carlos Arana Osorio. Il survit à un attentat, reste cinq mois à l'hôpital avant de s'exiler, pour la seconde fois, en 1971. Tous les autres membres de la commission ont été éliminés.

— Je me demande si c'est l'époque qui voulait cela ou si je n'avais pas la poisse ! — Crise de rire. Effectivement... Il s'exile alors au Chili où il devient conseiller du Président Allende qui lui aussi se fait renverser par un coup d'Etat deux ans après ! — Il m'a connecté avec la franc-maçonnerie, un type brillant, très intéressant —. Je jette un œil sur l'index de sa main gauche. Il est à ma connaissance le seul franc-maçon qui affiche publiquement sa bague, il est comme ça le

grand-père, transparent, Il retourne à Cuba comme avocat d'entreprises publiques et du ministère de la Justice. En 1980, il devient conseiller du ministère du Travail du Nicaragua où vient d'avoir lieu la Révolution sandiniste. Il y reste jusqu'en 1988 puis retourne au Mexique pour l'accompagnement juridique aux réfugiés guatémaltèques. Lorsque je retourne au Guatemala fin 1997, il y est revenu depuis quasiment trois ans. Pour dire : si Poncho pense que mon projet est mauvais, il sait mieux que personne de quoi il parle. Il connaît tout le monde, absolument tout le monde et je sens qu'il considère que ces ONG ce n'est pas la panacée pour le militant révolutionnaire que je prétends être, modestement. Alors, que faire ? comme dirait Vladimir.

— Il pense que tu as une connaissance et une expérience exceptionnelles du Guatemala et du conflit armé et que tu devrais travailler à la CEH —. La CEH, Commission d'éclaircissement historique, mise en place par l'ONU pour enquêter sur les violations des droits humains et les actes de violence commis durant la guerre. Moi, à l'ONU ? Je n'ai qu'un baccalauréat littéraire et un peu d'expérience en prépresse et imprimerie... Quelques jours après, j'ai rendez-vous avec les trois commissaires de la CEH :

— Vous n'avez jamais eu de problèmes avec l'armée guatémaltèque ? — Seize ans au Collectif Guatemala, presque deux ans avec la guérilla... mais je n'ai jamais eu de problèmes avec l'armée de ce pays.

— Non, non, aucun problème avec l'armée guatémaltèque.

— Vous n’avez jamais connu non plus de problèmes avec les guérillas guatémaltèques ? — Le Collectif Guatemala a été durant douze ans le mouton noir de l’EGP à cause de son soutien conditionnel, des camarades de la guérilla ont proposé de se débarrasser de moi... mais je n’ai jamais eu de problèmes avec les guérillas de ce pays.

— Non, non, aucun problème avec les guérillas guatémaltèques.

— Bien, nous vous recontacterons rapidement.

— Je suis emmerdé, tu te rends compte ? Genre coup joué d’avance, je n’ai pas l’habitude, je n’aime pas me faire pistonner !

— J’avais prévenu Poncho que tu allais réagir comme ça ! Il considère que personne à la CEH a ton expérience... particulière. Et que tu le mérites pour tout ce que tu as fait avec le Collectif Guatemala —. Je ne suis pas naïf :

— Je ne veux pas qu’il s’imagine que je vais faire le sous-marin de la guérilla dans la CEH.

— Qu’il se l’imagine ou pas, qu’est-ce que tu en as à faire ? Tu agiras comme bon te semble, non ?

A peine deux jours après, je rencontre une responsable de la CEH qui m’informe ouvertement :

— Vous avez été recommandé par *don* Poncho. S’il vous recommande, c’est que *don* Poncho a une totale confiance en vous. Il a proposé que vous fassiez partie de l’équipe qui est en Ixcán, il nous y manque quelqu’un, qu’en pensez-vous ? — Ce que j’en pense ? Que Poncho est un vieux renard, il se doute bien que je serai ravi de retrouver l’Ixcán où je connais tout le

monde et tout le monde me connaît. Où je sais où se trouvait chacun durant la guerre ; en tant qu'employé de l'ONU, personne ne pourra me chercher des noises. Là oui, ça m'intéresse beaucoup ! Je reste impassible :

— J'irai où vous aurez besoin de moi —.

Pourquoi cette méfiance ? La CEH est truffée d'amis des ex-guérillas, d'agents de la contre-intelligence militaire nationale et d'espions de divers services des Etats-Unis et du Mossad israélien.

Une semaine après, je franchis le seuil du bureau de la CEH à Cantabal, chef-lieu de l'Ixcán. La petite équipe est dirigée par un Espagnol branché Théologie de la libération. Arrivent régulièrement des fax de sa fiancée le suppliant de se marier avec elle et de ne pas devenir prêtre. Sa principale caractéristique est l'ambition et son goût pour l'argent ; il n'est pas le seul, la carrière onusienne aiguise féroce les appétits. Un investigateur guatémaltèque, journaliste de gauche, qui a connu le père jésuite Ricardo Falla lorsqu'il s'était réfugié au Honduras après avoir passé trois ans dans les CPR. Une investigatrice étasunienne, la copine d'un responsable de l'USAID, la coopération *gringa* au Guatemala, elle est juive :

— Tu sais qu'Israël, à part son appui militaire et logistique à l'armée, avait proposé que l'Ixcán soit repeuplé avec des kibboutzim ?

— Tu m'étonnes ! — rit-elle. — Tu verras dans les archives que nous avons ici, tous les experts de l'USAID qui sont intervenus en Ixcán depuis 1982 jusqu'à la signature des accords de paix étaient juifs !

— Juifs sionistes ?

— Evidemment, sionistes. Rien à voir avec tes petits amis juifs à toi... — Pour elle, tout ce cirque est un jeu et lorsqu'elle a un coup de déprime, elle s'envoie en l'air avec le jeune responsable d'une ONG locale.

A priori, personne de l'équipe ne sait qui je suis exactement, chacun a de moi l'image qui l'arrange. Pour le chef, j'ai survécu dans la jungle aux côtés des pauvres indigènes guérilléros ; pour le journaliste, je suis un « révisionniste » ; selon la *gringa*, je suis trop sérieux. Lorsqu'un ancien chef d'une milice organisée par l'armée soupçonné d'avoir dirigé au moins deux massacres de civils ou un ex-officier de l'ex-EGP qui a subi des tortures exigent que leur témoignage soit recueilli par ma personne, la rumeur court. Je reste muet comme une carpe. J'essaye de faire mon boulot de la façon la plus objective possible. Comme les autres, je supporte d'écouter des heures et des heures, des jours et des jours, des semaines qui n'en finissent pas, la description des horreurs commises par l'armée, et quelquefois par l'EGP. Mes contacts personnels facilitent certaines études que seulement cette équipe de la CEH produit, comme la formation du soldat ou la pratique de la torture par l'armée. Nous travaillons à un rythme d'enfer et finissons avant le délai prévu. Et maintenant ?

— Voilà, voilà, mission accomplie... — le chef se gratte le nez. — J'aurais aimé faire partie du Groupe spécial au siège mais...

— Le Groupe spécial ?

— Une équipe de quatre personnes qui produira les études sur les organisations politico-militaires. Ils t'ont choisi... Félicitations...

— Désolé...

— Tu n'y es pour rien. En attendant que les autres bureaux départementaux terminent, nous allons rejoindre l'équipe de Sololà.

— Nous ? — Le journaliste et la *gringa* sont bien gentils mais...

— Toi et moi. Tu connais un peu ce qui s'est passé dans ce département ?

— Je connais assez bien, oui. Sololà était la pointe d'avancée de l'Organisation du peuple en armes (ORPA). Ils ne sont pas allés plus loin car leur arrivée dans la région de Chimaltenango a déclenché les premiers massacres commis par l'armée. Le seul massacre dont l'ORPA est responsable, celui de l'Aguacate, a d'ailleurs eu lieu dans le même coin. Depuis décembre 1990, lorsque l'armée a commis un massacre à Santiago Atitlán, la zone a été démilitarisée des deux côtés...

— Tiens, jette un œil là-dessus, c'est la première version du rapport de nos collègues de là-bas.

Je le lui rends deux heures après. Je dois rester calme, professionnel.

— Alors ?

— Ils sont passés à côté de faits importants, c'est inexplicable. Je crois qu'ils ont été mal renseignés dès le départ lors de la sélection des témoins-clés et le choix des cas paradigmatiques.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— De tout reprendre à partir de zéro. Il nous faudra de quatre à six semaines si l'équipe nous appuie.

— C'est nous qui venons les appuyer.

— Comme tu veux... Tu négocies la rédaction du rapport et moi, avec une ou deux personnes de l'équipe, nous jouons aux garagistes.

— Ok.

Comme prévu, l'Espagnol se charge de la partie diplomatique et de la version finale du rapport. Avec

une collègue du Nicaragua, nous menons les entretiens stratégiques qui manquent et reprenons les cas paradigmatiques. Un mois de boulot intense.

Arrivée sur la capitale. En théorie je sais à peu près qui est qui, dans la pratique je ne connais pas grand monde au siège de la CEH. Je préfère faire semblant de ne pas me souvenir de ceux et celles que je connais déjà, quel que soit leur bord. Une coordinatrice me félicite de mon investigation sur les CPR. Elle, elle connaît mon CV, et elle croit, d'où sa satisfaction non dissimulée, que je joue au sous-marin pour le compte des ex-guérillas. Elle me reviendra à un moment ou à un autre dans la figure car je sais déjà quelle sera ma stratégie de travail et ça va grincer des dents ! Dans le Groupe spécial, nous sommes trois investigateurs : un Guatémaltèque, que je soupçonne de faire des piges pour la CIA, s'occupe des Forces armées rebelles (FAR) ; une Suissesse du Comité international de la Croix-Rouge étudiera l'Armée de guérilla des pauvres (EGP), je l'aide dans la mesure du possible sans me faire repérer ; moi, je me charge de l'Organisation du peuple en armes (ORPA) que je connais bien et où j'ai encore de bons amis. Le niveau de confidentialité étant maximal, il est très facile de détecter les mouchards, et il n'en manque pas. Si j'ai une interview à faire à l'extérieur des locaux de la CEH, m'accompagnent deux gardes du corps, deux ex-je ne sais pas quel couleur de béret de l'US Army. Ils sont Dominicains et s'amuse de leur taille et de leur couleur de peau avec les « locaux ». Le responsable de l'Equipe spéciale est un avocat colombien, un autre carriériste de l'ONU qui

se la pète. Il m'invite à assister aux entretiens avec les dirigeants de l'ORPA. L'ex-Commandant en chef, Gaspar Illom, me sert la pince tout sourire :

— Enchanté de vous connaître, il me semble que j'ai entendu parler de vous...

Rodrigo Asturias de son vrai nom. Lorsque nous nous sommes connus, Paris était une des plaques tournantes du front politico-diplomatique de l'Unité révolutionnaire nationale guatémaltèque (URNG). J'avais même eu le privilège de lire son brouillon de proposition d'un programme politique pour l'URNG qui n'en avait pas. Je lui avais commenté que je n'avais pas capté l'aspect révolutionnaire de la proposition qui m'avait semblée tout à fait capitaliste. Je n'en avais pas été surpris, sachant que le « R » d'ORPA, du « R » de « Révolutionnaire » était devenu très rapidement la deuxième lettre d'« ORganisation ». Il est accompagné de son second, un de ses guérilléros davantage motivés par l'action et les armes que par la politique et la Révolution. Je suis au courant que ce type, grand héros de son organisation, aimait se bourrer la gueule avec les militaires durant les négociations de paix et que ces derniers s'amusaient à le flatter à propos de ses faits d'armes. Rodrigo n'a pas pu s'empêcher de m'envoyer ensuite un émissaire. Un imbécile que je rencontre discrètement chaque mois, qui ne comprend pas que j'en sais plus sur lui et son orga que lui-même. Un de ces imbéciles de la capitale qui y draguent les petites *gringas* de la solidarité internationale en se faisant passer pour des anciens *guerrilleros heroicos* alors

qu'ils n'ont jamais crapahuté dans la montagne. Qu'est-ce que je rigole ! Intérieurement...

Je passe à l'offensive. Certains des rapports régionaux de la CEH sont de qualité moyenne, davantage basé sur une bibliographie qu'une véritable synthèse et analyse des témoignages recueillis, d'autres ont oublié qui un ou des massacres, qui une guérilla... Je fais remarquer que des enfants ont été enlevés puis adoptés par des officiers de l'armée. On me prend au sérieux ; débarque une spécialiste de l'ONU sur ce thème. Sans demander l'autorisation à personne, je rédige une étude sur des guérillas que quasiment personne ne connaît ici, des embryons de front montés à partir de scissions indiennes dans l'EGP et l'ORPA. Je bénéficie de quelques soutiens politiques, les fonds ne manquent pas. En indirect, je fais passer le mot aux commissaires de la CEH que si leur rapport final ne mentionne que les massacres commis par l'armée et fait l'impasse sur ceux commis par les guérillas, il perdra dès le départ toute crédibilité.

— Seulement les Etats peuvent violer les droits de l'homme ! — Un autre carriériste qui sait tout, le coordinateur général, un autre avocat espagnol là où il faudrait juste un peu de jugeote politique.

Je boucle à tout vitesse mon étude sur l'ORPA et celle à propos des guérillas oubliées. Je passe à une investigation à propos des massacres commis par les guérillas : aucun par les FAR, un par l'ORPA et au moins vingt-huit par l'EGP. Concernant l'ORPA, Rodrigo Asturias lui-même, passant par-dessus son

intermédiaire, me confirme son point de vue. L'homme est sympathique mais il n'empêche :

— Une orga politico-militaire est politique mais également militaire. Elle repose sur une chaîne de commandement, son commandant en chef est donc responsable de ses troupes.

— Pour une raison ou pour une autre, un incident peut survenir, un accident, une rupture dans la chaîne de commandement... — Je le vois venir gros comme une maison.

Concernant l'EGP, j'ai de nombreux contacts parmi les équipes qui ont enquêté sur le terrain, comme l'a fait la CEH dans sa première phase, pour le compte de l'Eglise catholique (projet REHMI). Rares sont ceux qui sont prêts à me filer un coup de main, certains me mettent même des bâtons dans les roues, la majorité préfère m'ignorer. Je passe alors par la voie officielle, les commissaires sollicitent l'information sur certains cas précis ; pas de réponse. Pour ce qui est des nombreuses exécutions extra-judiciaires commises à l'intérieur de l'organisation comme celles de Managua, notre tâche est plus facile ! Certains camarades de l'ex-EGP, contacts personnels, qui en ont réchappé n'ont pas encore digéré les injustices qu'ils ont dû endurer.

Je bosse comme un malade mais je suis satisfait. Je suis un révolutionnaire, pas un assassin. Un peu seul dans ma croisade, mais satisfait ! Ayant une connaissance approfondie du pays et du conflit armé interne, je ne peux pas refuser de soutenir d'autres collègues. Je passe des dossiers que des victimes, connaissances ou amis personnels, m'ont confiés en

d'autres temps : un massacre, l'enlèvement d'un enfant, un viol collectif et répétitif, etc. Je n'ai pas confiance dans l'avocat colombien qui coordonne l'Equipe spéciale, il range mes rapports dans un tiroir, aucun retour. Utilisant le système de communication par mémorandum des Nations-Unies, je lui renvoie tous mes travaux avec copie à qui de droit. Il fait la gueule mais il ne peut se permettre aucun commentaire désobligeant. Un des commissaires me confie au détour d'un couloir que je ferai partie de l'équipe qui bouclera le rapport final de la CEH :

— Vous aurez tout le temps pour partager vos opinions, ne vous inquiétez pas, soyez patient —. La CEH ne m'inquiète pas. La MINUGUA, oui... Le chef du bureau de la Mission de paix de l'ONU à Cantabal m'a rappelé pour me proposer de m'intégrer à la MINUGUA. Je lui explique que je pense que cette mission, pour être étrangère, est une erreur.

— Et je n'ai aucune envie de faire carrière aux Nations-Unies... — Je sens bien qu'il se crispe, le prend-t-il pour lui ? Non, j'ai un vrai professionnel au bout du fil, il met son orgueil de côté :

— Vous n'avez pas compris : je vous propose de travailler avec la Mission en Ixcán.

— Vous ne me connaissez même pas !

— Votre chef de la CEH ici ne tarissait pas d'éloges à votre égard. J'ai besoin de quelqu'un de sérieux, vraiment. Si vous n'êtes pas ici avant le premier juin, je comprendrai —. J'ai achevé mon boulot à la CEH. Dernièrement, ils ont installé à côté de moi une jeune avocate guatémaltèque chargée de

caractériser de génocide la campagne de pacification menée par le général Rios Montt, selon l'hypothèse en cours dans la commission. Elle m'invite à dîner chez elle, le thème est délicat mais je suis clair, j'ai eu des années pour y réfléchir :

— Rios Montt n'a jamais voulu exterminer les Indiens. Si tu te places à la croisée des chemins entre une société bâtie sur un racisme généralisé et une stratégie de pacification qui consiste à enlever l'eau au poisson aux guérilleros implantés dans les régions indiennes, tu te retrouves facilement avec un ethnocide par défaut, peut-être, mais pas un génocide. N'oublie pas, dans les rangs de l'armée comme dans les rangs de la guérilla, les troupes étaient tous des Indiens, ceux qui ont massacré plus de six cents communautés indiennes étaient des Indiens ! Les guérillas ont perdu la guerre, militairement et politiquement. Elles ne transformeront pas leur défaite en je ne sais quoi grâce au rapport de la CEH. Si l'URNG veut débarrasser le pays des militaires, si elle veut arriver au pouvoir par les urnes à travers un parti politique légal, prétendre qu'il y a eu génocide revient à se tirer une balle dans le pied —. Elle est si jeune, comment fait-elle pour supporter une telle charge émotionnelle ? — Je te dis ce que je pense, je sais que ce n'est pas facile, tu dois être sujette à des pressions énormes...

Cette affaire de rapport final qui me semble prendre une mauvaise direction, le fait que je me demande à quoi je vais m'occuper en attendant que se mette au travail l'équipe du rapport final, ma compagne qui travaille dans le nord, dans le Petén, et moi qui vis

seul dans cette ville que je déteste, je rappelle le responsable de la MINUGUA en Ixcán. Je rends ensuite visite au patron de l'UNOPS, agence de l'ONU avec qui j'ai signé mon contrat pour travailler à la CEH. Cet Italien avait en charge les archives du programme PRODERE à Playa Grande durant la guerre. Pour l'EGP, PRODERE était un programme contre-insurrectionnel. L'archiviste avait détruit les archives à la fermeture du programme. Il se doute bien que je le sais car j'avais, en vain, casser les pieds à la hiérarchie de la CEH depuis Cantabal pour pouvoir l'interviewer et lui demander pour quelle raison il avait détruit ces archives.

— D'accord, voyons vos termes de référence... Investigation sur l'ORPA... Ok, vous l'avez remis... Un autre rapport sur des guérillas qui n'étaient pas... Intéressant. Un troisième rapport à propos des violations des droits de l'homme par les guérillas... D'accord... Appui à vos collègues du Groupe spécial et à l'avocate chargée de... Ok, question termes de référence, chapeau ! Les commissaires... Vous savez qu'ils comptent sur vous pour le rapport final ?

— Oui, mais comme c'est parti, il va falloir attendre des mois... Que vais-je faire en attendant ?

— Ce n'est pas faux, le processus prend du retard. La MINUGUA vous a donné une date ?

— Le premier juin...

— C'est dans dix jours... Je ne peux pas m'opposer à votre départ. Si la MINUGUA met la pression à ce point, elle doit avoir ses raisons... En tout cas... — il se lève, s'approche de moi, me serre

chaleureusement la main — Vous avez fait un boulot formidable... — Il a beau faire le clown, il sait parfaitement que je me demande encore pourquoi il a détruit ces archives, qu'est-ce que PRODERE avait à cacher ?

Je me présente au siège de la MINUGUA. Pas d'entretien d'embauche, je suis déjà embauché. Incroyable, non ?!

Quel bonheur de retrouver l'humidité torride de l'Ixcán ! Sa végétation exubérante, ses routes et ses villages poussiéreux ou boueux, son côté Far-West avec ses habitants à l'allure de pionniers irréductibles, cette atmosphère d'inachevé ou d'à peine entamé, une forte adversité en tout objectif, en tout mouvement pour le réaliser.

— Pas une seule crise ?

— Je te jure, ni une crise.

— Tu sais quoi ? Rien d'étonnant, ton asthme est basiquement chimique mais vient ensuite le psychologique. Ton esprit de contradiction joue un rôle prépondérant dans la partie psychologique —. Ma pneumologue rigole : — Ça ne m'étonne pas ! Rien que pour emmerder ta toubib !

L'Italien responsable de la MINUGUA en Ixcán m'accueille agréablement. Je fais profil bas, je

ne suis pas et je n'ai jamais été la star des CPR. L'autre raison est que j'ai compris à la CEH ce que voulait dire *don Poncho* : être un ver dans le fruit, influencer les institutions depuis l'intérieur.

— Comme un ver dans le fruit ? Un ver peut-il être révolutionnaire ?

Je suis chargé du suivi en Ixcán de l'application de l'accord de paix concernant la réinsertion des ex-guérilléros, des CPR et des réfugiés internes et externes. Ironie de l'Histoire... Je n'ai jamais prétendu être un spécialiste de la question. Loin s'en faut après ce qui s'était passé. Chaque collègue de l'équipe assure le suivi de l'application d'un ou plusieurs accords de paix.

— J'étais dans la même promotion qu'Hugo Chavez. Les week-ends, on s'amusait à faire la chasse aux guérilléros colombiens, celui qui en descendait le plus gagnait un pack de bières —. On ne m'avait pas prévenu : les civils de la MINUGUA qui travaillent sur mon thème sont en tandem avec un militaire. Le mien est un Vénézuélien de haute taille, insolent, grossier, surtout avec les femmes, il ne m'impressionne pas.

— Ah ! Chavez, il l'a finalement réussi son coup d'Etat, tu y étais ? Non ? Dommage, hein ? — Je demande au responsable du bureau de pouvoir consulter les rapports mensuels de mon prédécesseur et ceux du militaire. J'apprends avec stupeur que les militaires de la MINUGUA dépendent d'une hiérarchie parallèle et que leurs rapports sont confidentiels pour des raisons de sécurité. Ensuite, je me renseigne à propos de la direction nationale de ce département de

la Mission. Le grand chef est un Argentin qui a été réfugié politique en France où il a travaillé dans une ONG œcuménique qui milite pour le droit d'asile. Rassurant.

A part le militaire vénézuélien, une gendarme canadienne, une *gringa* qui suit les questions socio-économiques, une Brésilienne sur les thèmes de l'éducation et de la santé et un Indien k'ek'chi comme traducteur. Il est bien plus grand que moi :

— Comme il est souvent arrivé ici, ma grand-mère a eu une relation non consentie avec le patron du domaine où elle travaillait —. Mon petit doigt me dit que lui aussi préfère la discrétion. Pourquoi un traducteur k'ek'chi ? L'armée a repeuplé de familles k'ek'chies de l'Alta Verapaz voisine les villages dont la population a été exterminée ou a fui.

Le bureau de la MINUGUA est installé dans le même ensemble où se trouvait le bureau de la CEH. Dans cet ancien complexe de PRODERE vivent mes collègues étrangers. A deux pas de là, je loue une bicoque que je retape. Je réalise que l'agenda de la paix en Ixcán, là où a commencé et terminé la guerre, a entraîné la présence de nombreuses organisations internationales. Les prix ont énormément augmenté pour ceux qui ne savent pas où ils sont. Mon chef est très sympathique, et drôle aussi : il s'étonne que j'aie apporté avec moi les derniers CD de pop et de rap à la mode. Il s'attendait peut-être à ce que j'écoute les chœurs de l'Armée rouge ou les *Quilapayun*. La chanson militante n'a jamais été ma tasse de thé, à part les rigolades d'Evariste pendant 68 :

— Bien dis donc, mais qu'est-ce que tu vas faire dans la rue, fiston ?

— Ben j'vais faire la révolution !

Ou encore :

— Je voote, je voote, car je suis un veau, et tous les veaux votent, gloire aux godillots !

Je prétends être un révolutionnaire joyeux ! La Révolution qui se prend trop au sérieux, on sait ce que ça peut donner (hein Derna ?). A ce propos, ce n'est pas vraiment la joie concernant les premiers contacts avec mes principaux interlocuteurs... Difficile de ne pas frissonner en franchissant le seuil de la Zone militaire. Quand pourra-t-on creuser pour mettre à jour les charniers qui s'y trouvent ? Le commandant de la base me fait visiter son *musée de la Paix*, mon collègue vénézuélien s'extasie, je reste poli. Je ne fais pas remarquer que le chiffre de leurs pertes durant la période la plus intense de la guerre, 1980-1984, est ridiculement bas. Un des avantages de la phase un des politiques contre-insurrectionnelles : le massacre des populations civiles te permet de quitter l'eau au poisson avec peu de pertes de ton côté, c'est tout gagnant ! L'officier prend un malin plaisir à me présenter différents types d'armes, à commencer par l'uzi israélienne.

— Moi, les armes, je suis pacifiste... —. Le commandant sourit courtoisement, mon collègue ricane. Je ne serais pas surpris d'apprendre que ces deux ouistitis prennent des bières ensemble le week-end.

En ce qui concerne les ex-guérilléros, la Fondation Guillermo Toriello (FGT), censée s'occuper d'eux, organise justement une réunion à Cantabal avec tout ce petit monde et son représentant régional qui vit à Coban. Nous nous croisons à peine du regard avec mes anciens potes de la jungle. Dans l'univers indien, la discrétion dans les espaces publics est une attitude naturelle, je n'ai pas à m'en faire. Je découvre des ex-combattants que je n'ai jamais vus ni d'Eve ni d'Adam, et, en revanche, il manque des ex-combattants dont je me souviens très bien. Je demande à mon chef la liste nationale des ex-guérilléros de l'EGP, les chiffres sont exagérés... Quant à celles et ceux qui n'apparaissent pas sur la liste, j'imagine que leur absence correspond à quelques sordides et inavouables règlements de comptes. Le représentant de la FGT prend les *compañeros* pour des imbéciles, moi je ne suis qu'un observateur de l'ONU. A la capitale, la direction de la FGT, sous la coupe du prêtre défroqué espagnol massacreur de Managua, est composée d'Espagnols et de métisses. Pas tous des anciens combattants, qui vivent confortablement à la capitale. Ici, je suis de l'autre côté de la barrière, uniquement des Indiens et la misère. Qui se confient entre deux portes :

— Pas mal d'alcooliques, les hommes... les *compañeras* non. On se sent délaissés, la FGT nous visite rarement, on s'interroge, pourquoi tant d'années de souffrances dans la jungle ? Pour rien ? L'avantage, avec notre métabolisme d'Indiens, nous nous saoulons plus rapidement, ça revient moins cher ! — L'ancien

responsable de l'éducation des CPR Ixcán ne me fait pas rire.

J'appelle un de mes contacts personnels au siège national de la FGT :

— Qu'il ne visite les *compañeros* de l'Ixcán que deux fois par an ? Pas de quoi s'étonner, ce type est un incapable —. Nous voilà bien avancés.

Je ne peux m'empêcher d'être vaguement ému en parcourant l'Ixcán en long, en large et en travers avec une grosse bagnole de l'ONU. A part l'Ixcán Grande où la jungle reste maîtresse des lieux, et la communauté Primavera del Ixcán pour éviter de me faire inutilement de la peine et en causer à d'autres. Sachant que je connais bien la région, mon chef me demande d'accompagner parfois des tentatives de règlement de conflits fonciers et aussi de prévention de lynchage. Dans ce dernier cas, il n'aime pas me voir partir tout seul mais me fait confiance. Mes collègues n'ont jamais connu de situation de violence collective et le clown vénézuélien... Je me découvre des talents de négociateur ! Et d'enquêteur. Dans un lynchage, des milliers s'agitent alors qu'une poignée mène la danse, pas toujours d'accord entre eux d'ailleurs. Dans un cas précis, on s'était acharné à détruire les téléphones portables des supposés délinquants qui ont été eux-mêmes proprement brûlés. Le problème est que ce « on » n'étaient pas des habitants du village. Une sorte de groupe d'appui, je sens des relents d'opération militaire. Une main inconnue m'a remis en douce le cadavre d'un des mobiles. Un spécialiste de mes connaissances sauve la destination du dernier appel du

propriétaire du téléphone : la Zone 22. Olé ! Je n'en parle à personne, encore moins au collègue militaire.

Peu de temps après, la police, car nous avons maintenant la police en Ixcán, arrête des bandits de grand chemin qui ont pris d'assaut un véhicule où voyageaient une dizaine de femmes de l'organisation Mama Maquin qui a été créée en son temps dans les camps de réfugiés au Mexique. Consultante le rapport de police, je note un fusil de l'armée régulière parmi les armes saisies sur les assaillants. Comment a-t-il atterri là ? J'en parle au Vénézuélien :

— Oui, il s'agit d'un fusil qui a été volé il y a quelques mois à la Zone militaire.

— Non ? Tu plaisantes ? Tu en avais informé tes chefs ?

— Evidemment !

— Je peux voir le rapport où tu as mentionné ces faits ?

— Ecoute, tu sais bien que...

— Tu n'as pas compris. Si tu n'as pas donné l'info à ce moment-là, on peut s'imaginer un tas de doutes embarrassants dont il faudrait parler avec tes chefs à la capitale, ce serait con, non ?

— Je ne vois pas trop de quoi tu parles mais je te l'imprime plus tard.

Le lendemain, je trouve la copie d'une page de rapport sous enveloppe posée sur mon bureau. Il y est mentionné que quatre mois auparavant, un véhicule non identifié est passé ce jour-là aux alentours de minuit devant la base militaire et qu'un de ses occupants a volé son arme à l'une des deux sentinelles

à l'arraché. A l'arraché ! A l'arraché ? A minuit, à l'entrée de la Zone militaire la plus crainte du pays ? Difficile à croire ! D'autant plus que les deux lignes mentionnant ce fait divers ont été tapées avec une machine à écrire puis rajoutées. J'en informe le chef du bureau qui informe le patron du département dont je dépends à la capitale. Rien ne se passe.

Arrive le tant attendu week-end de la Semaine sainte. Pas un chat dans Cantabal, tout le monde est à la plage sur les rives du Chixoy. Je suis de garde. Appel d'urgence ! Dans une communauté de rapatriés, un ado a reçu une balle de fusil, accidentellement semble-t-il. J'appelle mon collègue militaire comme l'exige la procédure. Pas de réponse. Une fois, deux fois, trois fois... Je prends une bagnole de la MINUGUA pour aller chercher du secours. La plage grouille de monde. Que vois-je ? L'ambulance du centre de santé ! Ces enfoirés utilisent le véhicule du ministère pour aller à la plage ! Aujourd'hui, ils ont bien fait. Je grimpe dans l'ambulance qui par cette chaleur accablante a été laissée portières et fenêtres ouvertes. Je m'agite sur le klaxon comme un forcené. Immédiatement surgissent les ambulanciers paniqués en maillot de bain. Je leur fais le topo, ils m'appelleront quand ils seront dans la communauté. Je retourne au bureau et envoie un courriel à mon chef qui est parti se reposer quelques jours à Coban. En me faisant un plaisir de l'informer qu'inquiet je vais à la recherche du Vénézuélien et que je le tiendrai au courant. Les ambulanciers m'appellent pour me rassurer : un gamin s'est tiré une balle dans le pied en s'amusant à faire le cow-boy avec l'escopette

de papa, rien de grave. Profitant des grandes initiales peintes sur mon véhicule et que nous sommes un jour férié, je force un peu le portail d'entrée de la base militaire. Ces deux olibrius n'ont pas vraiment l'air surpris lorsque je fais irruption dans le bureau du commandant où s'empilent les cadavres de bouteilles de bière. Sans un regard pour l'officier, j'informe mon collègue de ce qui s'est passé, qu'il n'y a plus qu'à attendre le rapport du poste de santé de Cantabal et je m'en vais. Pas d'autre véhicule de la MINUGUA que le mien stationné dans la cour de la caserne. Son compère passe le ramasser chez lui ? Très drôle ! Second courriel au chef pour lui raconter ce sur quoi je suis tombé à la Zone 22. Fin de la Semaine sainte. Le militaire de la MINUGUA n'est plus militaire de la MINUGUA, il ne sera plus jamais membre d'une mission de paix des Nations -unies et ses supérieurs au Venezuela seront dûment informés de ses fautes professionnelles.

— Tu me le paieras. Tu verras, je vais prendre mon temps et tu me le paieras au centuple ! — Je me lève et sors du bureau, qu'il crève ce facho de merde ! Je ne le perds pas complètement de vue : l'esprit de corps des militaires qui se croient au-dessus de tout et de tous passe aussi parfois par-dessus les frontières.

Le copain du commandant de la Zona 22 est remplacé par un jeune carabinieri argentin, rondouillard et sympathique. Méfions-nous de l'eau qui dort.

Chaque membre du bureau suit ses thèmes, observe car nous sommes avant tout des observateurs. J'ai l'avantage de bien connaître la région, son histoire et ses gens, d'être à l'aise dans cette chaleur humide extrême dont plusieurs collègues souffrent sans arrêt et de rédiger des rapports mensuels corrects. Cauchemar de chaque fin de mois pour notre chef qui passe des heures durant trois jours à reprendre les rapports des collègues. Il ne m'a jamais fait de commentaires sur mes rapports si ce n'est :

— Parfait. Merci, ça me repose un peu.

Cet Italien originaire de Florence est bien élevé, a une bonne culture générale et une certaine sensibilité sociale. Bien qu'il veuille faire carrière à l'ONU, cette

ambition ne le rend ni idiot ni désagréable. Un vrai professionnel est appréciable. Il est malheureusement muté comme officier politique au bureau de Ciudad de Guatemala.

— Tu viens avec moi ? — Je suis interloqué.

— Merci, je vais y réfléchir — Ma nouvelle compagne pourrait reprendre ses études secondaires, il n'existe pas de lycée en Ixcán —. Comment ?

— La semaine prochaine, nous allons passer quelques jours au Mexique avec ton grand chef de la capitale qui...

— Ah ! Non merci.

— Tu recommences ! — Il m'amuse lorsqu'il réagit comme si nous avions grandi ensemble —. C'est lui qui m'a demandé qui tu étais car il considère que tu rédiges les meilleurs rapports du département.

— Merci.

— De cette façon, tu te rapprocheras du siège...

— C'est toi qui m'as éloigné du siège de la CEH...

— Un prêté pour un rendu. C'est toi qui vois...

Deux mois après, ma nouvelle compagne et moi débarquons à Ciudad de Guatemala. Le bureau de la MINUGUA de la capitale est immense, en Zone 10, la *Zona Viva*, nous sommes comme dans un univers inverse ou même contraire à celui de l'Ixcán. Le ver dans le fruit est saisi d'un doute. Il a pu grignoter quelques bouchées dans la CEH grâce à son expérience du thème. Également dans la MINUGUA en Ixcán par sa connaissance de la région et ses contacts privilégiés. Mais ici ?! Je ne connais que la cheffe du bureau, une

Chilienne qui en France se faisait passer pour une ex responsable du MIR chilien et travaillait dans la même ONG que l'Argentin qui dirige mon département au niveau national. Le monde est quelquefois étroit ! J'avais eu l'occasion de la rencontrer avant de rejoindre les CPR, lors d'une activité ici à Guatemala-Ciudad :

— Vous êtes en train de jeter de l'huile sur le feu, vous n'aidez pas ! — J'avais pris le temps avant de répondre à cette fille à papa opportuniste qui devait fantasmer sur le guérilléro héroïque dans son salon à dix mille dollars.

— Tu es dans la diplomatie maintenant ? Je te félicite ! Rappelle-toi que la guérilla aussi est dans la diplomatie et que pour pouvoir négocier il lui faut des arguments qui reposent sur la réalité, du terrain, comme vous dites, pas des réunions qui n'en finissent pas —. Elle n'avait pas du tout apprécié mon commentaire. Elle est ma grande cheffe maintenant... Bon courage, le ver ! Elle a trois officiers politiques, un Argentin version zozo qui se la joue le fou de la reine, un avocat péruvien fort aimable qui me demande ce que je pense du bouquin d'Huttington sur une supposée guerre de civilisations — une connerie lamentable que nous paierons durant des décennies après l'autre crétin du même acabit avec sa fin de l'Histoire — et mon ami italien de la MINUGUA en Ixcán. Heureusement, c'est lui mon superviseur ! L'avantage de ce bureau est qu'il couvre cinq départements dont quasiment tous les recoins sont accessibles en 4X4. Mon chef sait que je n'aime pas le travail en équipe :

— Fais juste un petit effort pour ne pas avoir l'air désagréable vis-à-vis de tes collègues qui sont toutes des femmes... — Je l'aime bien, il a une forme d'humour très fine. Il me recommande seulement de faire attention le jour où il se rend compte que je suis en train de bosser pour mes études à l'EHESS durant mes heures de boulot. Je n'ai pas mauvaise conscience à ce sujet car mon rythme de travail me le permet. Il fait plus pour moi. Je reçois un courriel de Michel Wieviorka qui m'indique que la première version de ma thèse est inacceptable pour l'EHESS car j'y critique sur plusieurs pages un sociologue français qui, je n'en savais rien, est non seulement le référent Guatemala de mon directeur d'études mais sera aussi membre du jury. Je suis effondré. Mon ami italien vient à ma rescousse :

— Prends une semaine de congé et pars en France pour discuter avec lui. Tu as besoin d'argent ? Et surtout dis-lui bien que tu es à Paris pour une semaine, tu comprends ? — Je rencontre Wieviorka qui n'en revient pas que j'aie pris l'avion pour répondre à son courriel qui m'est resté en travers de la gorge : trop court, trop sec à mon goût.

— Vous êtes ici pour combien de temps ? — me demande-t-il. Je remercie mon ami italien par la pensée : bien vu ! Accueilli chez un vieil ami parisien, l'inspiration me tombe dessus à bras raccourcis au milieu de la nuit. Dès le lendemain, je présente un autre projet à Michel Wieviorka qui me félicite à sa façon :

— Excellent, je savais que vous trouveriez le switch ! Ne vous inquiétez pas, vous avez franchi le

plus difficile, identifier le switch qui va vous permettre de traduire votre expérience en une thèse de sociologie. Ah ! Je voulais vous dire, ce n'est pas une thèse de maîtrise, c'est le diplôme de l'EHESS, je veux au moins cinq cents pages, vous en êtes tout à fait capable. De retour au Guatemala, je remercie avec effusion mon ami italien et me remets au travail d'arrache-pied ; je ne vais me coucher que lorsque j'ai cinq bonnes pages.

Je dresse l'inventaire et visite tous les lieux où se sont réinstallés des ex de la guérilla dans les cinq départements couverts par le bureau de la MINUGUA de la capitale. Ils vivent depuis les endroits les plus reculés de la cambrousse jusque dans la banlieue de la capitale. La majorité n'est pas originaire de là où ils habitent et leur déplacement des terres froides de l'Altiplano à la suffocante côte Sud ou en *Oriente* ne s'est pas effectué sans difficultés. Selon les promesses des programmes de réinsertion, chacun bénéficiera d'un travail et d'un toit. Leur principal problème reste essentiellement économique et les orgas continuent de se bouffer le nez entre elles : chacun préfère continuer d'obéir à son ancien lieutenant ou capitaine. Je suis impressionné par la forte cohésion sociale de ces communautés. Elles s'en sortiront, même s'il n'est jamais facile de refaire sa vie après avoir perdu une guerre.

Je suis convoqué au siège national de la MINUGUA à quelques pâtés de maisons de là pour une rencontre rassemblant les observateurs du thème de la réinsertion des anciens guérilléros et réfugiés internes et externes après que chacun de nous ait envoyé un

rapport global de son activité. Profitant de ma mutation, j'ai produit une étude comparant le processus de réinsertion des ex en Ixcán avec celui des ex sur la côte Sud. Mon supérieur italien m'informe que ce rapport a beaucoup plu au chef du département au siège et qu'il serait intéressé à ce que je rejoigne son équipe.

— Pourquoi pas ? — Je sais que je ne gagnerai pas un sou de plus et je n'ignore pas que ma cheffe actuelle et mon potentiel futur chef se détestent cordialement depuis l'époque de leur exil en France. L'équipe de ce dernier est composée d'une civile guatémaltèque et de deux militaires : un colonel de la Guardia Civil espagnole et un carabinieri argentin. Je me renseigne. La collègue est une vieille militante du parti communiste (PGT), le colonel a participé à la mission de paix de l'ONU au Salvador où il s'est lié d'amitié avec l'ex-commandant Joaquin Villalobos, fondateur et dirigeant suprême de l'Armée révolutionnaire du peuple (ERP). Quant au carabinieri argentin, il est inconnu au bataillon. Je rencontre la Guatémaltèque chez elle. D'entrée, elle a une attitude très maternelle et ne parle que par insinuations. Je reste prudent et donc distant. Malgré son obsession du faux mystère, elle m'est sympathique. En tant qu'envoyée du grand chef pour me soupeser et vu son propre profil, j'imagine qu'elle s'est dûment renseignée de son côté. Je ne cherche surtout pas à briller. Je suis embauché après que le siège ait négocié mon transfert avec ma cheffe actuelle. Mon futur chef est intéressé par mes qualités professionnelles ou je pourrais lui être utile dans ses manipulations politiques internes ? Sans doute

a-t-il ces deux objectifs en tête. Cette question ne trouvera jamais de réponse, elle m'obsédera tout au long de ma carrière de ver dans le fruit et je ne pourrai jamais la partager avec personne. La responsable de la MINUGUA pour la capitale me félicite à contre-cœur. Je la comprends tout en étant content de laisser derrière moi ce panier de crabes.

Ma nouvelle équipe est restreinte, très pro et accueillante. A part le carabinieri argentin ; je garde un œil sur lui après ma désagréable expérience en Ixcán. Le big boss va jusqu'à m'aider à améliorer mon espagnol à l'écrit, discrètement, gentiment. Nous nous entendons bien : sa stratégie consiste à valoriser son département par notre présence sur le terrain et je ne demande pas mieux. Si besoin est, nous avons l'hélicoptère de la Mission à disposition. Je peux visiter des communautés très isolées car inaccessibles par voie terrestre. Je découvre que les militaires de la Mission ne sont pas des champions de la géolocalisation. Chaque décollage coûte une fortune en kérosène et je ne me prive pas de faire part de mon indignation lorsque nous sommes obligés d'effectuer des sauts de puce. Ces déplacements sont importants lorsqu'éclate un conflit violent entre un village de rapatriés et des voisins installés par l'armée après sa politique de terre brûlée. La guerre est-elle vraiment terminée ? Ma relation avec le colonel de la Guardia Civil espagnole est amicale, son raisonnement est simple :

— La résistance armée est légitime face à une dictature militaire.

En revanche, son assistant argentin commet un jour une bourde qui lui coûte son poste. Nous discutons lui et moi de la Guerre froide, sereinement. Tout à coup, il laisse échapper :

— Les gauchistes comme toi, qu'ils n'oublient pas que l'Opération Condor est toujours active !

L'opération Condor a été lancée fin 1975 par le dictateur chilien Augusto Pinochet. Cette campagne de meurtres était conduite conjointement par les services secrets du Chili, de l'Argentine, de la Bolivie, du Brésil, du Paraguay et de l'Uruguay qui envoyaient des agents secrets assassiner leurs dissidents politiques jusqu'en Europe et aux Etats-Unis. Et à Alger, je m'en souviens très bien. Malgré sa suspension officielle en 1978, des opérations se poursuivront jusqu'en 1981. Je suis choqué. Je me lève et me dirige vers le bureau du chef. Le colonel est assis en face de lui. Je redoute de payer une fois de plus l'esprit de corps des militaires.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? — me demande mon chef.

— L'assistant du colonel vient de me dire que les gauchistes comme moi ne doivent pas oublier que l'Opération Condor est toujours active.

— Avec ces mots-là ? — Le colonel s'est levé, impressionnant avec ses presque deux mètres de haut et son épaisse barbe.

— Exactement — je confirme.

Le colonel échange un regard avec le big boss qui acquiesce de la tête.

— Je m'en occupe — me dit le colonel en me posant une de ses énormes paluches sur l'épaule — Désolé... — avant de sortir du bureau.

— Oui, moi aussi je suis désolé — le chef a l'air sincèrement indigné, très indigné mais il se retient. J'imagine que le salopard étant argentin comme lui, son passé revient au galop dans sa mémoire d'exilé politique. — Il n'y a pas qu'au Guatemala que des illuminés se croient encore dans leur grande croisade anticomuniste. Nous en avons même dans les missions de paix de l'ONU ! — Je ris de bon cœur avec lui, ça me soulage. Je les attire ou quoi ?! En tout cas, en tant que ver dans le fruit, ce nouvel incident m'invite à plus de discrétion dans mon activité de grignotage ; plus d'habileté ?

Le processus de réinsertion des ex-guérilléros et des réfugiés n'est pas éternel. Notre service est supprimé, je passe à celui qui assure le suivi de l'application des accords de paix dits socio-économiques. Il est dirigé par un Belge, un autre vieux routier des Nations-unies, moins politique que mon chef précédent mais tout aussi sympa. Dans mon équipe, nous sommes trois : une Japonaise chargée du thème de la santé, un Péruvien qui assure le suivi de l'éducation et je m'occupe du logement. Sous l'égide d'une *gringa* arrogante dont le père a été un haut responsable de l'ONU au Moyen-Orient. Je réalise à l'occasion qu'il existe des dynasties familiales au sein des Nations-unies. La chance me sourit, la direction de la Mission veut publier un rapport à propos de l'application des accords de paix concernant le thème du logement. Je bénéficie du soutien d'une consultante guatémaltèque qui connaît le

sujet sur le bout des doigts. Je trouve beaucoup de plaisir à confectionner ce rapport. Jusqu'à ce que ma supérieure directe se mette en tête de briller sur mon dos. Déçu, je me plains de cette maîtresse d'école dont les corrections dénotent un manque de vision globale et une certaine inexpérience quant au langage onusien de rigueur. Le grand chef prend le temps de comparer nos versions et demande à la *gringa* de ne plus intervenir dans mon travail. Ouf ! Le même, lors de la conférence de presse présentant ce rapport de la MINUGUA, tient à préciser que j'en suis l'auteur, merci. Emporté par l'enthousiasme, je sollicite un rendez-vous avec le numéro deux de la Mission pour lui faire part de mon désir de devenir officier politique. Je me fais jeter comme une merde.

Autre coup de pot, en 2001, le vice-ministre du logement, catho de gauche, s'est donné pour objectif que le Guatemala ait sa politique nationale du logement et qu'elle soit élaborée en concertation avec tous les secteurs concernés de la société : les associations de défense du droit au logement, les municipalités, les universités, la chambre patronale de la construction, les banques, le collège national d'architecture, les institutions gouvernementales dont le mandat est concerné et la coopération internationale. Le ministre des communications, de l'infrastructure et du logement (CIV) s'oppose à ce projet qui selon lui va se convertir en un espace d'expression et de mobilisation pour l'ennemi d'hier. Cependant, son vice-ministre bénéficie d'appuis en haut lieu : le général Rios Montt et le Président Alfonso Portillo ont appartenu à la

vieille garde de la Démocratie chrétienne. Le noyau dur qui structure et rédige la proposition d'une politique nationale du logement est composé du vice-ministre, la consultante guatémaltèque qui m'a donné un coup de main pour le rapport MINUGUA et votre serviteur. L'exercice est passionnant, avec des hauts et des bas, mais il reste passionnant. Certaines associations de défense du droit au logement essaient sans cesse de tirer la couverture à elles. Elles sont traversées par des rivalités permanentes entre elles et sont un des secteurs les plus perméables au clientélisme politique. Les universités peinent à passer du discours théorique à des propositions concrètes. Les patrons de la construction ne sont pas contre tant qu'on leur garantit qu'ils pourront vendre leurs produits aux classes hautes et moyennes. A l'occasion, ils nous invitent à leur siège pour essayer de nous souler ! Le vice-ministre m'a demandé d'assister à toutes les réunions qui auront lieu dans le cadre de l'élaboration de cette nouvelle politique. Les deux rencontres que nous avons avec le secteur bancaire sont terribles car ces gens-là profitent de la relation très lâche qu'ils ont entre eux et avec la finance internationale pour ne pas respecter les taux d'intérêt concernant l'octroi de crédits à l'habitat. Les maires sont intéressés si la politique est effectivement décentralisée tandis que les architectes restent dans l'abstraction. Accompagnant le vice-ministre, nous rendons visite à toutes les institutions d'Etat liées au secteur, elles transpirent la corruption et l'ineptie. Le plus compliqué est d'obtenir un document consensuel mais nous y parvenons. Ce, malgré les petits coups bas

du ministre qui ne peut échapper à ses obligations, dans ce cas envoyer la proposition de politique au Secrétariat général de la planification (SEGEPLAN) pour qu'elle soit ensuite votée au Congrès.

— A partir de maintenant, notre document va suivre les méandres du labyrinthe bureaucratique, je ne vais pas le perdre de vue, comptez sur moi... — nous assure le vice-ministre. Inch'Allah !

Le Belge qui dirige notre département me convoque :

— Très bien. J'ose imaginer que le rapport de la Mission sur le logement n'est pas pour rien dans la mise en place du processus concerté de formulation de la politique nationale qui reconnaît le droit au logement, en priorité pour les secteurs les plus vulnérables. En parlant de rapports de la Mission, nous avons un problème avec celui concernant l'application de l'accords de paix à propos des peuples indiens —. Intéressant, c'est un des thèmes de ma thèse dont personne n'est au courant à part l'ami italien du bureau de la capitale.

— Tu as une équipe ici qui suit le sujet...

— Ils sont dessus depuis six mois et aucune proposition concrète. Serais-tu intéressé pour t'en occuper ?

— M'en occuper ?

— Tu proposes un plan et tu coordonnes la rédaction du rapport — Je suis bien sûr très intéressé. Je n'ai plus grand-chose à apporter au thème du logement, je n'aurai plus à supporter la *gringa* qui entretemps a révélé son racisme en appelant ma

compagne, indienne, *la muchacha*, la servante. Je pourrais même m'appuyer sur ma thèse qui m'a permis de décrocher le diplôme de l'EHESS avec félicitations du jury. J'en connais un qui n'est pas rancunier. Mais...

— Mais sans ton équipe —. Le chef fronce les sourcils. — A mêmes conditions, mêmes résultats. Si je travaille avec elle, je sais déjà que je ne m'en sortirai jamais. Travaillant seul, je m'engage à te remettre la première version du document dans trois mois.

— Trois mois ! Tu es certain ? — L'idée lui plaît. — Mais tu travailleras sous la supervision du chef de cette équipe. Il te laissera tranquille, j'en suis sûr.

Effectivement, mon nouveau supérieur, un jeune Bolivien aux cheveux longs, me laisse tranquille. Honorable représentant de l'espèce des délinquants institutionnels, moins il en fait, mieux il se porte. Son bagout l'y aide beaucoup et je crois qu'il va m'aider aussi. A la sortie de notre première réunion avec les conseillers du directeur de la Mission à qui je viens de présenter le plan du rapport, je le lui dis carrément :

— Ils n'y connaissent rien, ils se la pètent, ils me prennent de haut, je ne peux pas travailler dans ces conditions, je laisse tomber !

— Je sais —. Sourire en coin, il a trouvé du blé à moudre pour sa propre promotion. — Je m'occupe d'eux, toi tu te concentres sur le rapport, tu n'entendras plus parler d'eux — Promesse tenue. A part deux ou trois modifications secondaires, je n'ai plus à supporter la médiocrité et l'arrogance de ces arrivistes. Ce

Bolivien est redoutablement efficace pour faire des entourloupes à ces inutiles. Par précaution, j'informe par la bande le grand chef belge de ce qui s'est passé et que les seconds couteaux du directeur risquent de m'attendre au tournant.

— Ne te fais pas de souci, je remettrai en main propre ton document au directeur de la Mission et lui expliquerai dans quelles conditions a été concocté ce rapport.

Ouf ! Je reprends le boulot. Je fais une seconde tentative et visite le nouveau numéro deux de la Mission pour être candidat au poste d'officier politique. L'entretien se déroule à la limite du mépris et de l'humiliation :

— Toi, officier politique ? Ah ! ah ! ah ! — Je sais que ce type est P5, le grade le plus élevé comme officier politique, alors qu'il ne parle pas anglais, condition *sine qua non* pour occuper son poste. Je suis dégoûté de la corruption qui ronge ce système, les trafics d'influence et les responsables qui investissent plus de temps à gravir les échelons ou à tenter des procès à l'ONU pour gratter de ci de là qu'à faire leur travail. Le ver dans le fruit fatigue. Auparavant, je n'étais que bachelier. Maintenant je suis diplômé de l'EHESS, une école prestigieuse à mes yeux et ce pauvre lèche-cul... Ce pauvre lèche-cul n'est pas au courant que l'institut FLACSO m'a proposé de publier la seconde partie de ma thèse que je suis en train de faire traduire en espagnol. Ce pauvre lèche-cul ne sait pas que je suis en conversation avec la délégation de la Commission européenne au Guatemala pour être

embauché comme directeur d'un projet Démocratie et droits de l'homme pour quatre ans. Un employé de l'ONU ou de la CE n'a pas le droit de publier tant qu'il est en poste. Mon calendrier est simple : je démissionne de la MINUGUA, mon livre est publié, j'entre à la CE. Lors de sa conférence de presse présentant mon rapport sur les peuples indiens, le directeur de la MINUGUA ne considère pas utile d'informer qui en est l'auteur. Peu importe, moi je me casse !

Un ami français auparavant responsable d'une ONG au Guatemala et qui travaille maintenant pour la CE m'a poussé à y poser ma candidature, j'étais très réticent. Puis je me suis raisonné : comment veux-tu qu'un ver dans le fruit ait le syndrome de l'imposteur ? c'est stupide... Je déjeune avec le chef de la délégation de la CE, un Français pointilleux qui a dû étudier mon CV ligne par ligne :

— Je suis calviniste et de gauche.

— Bien. J'ai eu l'occasion de travailler avec des protestants de gauche en France...

Le chef de la délégation de la CE est un fin gourmet. Je parierais qu'il est aussi un excellent cuisinier mais l'ambiance ne se prête pas aux paris. Notre conversation se prolonge jusqu'à ce que :

— Un ami guatémaltèque est le fils adoptif d'un scientifique français qui a exploré des grottes dans l'Alta Verapaz —. J'imagine qu'il fait référence aux grottes de la Candelaria. Les médias en ont parlé dernièrement à cause d'un conflit entre le propriétaire de l'endroit et la communauté indienne qui vit dans cette région. — Cet ami, à la mort de son père, a décidé

de s'investir dans l'administration de ces grottes. La communauté voisine revendique néanmoins ces terres et son droit à gérer ce lieu touristique renommé. Que lui conseilleriez-vous ?

— Je suis désolé pour votre ami, vraiment. Sur la base des informations que vous venez de me donner, je lui expliquerais que si les grottes sont situées sur le territoire de cette communauté, leur administration lui revient. Comme l'indique la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail (OIT), pour ne pas nous cantonner à l'aspect moral ou sentimental. — Je pense que ma réponse l'a satisfait. Pas une réponse de lèche-cul se lamentant à propos de son ami mais se référant au droit international.

Mon livre sort plus rapidement que prévu. Accompagné d'un mémorandum comme il se doit, j'en remets un exemplaire au directeur de la MINUGUA. Ou plutôt, un soir, je vais le déposer en catimini sur son bureau. Seconde tentative : la première s'était soldée par ce geste immonde de son assistante jetant mon bouquin dans un tiroir :

— Je vous rappelle que comme employé de la Mission, il vous est interdit de publier —. Madame connasse n'est pas au courant que j'ai démissionné.

Trois jours après, je suis convoqué chez le directeur.

— J'ai trouvé votre livre sur mon bureau. Enfin un bouquin qui m'explique ce qui se passe dans ce pays si... compliqué —. Je me tiens sur mes gardes devant le nouveau directeur, allemand, que sa réputation a précédé : un vieux cynique arrogant. Je sais par un

collègue de New-York qu'il a été envoyé ici pour fermer la boutique. — J'ai cru comprendre que... mais vous connaissez la clause concernant...

— J'ai démissionné de la MINUGUA le 30 octobre. Mon livre a été publié par FLACSO le 12 novembre et je m'en vais d'ici dans deux semaines.

— On ne va pas chipoter là-dessus. Quel grade avez-vous comme officier politique ? — On y vient...

— Aucun, je suis UNV, du programme des volontaires de l'ONU —. Il me regarde sans pouvoir cacher sa stupéfaction :

— Vous êtes bien l'auteur du rapport sur le logement et de celui à propos des peuples indiens ? Remarquablement structurés...

— Oui, c'est moi. J'ai à deux reprises posé ma candidature comme OP. La première fois, j'ai cru que j'avais été ignoré parce que je n'avais qu'un baccalauréat. La seconde, il y a un mois avec votre numéro deux, et sachant que je suis maintenant diplômé de l'EHESS de Paris, j'ai, comment vous dire ? disons que je n'ai pas été bien traité par ce monsieur... Je ne suis membre d'aucun clan, vous voyez, c'est plus difficile. Mais je ne suis pas ici pour dénoncer le système et ses parasites, c'est vous qui m'avez convoqué. Je vous informe donc que je quitte la Mission dans deux semaines. Je suis convaincu de l'importance des droits humains et je ne suis pas intéressé à passer mes heures de travail à étudier la meilleure façon de grimper dans la hiérarchie pour pouvoir m'acheter un appartement à Manhattan —. Là,

il hésite... Un ami qui vit dans le département d'Esteli au Nicaragua m'en a parlé par hasard :

— Devine qui j'ai comme voisin ?

— Tu veux dire l'hacienda d'à-côté ?

— Exact !

— Je ne sais pas... Daniel Ortega ?

— Un étranger, un Allemand, ton big boss !

— De la Mission ?

— Oui, de la MINUGUA.

Je fais mine de me lever, il me fait signe de me rasseoir.

— Dans cette avant-dernière phase de repli de la Mission au Guatemala, il nous reste six bureaux régionaux. Je vous offre la coordination de celui qui vous paraît le plus intéressant —. Je le remercie courtoisement :

— Je vous remercie beaucoup mais ce n'est pas une bonne idée, votre numéro deux s'acharnerait sur moi. Pourquoi aller me fourrer dans la gueule du loup ?

— Vous serez en direct avec moi. En tant que P5, cela ne posera aucun problème.

— Me passer d'UNV à P5 ? Nous allons nous faire lyncher... — Il rigole, il n'a pas l'air aussi terrible qu'on le prétend. — Désolé... J'ai été ouvrier dans ma vie professionnelle, des petits boulots... Je n'ai jamais été aussi souvent humilié qu'ici, par des gens qui à première vue n'ont pas l'air beaucoup plus intelligents et dévoués à leur travail que moi. Je vous remercie mais c'est trop tard.

— Si vous changez d'avis ! — l'entends-je me lancer alors que je quitte son bureau. Pourquoi lui

ferais-je confiance ? Dans un système comme celui-ci, parvenir au poste où il est a dû exiger de marcher sur pas mal de cadavres. Procès d'intention d'un type que je ne connais pas ? De toutes façons, il est trop tard. *Good bye* l'ONU !

Pot de départ à la MINUGUA. On est loin du pot de départ de *Rotographie* ! Personne n'est au courant que je passe à la Commission européenne (CE). Mon livre, *Guatemala, proyecto inconcluso*, se vend comme des petits pains. Evidemment, certains politiques ou hauts-fonctionnaires réprouvent totalement mon immission, d'autant que l'ouvrage devient une référence pour de nombreux dirigeants indiens au Guatemala. Je rappelle toujours que je ne suis pas un universitaire, encore moins un intellectuel, je ne fais que partager une analyse qui procède de mon expérience personnelle.

Début 2002 je commence à la Commission européenne. Je suis surpris de soudain découvrir que j'avais autant d'amis à la MINUGUA, qui m'appellent pour me féliciter. Comme d'habitude, je ne sais pas trop où je suis : j'apprends la mauvaise nouvelle que je suis salarié d'un cabinet de consultants européen basé

à Bruxelles et la bonne nouvelle que je vais gagner bien plus qu'un P5 à l'ONU. Autre nouvelle, ni bonne ni mauvaise : j'aurai comme superviseuse à la délégation de Managua dont dépend le Guatemala mon ancienne cheffe chilienne de la MINUGUA. C'est moi qui l'ai voulu ainsi :

— Il y a deux postes à pourvoir : responsable régional du programme basé à Managua, responsable national ici. L'autre personne, tu la connais bien... — Information que n'a pas le chef de la Délégation de la CE, cette dame a été accusée de détourner des fonds de la MINUGUA en faveur d'une ex-guérilla dont son mari a été un commandant de front, celui où et quand a eu lieu le massacre de l'Aguacate :

— Raison pour laquelle elle a démissionné de la Mission. Avec cette casserole, je ne crois pas pertinent qu'elle soit la responsable Guatemala. Le Nicaragua lui permettra de prendre ses distances —. Je serai donc le responsable Guatemala du programme. Je me rends à Bruxelles où je rencontre deux personnes. Un des patrons du cabinet de consultants qui ne s'intéresse qu'à son fric. Et la responsable Guatemala de la CE, une Finlandaise fort sympathique à qui j'explique que le programme de défense des droits humains dont je vais être le co-directeur européen, a été signé avec l'Université publique San Carlos et un groupe d'ONG, chacune correspondant à une ex-guérilla.

— S'agissant d'un programme avec autant de contreparties à mener sur un terrain politiquement très délicat durant quatre ans, il serait préférable qu'il soit

directement géré depuis la CE ici et je remettrai mes rapports financiers à la responsable régionale à Managua. Des intermédiaires sans une fine perception politique ne feront que nous compliquer la tâche —. La Finlandaise m'assure qu'elle va voir ce qu'elle peut faire :

— Je suis là pour te faciliter le travail, il y a suffisamment de bureaucratie comme ça...

Considérant que le co-directeur guatémaltèque est un corrompu de première classe qui a proposé ce programme à la CE afin de financer sa campagne pour devenir Procureur des droits humains puis Président de la République, je l'informe que je vais m'installer ailleurs et chercher un autre co-directeur. Il est furieux mais Bruxelles et la Délégation du Guatemala me soutiennent. A part le budget du programme, je dispose d'un budget spécifique comme co-directeur européen. J'ouvre des bureaux dans un endroit situé entre trois précipices car je n'ai pas de budget sécurité ; ça passe ! Puis je m'attelle à trouver un nouveau co-directeur. Je reçois des candidats et des candidates. L'un d'eux attire mon attention, on pourrait croire que le poste est déjà à lui, étrange... Je l'amène doucement sur le sujet de la répartition des responsabilités entre les deux co-directeurs, il craque :

— Et concernant les finances ?

— J'ai le dernier mot —. Ne voilà-t-y pas que ce petit monsieur qui me prenait de haut, je crois avoir compris pourquoi, perd son calme, hausse le ton. Il sait qu'il a perdu le poste, il est très contrarié. Je choisis une militante de la mouvance féministe, elle ne travaille ni

pour l'USAC ni aucune contrepartie nationale du programme. Juste après me visite la responsable régionale, la Chilienne :

— Ce candidat, dommage que tu ne l'as pas pris, il est très bon...

— Bon, peut-être. Affamé, sûrement.

— Que veux-tu dire ?

— Ce programme, c'est énormément d'argent.

Les contreparties sont déjà attablées pour se ruer sur le gâteau, j'ai besoin d'une codirection qui ne me fera pas d'enfant dans le dos pour des motifs politiques.

Tout sourire, elle enrage.

— Elle m'a commenté que vous êtes dur — me confie notre chauffeur qui lui aussi est un faux-jeton de première, trois familles dans trois endroits différents, faut le faire... — Dur ? Oui, c'est vrai, je ne suis pas de la haute, je suis mal élevé, mais moi je ne suis pas corrompu et je ne vole pas dans la caisse ! Aller médire sur mon compte auprès du chauffeur du programme, quel professionnalisme ! Aucun doute, elle a pensé que je faisais référence à sa sortie de la MINUGUA due à son absence d'éthique. Tant mieux, elle ne viendra plus se frotter à la bête. D'autant que la Finlandaise de Bruxelles a réussi à retirer la boîte belge de consultants du circuit. Je connais les affinités politiques de ma codirectrice et elle sait parfaitement que j'aurai l'œil sur les finances. Me suis-je trompé ? De ver dans le fruit, ne suis-je pas en train de me convertir en grand défenseur des impôts perçus sur les Européens ? Je n'ai pas le choix face aux hyènes dont me désole le manque de dignité :

— L'université ayant formulé et proposé ce projet à la CE, il eut été logique que la codirection soit assumée par un représentant de l'USAC — *dixit* le représentant de l'USAC —. Quelle logique ? Vous n'avez pas signé tous ensemble ? Vous devriez me remercier que la codirection du programme soit indépendante de toutes les contreparties, non ? Décan de la fac de droit, ce brigand change ensuite de stratégie et me lèche le cul dès qu'il en a l'occasion : comment financera-t-il sa campagne pour devenir recteur de l'USAC, un poste très convoité qui lui assurera une retraite plus que confortable ?

— Tu sais, il a rédigé ce programme sur un coin de table dans sa cuisine... Nous l'avons signé mais il faudrait actualiser certains des résultats prévus — *dixit* la coordinatrice d'une ONG des droits humains. Je connais le second couteau qui a rédigé ce projet, il ne travaille pas dans sa cuisine. Quant à actualiser... Proposez, on verra bien, on peut en discuter tous ensemble, avec plaisir...

— Nous pensons nous retirer du programme, nous nécessitons des garanties comme petite ONG, que les grosses ONG et l'USAC ne vont pas absorber tout le budget... — *dixit* une ONG créée par la fille du commandant en chef de la guérilla des FAR. Bah oui, alors, allons-y, 45 millions de quetzales, vous êtes 5 contreparties, alors... 45... divisés par 5, ça nous donne 9 millions de quetzales chacune. Tu plaisantes ou tu te fous de moi ?

— Ce programme ne reprend par la question des droits spécifiques des peuples indiens — *dixit* le

dirigeant *maximo* d'une ONG indienne. Ah non ?
Spécifiez, spécifiez !

— Nous avons projeté un calendrier d'activités concernant l'accès à la santé, il faudrait retoucher le programme — *dixit* l'autre ONG de droits humains. Ben tiens, vous n'allez pas appliquer le programme que vous avez présenté pour utiliser les fonds dans d'autres opérations. Où est donc passé le fric prévu pour ses autres opérations, peut-on savoir ?

— Alors, le programme, ça va ? — Le chef de la Délégation Guatemala a l'air serein.

— Je crois. Bruxelles a supprimé le cabinet de consultants intermédiaire, je leur communiquerai les rapports financiers et d'activités et seulement les financiers à la responsable régionale à Managua. La nouvelle co-directrice est féministe, elle n'est membre d'aucune contrepartie, nous sommes passés en Zone 3 avec l'accord du responsable sécurité de Bruxelles. Nous organiserons une réunion mensuelle avec les contreparties. Nous allons enfin pouvoir commencer à reprendre la planification...

— Excellent ! Comment va la relation avec les contreparties ?

— Ils ne m'aiment pas. Je les connais, je sais qui ils sont, d'où ils viennent, comment ils travaillent et ô combien ils sont affamés... Comme a dit le patron d'une des ONG, le problème est que je connais trop bien le Guatemala...

— Une des raisons pour lesquelles je te voulais à ce poste —. Ah bon ?! J'étais prévu pour Managua ; ou bien... je ne saurai jamais. Les contreparties me

gonflent. Elles se plaignent, revendiquent, réclament, exigent mais ne proposent pas grand-chose. Elles sont incapables de discuter et de se mettre d'accord sur la planification d'un programme de cette taille sur quatre ans. Planification qui dans sa première version est du vent ! Je connais le petit génie qui l'a confectionnée : il vend de la planification au poids, des tableaux Excel remplis de mots, du blablabla, un vrai talent ! Vieux compagnon de route du premier co-directeur, je l'ai licencié lors du déménagement. Je me charge de la planification avec la co-directrice :

— Je vais t'apprendre à planifier une stratégie et des résultats selon les conditions réelles et non pas du pipeau —. Elle souffre pendant une semaine mais je suis certain qu'elle a appris à monter une stratégie et connaît maintenant le programme sur le bout des doigts et que je pourrais me retirer de cette affaire la conscience tranquille. Ah ! Tu pars déjà ? Oui, car je suis un ver dans le fruit et non un bon serviteur des intérêts de la coopération européenne, même si le programme défend les droits humains depuis la gauche guatémaltèque. En attendant, les contreparties passent sous mes fourches caudines si elles veulent les premiers déboursements de fonds. Certaines me mettent la grosse pression, d'autres la jouent ami-ami, d'autres encore tirent par les cheveux l'interprétation des résultats attendus. Je m'en fous, il suffit que leurs activités correspondent à la planification sur laquelle elles se sont mises d'accord. Deux incidents vont faire de moi leur bête noire. Un détail et un gros scandale. Le détail : je demande à l'USAC le remboursement

d'une barre chocolatée achetée aux frais du programme par l'ex-codirecteur lors d'une activité en province. Le gros scandale : le robinet financier d'une des ONG ne sera réouvert que lorsqu'elle aura remboursé un million de quetzales dépensés dans des activités non prévues. Le chef de la délégation de la CE partage mon point de vue et me soutient. Aurais-je des tendances calvinistes de gauche ? La relation entre le financeur et les bénéficiaires est inévitablement financière. On peut néanmoins se poser la question : de quels bénéficiaires parle-t-on ? Des familles, groupes, communautés et leurs besoins concrets ou de l'USAC et surtout de ces ONG que le confort de la bureaucratisation attire comme des mouches ? Les deux, mon capitaine, mais dans quelles proportions ? C'est là que le bât blesse. L'autre question qui me turlupine est ce rôle de fait néocolonial que doit assumer le codirecteur européen. Il faut donc garantir l'autonomie du programme vis-à-vis de Bruxelles et que les gens en bout de chaîne soient bien les principaux bénéficiaires. Sur ce second aspect, nous formulons les indicateurs correspondants. Sur le premier point, la chance me sourit :

— Figure-toi que le chargé de la ligne de financement Démocratie et droits humains de la délégation va s'en aller. Pourrais-tu le remplacer ? — Je fixe mon chef dans les yeux : il ne plaisante jamais dans le boulot.

— Le programme va bien, ma codirectrice est très professionnelle, l'équipe également, je pourrais être au programme le matin et en délégation l'après-midi. C'est faisable.

— J'aimerais qu'à moyen terme tu intègres la délégation —. Oups ! J'en profite pour lui faire part de mon idée de laisser les Guatémaltèques se débrouiller tout seuls. — Tu sais que tous les programmes de la Commission sont administrés en codirection, pas d'exception !

— Je sais, je peux te monter un argumentaire basé sur mon expérience à ce propos et je m'engage à effectuer un suivi particulier du programme depuis la délégation —. Risqué ? Non, car une des différences entre l'ONU et la CE est que cette dernière se laisse convaincre si une proposition clairement basée sur les procédures en vigueur lui semble pertinente. Bruxelles accepte. En six mois, je me dégage du programme. J'imagine le soulagement des contreparties et de la responsable régionale à Managua. Bonne chance à vous !

Début 2004, je rejoins la Délégation de la Commission européenne au Guatemala dans l'idée de redevenir un ver dans le fruit. Depuis, en d'autres temps, une visite dans des locaux spacieux avec des représentants des CPR Ixcán, j'ai appris à me tenir sur mes gardes ; j'en connais à qui le cadre et les conditions matérielles et logistiques de travail ont rapidement monté à la tête. Le chef me propose d'assurer aussi le suivi de la ligne Justice qui inclut, entre autres, un programme de consolidation institutionnelle très lourd par sa durée et son budget. Ici, l'administration du secteur judiciaire est un thème ex-tré-me-ment sensible, j'accepte en comptant sur les contacts personnels que j'y ai encore. On m'adjoit une collègue suédoise très compétente pour m'appuyer. Le chef de la délégation a deux grands projets en tête. En interne, convertir la sous-délégation Guatemala qui dépend de la délégation Nicaragua en

délégation à part entière. En externe, la mise en place du *Mesodialogo*, un espace de concertation avec les institutions étatiques et les organisations de la société civile autour de la programmation de la CE. Il m'invite à m'associer à ces deux processus. Ayant durant six mois mener de front la codirection d'un programme et le suivi d'une ligne de financement dans la délégation, j'ai appris à rationaliser au maximum l'utilisation de mon temps. L'ambiance est bonne dans l'équipe, même si la différenciation entre fonctionnaires, qui ont passé le concours de la Commission, et consultants, comme moi, me paraît parfois déplacée. Le chef de la délégation, le chef de la coopération, l'administrateur ainsi que les chargés de lignes de financement sont européens ; les autres sont guatémaltèques. Je suis respecté par mes « compatriotes » qui n'hésitent pas à faire appel à ma connaissance du pays et par les collègues nationaux qui la reconnaissent.

Je voyage de temps à autre à Bruxelles et réalise qu'au sein de la CE aussi on fonctionne par accointance nationale, linguistique, politique ou religieuse. Je décide de continuer à faire cavalier seul, comme à la CEH, comme à la MINUGUA. Le boulot est intense mais intéressant, avec une main sur le robinet des financements. Le banquier a toujours le dernier mot sauf que contrairement aux interlocuteurs de gauche du programme dont j'étais le codirecteur, je suis face à des autorités de droite ou d'extrême-droite sous influence, un euphémisme, des militaires. Les gros programmes sont administrés par des codirections comme celle où j'étais et les petits projets par des ONG européennes en

partenariat avec leurs consœurs guatémaltèques. Ces dernières, je les connais bien. Les ONG européennes sont une autre paire de manches. Bestioles étranges pour moi qui ai passé seize ans au Collectif Guatemala où nous défendions à tout crin notre indépendance financière. Ces ONG vivent des fonds de l'Union européenne (UE) qu'elles dénigrent à longueur de journée. Ma réputation m'a précédé et à part deux ou trois Basques qui croient que plus on est radical plus on a raison, personne ne me cherche des poux dans la tête.

La persévérance du chef est payante, nous devenons une délégation à part entière. Juste avant que la CE décide la décentralisation des budgets des délégations. Ah, le bougre, il savait exactement où il allait ! L'accompagner dans ce travail m'a convaincu qu'un ver dans le fruit efficace doit peser sur les choix budgétaires. L'instauration de micro-projets dans la ligne Démocratie et droits de l'homme me fournit l'occasion de mon premier exercice en la matière. Tout est question de critères socio-politiques : je convaincs Bruxelles que l'enfance et ses droits soient inclus. La décentralisation de l'administration financière présente de grands avantages, mais que se passerait-il si le chef de la délégation avait par exemple un penchant pour les régimes autoritaires ? Pour le moment, la question ne se pose pas. Notre jeune délégation est la tête de turc du grand chef de la coopération avec l'Amérique latine et centrale à Bruxelles, un juriste espagnol membre de l'Opus Dei. Le conflit atteint des sommets, ce monsieur débarque, mon chef sollicite les bons offices de

l'ambassadeur de France qui nous invite tous à un déjeuner pour tenter d'apaiser les tensions :

— Notre collègue ici présent est chargé des droits de l'homme et de la justice — me présente le chef de la délégation.

— Les droits de l'homme, ce ne sont que des conneries ! — s'exclame la grenouille de bénitier qui ne fera pas une seule fois attention à moi durant tout le repas. Que ce monsieur soit en relation directe avec ses complices idéologiques au Guatemala ne nous facilite pas la tâche, il facilite plutôt la leur. Nous subissons quelques méchantes petites pressions personnelles qui rappellent une autre époque. Je sens que le chef perd peu à peu pied sur ce terrain miné. En ce qui me concerne, je veux bien continuer de m'occuper du projet concernant les instituts de défense indiens mais je préfère que le suivi du programme pluriannuel pour la réforme du système judiciaire passe dans d'autres mains. Le chef est déçu mais il comprend.

Du côté du *Mesodialogo*, les commissions intersectorielles se mettent peu à peu en place. Je ne suis pas totalement convaincu de cette belle idée : les fonctionnaires qui s'y impliquent le font par intérêt personnel et les ONG nationales par attrait pécunier. Même si la Banque interaméricaine de développement (BID) assume ici près de 90% de la coopération internationale, les 10% restant représentent un joli pactole. Chaque pays membre de l'UE a par ailleurs une ambassade qui octroie ses propres fonds de coopération. Pour les conservateurs guatémaltèques, la Suède, la Norvège et le Danemark sont des fauteurs de

troubles qui, dans leur vision romantico-exotique, appuient les subversifs indiens. Je le vois bien car je coordonne la dynamique du *Mesodialogo* concernant les droits des peuples indiens. Grâce à mon bouquin, personne ne remet en question ma compétence à ce sujet ; même si FLACSO, l'institut continental qui m'a édité, est social-démocrate ou même un petit peu plus à gauche selon de qui on parle. Dans une période post-guerre, tout est politique, plus que jamais, à l'excès, et j'ai régulièrement le sentiment que la guerre continue sous d'autres formes. Clausewitz a déclaré l'inverse dont l'inverse est bien sûr vrai aussi ! La relation avec Bruxelles, le monsieur de l'Opus, se dégrade de plus en plus. La mutation sollicitée par mon chef pour la délégation d'un pays d'Amérique latine lui est refusée pour des raisons futiles. Il démissionne après plus de vingt ans passés à la CE et traîne cette dernière devant les tribunaux belges. C'est ballot, les choix et les activités d'une délégation dépendent quasi totalement de son chef. Comment sera le prochain ?

Le prochain ? Le nouveau ? Ni de droite ni de gauche. Condescendant, méprisant, misogyne et raciste et donc blessant. Supérieur ? Non. Ambitieux. Il attend avec impatience que les délégations se convertissent en ambassades de l'Union européenne pour s'entendre donner du « Son Excellence l'Ambassadeur ». Malgré tous ses défauts, le nouveau chef, portugais, reconnaît le professionnalisme et je suis un bon professionnel. Ma longue expérience du Guatemala continue d'être utile. A l'instar de son prédécesseur, il me demande de l'accompagner dans quasiment toutes ses réunions à

l'extérieur. J'y apprend beaucoup, entre autres tous les trucs pour faire tomber le fromage du bec du corbeau. Le pouvoir attire le pouvoir et peut se transformer en piège grossier pour qui veut devenir plus gros que le bœuf. Que le type soit désagréable, c'est indiscutable. Lors de la remise de mon premier rapport, nous avons vite fait le point :

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

— Pardon ?

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

— C'est à moi que vous vous adressez ?

— Je ne vois personne d'autre que vous dans mon bureau.

— Ah, oui, effectivement ! — Je me lève. — Il se peut que mon rapport ne vous plaise pas, vous êtes le patron ici. Mais je n'ai jamais autorisé un patron à me parler de cette façon, vous recevrez ma démission aujourd'hui même —. Il me rejoint plus tard dans mon bureau, s'excusant plus ou moins. Il a compris que l'argent, la carrière et le pouvoir ne m'intéressent pas, j'ai la liberté de prendre à tout moment ma veste, me lever et *ciao bambino* ! Ce que j'ai déjà fait plusieurs fois au cours de ma vie professionnelle.

L'équipe est terrorisée. Pas moi. Le chef pousse régulièrement des gueulantes dans son bureau. Pas sur moi. Il traite régulièrement des membres de l'équipe de connasse ou de pédé. Pas moi. Il me demande de faire jouer des contacts que j'ai dans l'organisme judiciaire pour se sortir de ce marasme ; avec plaisir. Il me demande de monter en cinq jours un programme pluriannuel concernant la décentralisation agricole

sinon le monsieur de l'Opus Dei à Bruxelles menace de retirer ce budget de la délégation ; avec plaisir.

— Bruxelles apprécie beaucoup tes rapports, parmi les meilleurs d'Amérique —. Bah, tu vois... quand tu veux... Il reste impassible lorsque la numéro deux du ministère des Relations extérieures, devant moi, lui fait ses confidences :

— Votre collègue nous a mis dans un sacré pétrin avec son bouquin... — Il m'en demande un exemplaire. Avec plaisir. Il le lit. Je dirais presque que sa vision du thème des peuples indiens a changé depuis. Le financement du *Mesodialogo* arrive à sa fin, il ne le relancera pas, il déteste les ONG. Dans la coopération internationale, je croise de nombreux fonctionnaires qui oublient que leur mandat concerne l'Etat, sa société civile et les relations entre les deux. A cause de la confusion qui règne dans leur tête, ils se prennent pour Louis XIV :

— L'Etat, c'est moi !

Il me laisse travailler à ma façon, bien qu'il considère que les membres de la délégation n'ont pas besoin d'aller sur « le terrain » visiter les bénéficiaires des projets. J'appuie les ONG guatémaltèques et européennes dans leur travail malgré le mépris que le chef entretient à leur égard. Tout va bien alors ?! Si on veut... Je pense ne pas renouveler mon contrat. Normalement, un fonctionnaire ne peut pas rester plus de quatre ans en poste en délégation. Je ne suis pas fonctionnaire et je sais que Bruxelles va me proposer de renouveler mon contrat. Génial, non ? Non, pour deux raisons.

La première raison est que la fonctionnaire chargée de formuler la programmation financière de la délégation pour les sept prochaines années a eu un empêchement et je m'y colle. Le ver dans le fruit s'agite au cœur du trognon. Ma proposition ventile les financements entre la formation technique des jeunes, l'organisation socio-économique des femmes et celle des peuples indiens. Sur un constat simple : l'économie du pays ne repose pas sur les exportations de sucre, café et banane des familles oligarques mais sur les revenus des petites entreprises familiales complétés par les *remesas* des expatriés aux Etats-Unis qui dans leur immense majorité ont bouclé l'école primaire. Le chef est d'accord sur la stratégie et la planification proposées. Le responsable Guatemala à Bruxelles également. Finalement, la CE aussi. Emballé, c'est pesé ! Cce montage financier politiquement correct ne garantit pas la qualité de sa mise en application. Je ne peux pas m'occuper de tout ! Le ver a fait son boulot, au plus haut niveau envisageable pour une bestiole de son espèce.

La seconde raison tient au fait que le chef concentre, exagérément de mon point de vue, des fonds en faveur du Secrétariat de coordination exécutive de la Présidence (SCEP). Cette institution coordonne le Système national des conseils de développement urbain et rural, qui dépendent des gouverneurs départementaux, qui sont nommés par le Président. La corruption y est effrénée ! Par ailleurs, hypnotisé par le modèle bancaire, il veut convertir certains programmes en fonds fiduciaires. En résumé, les fonds sont gérés

par un tiers pour être utilisés au profit de bénéficiaires spécifiques, En réalité, l'Etat ne s'y intéresse pas, la banque privée en profite pour faire des bénéfices financiers, et les bénéficiaires se retrouvent gros-jean comme devant. Comment marquer le coup ? Bruxelles est loin. Je demande une évaluation de mon poste à mon chef. J'y ai droit selon les procédures.

— Bruxelles a prévu de renouveler ton contrat, pourquoi as-tu besoin d'une évaluation ?

— Parce que j'y ai droit...

Son évaluation est parfaite. Petit bémol pour le travail en équipe, je ne m'en suis jamais caché, je préfère travailler seul, question d'efficacité ! Ensuite, je démissionne. Bruxelles s'alarme :

— Pourquoi démissionner ? Votre contrat va être renouvelé dans trois mois. Et vous allez perdre vos indemnisations, beaucoup d'argent... — Je ne te le fais pas dire, trente-cinq mille euros, une fortune ! Dans une main, j'ai ma brillante évaluation et de l'autre ma démission où je dénonce les incompétences du chef. Ainsi, personne ne peut s'autoriser à penser que je règle des comptes personnels. Certaines autorités de la Commission me font part de leur soutien : nul n'ignore que la plupart des chefs de délégation à l'étranger se comportent comme des petits despotes. Ce que m'avait répondu et confirmé la délégation Managua lorsque j'y étais allé dénoncer l'arrivée d'un chef misogyne et raciste :

— Ne te plains pas, ici c'est pire !

Au sein de la délégation Guatemala, personne ne me soutient. Toute l'équipe a peur du chef, à part un

chauffeur qui lui aussi est parti en dénonçant les abus du tyran. Les courriers se succèdent, non je ne demande rien, oui je préfère récupérer mes cotisations retraite, soit dit en passant gérées depuis les Bahamas, paradis fiscal figurant sur la « liste grise » de la Commission ! Je suis décidément trop naïf pour m'investir autant dans ces boîtes à combines ! On m'adresse beaucoup de reproches dans mon entourage immédiat :

— Tu es malade ! Tu pouvais devenir riche pour le reste de ta vie !

— Tu aurais pu passer le concours pour devenir fonctionnaire les doigts dans le nez vu ton expérience de la Commission et de l'ONU !

— As-tu songé que ton successeur, lui, ne va peut-être pas résister à ce chef bête comme ses pieds ?

— Mais qu'est-ce que tu veux finalement ?

Le fric est indispensable mais ne fait pas le bonheur. Fonctionnaire ? Pour me la péter dans les couloirs tout en ayant les mains complètement liées par l'ascension carriériste ? Non merci ! Qui ça ? Mon successeur ? Le pauvre, je le plains... Ce que je veux ? Que ce fils d'ex-colons portugais en Angola soit envoyé en délégation dans un pays d'Afrique noire et vous verrez que ce que j'affirme est vrai. En attendant, je retourne à l'ONU. Au PNUD, leur programme de développement, dont l'immeuble à Manhattan est plus haut que celui des Nations-unies qui rassemble toutes les autres agences. Il doit y avoir à grignoter par là...

Dès janvier 2006, je m'installe au PNUD en tant que conseiller du système onusien au Guatemala, treize agences, sur le thème des peuples indiens, et membre de la gérance du PNUD. Je tombe sur une brochette de conseillers, que je connais déjà. L'une des deux Costaricaines nous invite à déjeuner chez elle pour marquer mon arrivée et me lancer devant tout le monde :

— Je ne sais pas ce qui leur a pris, ce n'est pas bon d'avoir autant de conseillers.

— Oh ! Tu sais... On en met un, on en retire un autre ! — Voilà, chacun restera à sa place en ce qui me concerne Cherche-moi et tu me trouveras. J'ai mon bureau, un trou à rat alors que je devrais être à côté de la cheffe mais je ne préfère pas... Une assistante qui travaille aussi pour une des deux conseillères costaricaines et pas de mobile. Aucun règlement des

Nations-unies m'obligent à en utiliser un. Pourquoi travailler sans téléphone portable ? Parce que ma cheffe est une carriériste italienne entourée d'un lieutenant local qui se prend pour l'Etat, déteste la société civile, en particulier les peuples indiens, et d'un second couteau qui est un délinquant institutionnel alcoolique. Elle aime se faire tirer le tarot par une des Costaricaines lorsqu'elle organise des soirées chez elle, dans l'espoir que les cartes lui annoncent qu'elle occupera le poste de coordinateur de l'ONU au Guatemala pour le moment vacant. Plusieurs personnes ont peur de moi comme concurrent au concours permanent du léchage de culs ? En tout cas, elles me mettront sûrement des bâtons dans les roues., on ne va pas me laisser travailler. Soit. Je décale mes horaires, je commence dès 7 h 00, je croise les autres à 9 h 00 lorsque je vais au gymnase pour perdre cette pesante silhouette que j'ai attrapée à la CE puis passe mes après-midis à l'extérieur du bureau pour rencontrer les institutions et ONG impliquées dans l'accord de paix relatif aux peuples indiens. Sans mobile, je suis injoignable, il faut obligatoirement passer par notre assistante qui prend les messages. Dans la même perspective, je ne relance pas la commission inter-agences concernant les droits des peuples indiens, elle ne sert à rien. La preuve ? Personne ne s'en plaint, personne ne proteste. Mon objectif ? Présenter une proposition de manuel d'intégration des droits des peuples indiens dans la coopération au développement. Sérieux, avec des indicateurs de vérification. La difficulté n'est pas de le l'élaborer. La difficulté est

d'en convaincre dans un premier temps une bonne dizaine de ministères et SEGEPLAN puis d'amener ensuite dans un second temps la proposition signée par tout ce petit monde sur le bureau du prochain résident-coordonateur ONU au Guatemala. Tout en me lançant dans la rédaction d'un document qui ne doit pas faire plus d'une cinquantaine de pages, avec l'appui d'une avocate indienne qui a déjà travaillé avec moi, je développe bilatéralement puis multilatéralement des négociations avec chaque institution de l'Etat où je bénéficie de contacts persos, y compris SEGEPLAN dont le responsable tout droitier qu'il soit s'est toujours montré sensible à ce thème. L'avantage est que tous mes interlocuteurs ont déjà lu mon livre ; voilà une thèse qui n'aura pas servi seulement à devenir diplômé de l'EHESS ! La pirouette dans le temps consiste à obtenir la signature de ces institutions juste avant l'arrivée du nouveau coordinateur ONU.

Dans le même temps m'est demandé depuis New-York un exercice de prospective à propos de l'avenir du PNUD dans la région dans le cadre de la réforme du système des Nations-Unies lancée par Kofi Annan et la Déclaration de Paris où la coopération internationale prétend à des relations plus équilibrées avec ses contreparties. Je visite les pays de l'Isthme centraméricain. Mon rapport d'une vingtaine de pages insiste sur l'aide fantôme, les fonds compromis par les financeurs correspondent rarement à plus de la moitié de leurs engagements publics et médiatisés, et sur le fait que le PNUD n'a pas de futur s'il continue de fonctionner comme il fonctionne. Tout en faisant

observer que le piège serait de systématiser les financements privés. En effet, l'ONU est un organisme d'Etat et le PNUD une institution publique. On imagine les conflits d'intérêts possibles... Mon rapport est sans aucun commentaire rangé dans un tiroir à New-York.

Le nouveau coordinateur du système ONU est enfin arrivé. Un Suisse-Canadien sympathique qui vient de l'univers des ONG internationales. Je lui remets ma proposition de manuel où figurent la signature du SEGEPLAN, une dizaine de ministères et quelques importantes institutions gouvernementales :

— Difficile de dire non, n'est-ce pas ? — me demande-t-il tout sourire avant de valider sa publication.

Puis je suis invité à une « tempête de cerveaux » organisée par la Relatrice de l'ONU sur les minorités. Je sens bien qu'on s'agit en coulisses dans une partie d'échecs dont je ne suis qu'un tout petit pion. On verra bien. La cheffe du PNUD Guatemala fait des mains et des pieds pour m'empêcher de me rendre à New-York. Qui me renvoie mon passeport avec une *green card* pour cinq ans ! Nombre de collègues rêvent de travailler dans une des deux grandes tours de l'ONU à Manhattan, pas moi. Je suis fêté lorsque j'arrive, le manuel a été traduit en anglais et distribué dans tous les PNUD du monde, toutes choses que j'ignorais. Mon exposé est un désastre à cause de mon anglais lamentable. La relatrice s'indigne lorsque je mentionne que le PNUD Guatemala n'a que deux employés indiens, dont sa réceptionniste, sur un personnel total de plus de cent personnes. Elle convoque le Directeur

des ressources humaines du PNUD au niveau mondial pour l'interpeller devant tous les « cerveaux » à propos de ce qu'elle considère être un scandale. C'est clair, mon petit gars, tu es définitivement grillé ! Ai-je été manipulé par un collègue norvégien, qui m'a accompagné aux States ou que j'accompagnais moi, allez savoir ?! En tout cas, peu après cette affaire, il est fort déçu de ne pas avoir décroché un poste qu'il y convoitait. Quoi qu'il en soit, il est évident que mon contrat ne sera pas renouvelé. L'ambassadeur nordique qui finance mon salaire s'étonne, le lieutenant de la cheffe du PNUD s'escrime à le convaincre de je ne sais quoi, Son Excellence laisse tomber. Tout le monde me laisse tomber, sauf un qui n'hésite pas à dire ce qu'il pense au coordinateur :

— Je ne comprends pas, on vire le meilleur d'entre nous !

— Certes, mais incapable d'être hypocrite — lui répond le coordinateur ONU tout sourire.

Je démissionne de la gérance du PNUD où je découvre qu'on s'amuse à signer un tas de chèques de déboursements aux contreparties à partir d'octobre. Le coupable de la non-exécution des projets devient donc la contrepartie locale et le PNUD évite de cette façon que son budget soit réduit. J'attends ma lettre de non-renouvellement de mon contrat. Puis pot de départ :

— Alors, cette année au PNUD, quelle conclusion ?

— La pire année de ma vie professionnelle.

— Vraiment ? Je ne comprends pas... Le manuel... Tu as fait très fort, champion !

— Oui, bien sûr, merci. Je parle de l’ambiance, les relations humaines, la médiocrité professionnelle, le trafic d’influence, la corruption... Je continue ?

J’ai mis du temps à m’en rendre compte : la subversion institutionnelle exige une certaine forme de clandestinité (salut à toi, Derna !). Je suis victime de solitude professionnelle.

On m’appelle du Canada pour me proposer un contrat de deux ans avec la dernière invention de l’ONU au Guatemala : la Commission internationale contre l’impunité au Guatemala, CICIG. J’en ai soupé de la corruption onusienne. Et cette CICIG sent le coup foireux.

— La CICIG a surtout besoin de juristes, de procureurs, pas de sociologues.

Et le temps est venu que la chenille devienne papillon.

Comment se transforme-t-on de chenille en papillon dans le cadre professionnel ? Question kafkaïenne ? Pas du tout. En devenant consultant ? Je le suis depuis une dizaine d'années. Où est alors la différence ? La différence est que l'Agence de services multiples en Amérique centrale et Caraïbes (ASMAC SA), comme cabinet de conseil, est un prestataire de services qui répond aux appels d'offres d'institutions publiques ou privées. Par des propositions de travail qui peuvent concerner ma personne ou une équipe. Ce pourquoi je crée une base régionale de soixante-quinze expertes et experts. L'amplitude et la diversité des secteurs d'intervention s'élargit considérablement., couvrant une trentaine d'aspects du développement socio-économique. Autre avantage, mon interlocuteur n'étant plus mon employeur mais un client, les conditions de l'application du contrat sont négociables. Concernant

ASMAC SA, deux critères définissent son éthique de travail : pas de bakchich par ou pour un quelconque intermédiaire et indépendance du contenu des rapports d'ASMAC. En clair : liberté et transparence. Aux petits chipoteurs, la réponse est simple :

— Vous recevez notre rapport avec la signature d'ASMAC qui assure le professionnalisme et la probité selon lesquels a été effectué le travail. Par contrat, vous êtes propriétaire du produit. Vous pouvez le modifier à votre guise mais sous votre responsabilité et non plus sous la signature d'ASMAC.

Je sais que le plus difficile est le premier pas, convaincre à partir d'une boîte qui n'a aucune expérience en tant qu'entreprise. Ce que me confirme gentiment un ex-collègue du PNUD :

— Les gens n'ont que faire d'ASMAC, c'est toi qui les intéresses —. D'accord, je comprends. Je ne vends pas ASMAC, je me vends tout en facturant à ASMAC pour construire son CV. Dès le départ, j'ai du boulot comme consultant indépendant, grâce à l'appui d'ex-collègues du PNUD qui y sont encore ou n'y sont plus. Je travaille avec des ministères, des ONG locales ou étrangères, des agences de coopération et des universités, diverses agences de l'ONU. Les thèmes vont d'articuler le système de justice dit « positif » avec le droit consuetudinaire jusqu'à la programmation pluriannuelle de la Défense de la femme indienne (DEMI) en passant par l'élaboration de la Politique nationale de coopération au développement d'Haïti, interrompue par le tremblement de terre de janvier 2010 où perd la vie mon ami italien de la MINUGUA.

Des dizaines d'offres que je formule, le trafic d'influences n'épargne personne dans ces milieux, rares sont celles qui aboutissent. Des offres présentées de leur côté par des équipes de consultants d'ASMAC, aucune n'est retenue. En revanche, je multiplie mes missions. J'élabore et j'évalue des stratégies nationales ou régionales de coopération internationale, je construis des planifications pluriannuelles pour des ministères, je systématise l'expérience d'ONG, les aide et les forme à formuler leurs projets, je joue le consultant pompier pour des projets qui ne parviennent pas à démarrer, qui n'avancent pas dans leur exécution ou qui ne savent pas comment fermer la boutique. Il m'arrive de mener jusqu'à trois missions en même temps ; tranquillement, je contrôle les rythmes. Depuis janvier 2007, il ne s'agit pas seulement de se transformer de chenille en papillon. Je veux changer de mode de vie : mon temps est plus important que tout le reste. Il arrive qu'un client prétende me faire dire ce que je n'ai pas dit. Je le renvoie à la clause concernant la signature ASMAC qui n'assume que ce qu'elle a signé. Cette situation se répète assez régulièrement concernant les évaluations d'exécution de politiques, programmes ou projets. L'obligation pour le client à des versements anticipés permet d'éviter les conflits. Le produit ASMAC finit parfois dans un tiroir comme une évaluation de la Commission internationale contre l'impunité au Guatemala de l'ONU qui provoque un conflit interne dans une ONG étrangère. Il arrive que mon activité incommode les « syndicats » de certains

ministères dont des membres me menacent par téléphone ou directement.

En 2012 réapparaît un vieux fantôme : les massacres commis par les guérillas durant le conflit armé interne. A première vue, logique : j'ai soulevé ce lièvre aux temps de la CEH et la nouvelle cheffe de l'Organisme judiciaire est la jeune fille que j'avais essayé d'aider à ne pas appliquer la caractérisation de génocide mais d'ethnocide à la politique de terre brûlée de Rios Montt, en vain... Elle m'envoie comme émissaire le Guatémaltèque qui s'était occupé du thème des FAR. Celui que tu soupçonnes de faire des piges pour la CIA ? Oui, et je le soupçonne toujours. Le premier massacre guérilléro porté devant les tribunaux est celui dit de l'Aguacate, le seul commis par l'ORPA. En novembre 1988, un détachement exploratoire de cette organisation est à la recherche d'un endroit favorable à la création d'une base d'appui à une heure de route de la capitale. Un groupe de vingt-deux paysans s'en rend compte, panique dans les rangs guérilléros, interférences dans la communication radio à cause du mauvais temps, fin des paysans. L'accusé, un instituteur de 55 ans qui était le chef de la troupe en prend pour 90 ans. Sa supérieure, rien, car elle a été éliminée par ses propres frères d'armes à l'époque, au Mexique. Le commandant du front, devenu époux de la fameuse Chilienne que j'ai déjà croisée plusieurs fois dans ma vie militante et professionnelle, témoigne par télé-conférence depuis Santiago de Chile :

— Oh, une première ! — s'enthousiasme un des procureurs du procès.

— Une putain de corruption ! — me chuchote un autre.

C'est moi qui ai mené l'investigation pour l'Agence spécialisée dans les groupes armés non étatiques durant le conflit interne du Ministère public (MP). Basée, bien sûr, sur le droit international et donc l'application de la responsabilité selon la chaîne de commandement. Ne pas avoir obligé l'ex commandant de front à se présenter physiquement devant le tribunal est du pur foutage de gueule ! Quant au commandant en chef, Rodrigo Asturias ou Gaspar Illom, il n'est plus de ce monde depuis 2005. Le tribunal m'appelle à la barre pour m'informer avec force arguments juridiques incompréhensibles qu'il ne me fera pas citer. La pilule est dure à avaler : j'ai bossé comme un malade pour rien ; un pauvre type finira sa vie en prison alors que son ex commandant va continuer à publier des livres sur une guérilla où on l'a rarement vu patauger dans la gadoue ! Un sinistre simulacre de justice, tout était joué d'avance !

A travers le même intermédiaire, la cheffe de l'Organisme judiciaire m'informe de son désir de porter devant les tribunaux un massacre commis par la guérilla de l'EGP. Cela me semble juste, sachant que l'ORPA a été jugée pour l'unique massacre qu'elle a commis tandis que se baladent dans la nature les responsables de près d'une trentaine de massacres commis par l'EGP. Je propose un des massacres perpétrés dans le département de Huehuetenango par un bataillon du Front guérilléro Comandante Ernesto Guevara (FGCEG). Pourquoi celui-là plus qu'un

autre ? Parce qu'ont été enregistrés des dizaines de témoignages sur cassettes audio en maya-ixil qui se trouvent dans les archives de l'archevêché. Malgré les multiples requêtes du MP, rien n'y fait, la justice divine ne cède pas devant la justice des hommes. Le procureur dont je dépends se replie sur le massacre de Managua (Nicaragua). Cinq membres du front urbain de l'EGP à Ciudad de Guatemala y ont été exécutées par la Direction nationale de l'organisation sur de simples suppositions et la recherche de boucs-émissaires pour échapper à sa propre responsabilité dans la débâcle. Ces gens qu'on croisait plus souvent dans les bureaux à l'étranger que dans la jungle. Je comprends le point de vue du procureur :

— Là, dans ce cas-ci, pas d'entourloupes à propos de la chaîne de commandement. Dans cette villa ne se trouvaient que des membres de la direction et les victimes —. Je suis dubitatif, l'investigation va avoir besoin de la validation de notre enquête par les autorités nicaraguayennes. Mes contacts sur place sont très clairs :

— Exact, les Guatémaltèques de Managua se comportaient comme s'ils étaient chez papa et maman. C'était assez choquant mais le commandant Tomas Borge considérait qu'il n'y a pas de mal à faire le ménage de temps en temps chez soi —. Le ministre sandiniste avait finalement demandé à la direction de l'EGP d'aller faire ça ailleurs, question de respect de l'hospitalité des *compañeros*. La réponse de ces derniers à la requête du Ministère public guatémaltèque était prévisible : réglez vos affaires entre vous ! Quant

à aller déterrer les cadavres dans le jardin de la villa... De plus, que reste-t-il aujourd'hui de la dizaine de membres de la direction de l'EGP alors présents dans la villa ? Le chef d'orchestre de cette horreur est atteint d'un cancer qui en finira avec lui avant même l'ouverture du procès vu la lenteur lancinante de la justice guatémaltèque. Je remets mon rapport en décembre 2014, la préparation du procès n'en finit pas, la cheffe de l'Organisme judiciaire s'en va, plus rien ne se passe.

Jusqu'à ce que le MP me convoque à nouveau. Un procureur fringant m'explique qu'il voudrait relancer le cas de Managua. Pourquoi pas ? Il est cependant incapable de m'expliquer ses motivations. Dans la salle d'attente, visible depuis le bureau vitré mais insonorisé où nous nous trouvons, est assis le big boss de la Fondation contre la terreur, la couverture des anciens de la contre-intelligence militaire nationale qui prétendent poursuivre leur croisade contre le communisme international.

— Que fait-il ici ?

— Nous l'avons convoqué pour un autre cas.

— Ah bon ! — Ou ce procureur est idiot ou il me prend pour un imbécile, ou les deux. J'essaye de lui faire comprendre à mots couverts que l'ambiance a changé, l'Organisme judiciaire est retombé entre les mains des militaires et de l'extrême-droite et que dans ces conditions l'enquête risque de se transformer pour moi en chasse-trappe. A mots tellement couverts qu'il fait semblant de ne pas comprendre. Il commence à me taper sur le système. Je lui explique qu'après l'attentat

dont j'ai été victime en 2011, le MP n'a pas avancé d'un millimètre dans son enquête. Ce fils de... me pose familièrement une main sur l'épaule en souriant :

— Rassurez-vous, nous serons là...

Dernière cartouche : en reprenant mes archives administratives de l'investigation sur le massacre de Managua, je me suis aperçu que mon contrat avec le MP avait oublié de préciser la date de nos signatures respectives. Son assistant, avocat, est catégorique :

— Concrètement, il n'existe aucune preuve juridique de quand a commencé ce contrat.

— Mais... ce monsieur a bien reçu ses honoraires ! — Le petit procureur trépigne.

— Alors que personne ne s'était rendu compte de cet état de fait ! Maintenant que le MP a pris connaissance de cette information, il se doit de normaliser en premier lieu cette situation délictueuse du point de vue administratif avant de reprendre cette expertise.

— Et s'il me rappelle ou s'il m'écrit ? — je demande à l'assistant en partant.

— Rappelle-toi que nous ne pouvons pas communiquer par écrit... S'il te rappelle, tu ne lui réponds pas. Ne bloque pas son numéro, juste tu ne réponds pas. — Le procureur m'appelle deux fois puis n'insiste plus. Ouf !

En 2018, je propose à un ami, ex-collègue des ONG françaises, de la MINUGUA et de la CE, que nous travaillions ensemble. ASMAC SA élargit ses activités en Europe, sur le Bassin méditerranéen, le Sahel et l'Afrique du nord avant, pour ma part,

d'accomplir une dernière mission concernant l'Afrique du nord et le Moyen-Orient. La capacité d'incidence d'ASMAC est à son sommet. Cependant, un détail me chiffonne, le copain n'aime pas travailler. Je prépare toutes les offres, nous avons remporté cent pour cent de nos offres ! Je vais sur le terrain et je rédige les rapports. Le copain est équitable et chacun des deux est rétribué en fonction de son travail. Mais ne pas pouvoir compter sur lui est perturbant, comme s'il s'agissait d'un enfant. Alors que nous venons de gagner l'offre d'une ONG mondiale pour une mission d'évaluation touchant la bagatelle de cinquante-quatre pays, nous laissons tomber et nous nous séparons.

Les meilleures décisions ne sont pas toujours celles qu'on a le plus méditées. Décembre 2021, Quito, capitale de l'Equateur, en descendant de l'avion je me rends compte que je suis fatigué de l'univers de la coopération internationale, ASMAC SA n'a pas la capacité à remettre en cause les programmations financières et je n'ai plus envie de retourner à l'intérieur du fruit. Fini ASMAC ! Fini la subversion institutionnelle ! Fini ce militantisme invisible dont je suis bien incapable de mesurer l'efficacité. Je viens d'avoir soixante ans, je prends ma retraite politique !

Que se passe-t-il lorsqu'on atteint la soixantaine ? A part se souvenir qu'on assumait qu'on était jeune quand on l'était, les avantages et inconvénients de la jeunesse. Qu'on se sentait adolescent quand on l'était, avec les avantages et inconvénients de cette période souvent trouble. Adulte, itou. Et maintenant vieux. Également avantages et inconvénients ? Evidemment. Un exemple d'avantage ? Profiter des clichés pour provoquer ; je suis un vieux fou ? profitons-en à plein ! Un exemple d'inconvénient ? Facile. La santé va se dégradant, cette impression d'être un robot dont certains mécanismes s'érodent inéluctablement. Le inéluctablement fait mal, car banalisant l'existence : unique, je suis comme tout le monde. N'étant pas encore des machines apparaît un redoutable avantage-inconvénient : se retourner sur son passé. Alors que le corps se fatigue vite dans tout effort physique, le cerveau acquiert une nouvelle

vivacité historique. Très subjective ! Dans ses bilans comme dans ses questionnements. La qualité et le contenu des uns et des autres dépendent surtout de l'humeur du jour. Pour ce qui me concerne, optimiste égocentrique et vice-versa, tout va bien donc, merci ! Pour l'instant, nous restons dans les niaiseries. Plus intéressant : les découvertes. Concernant le thème qui nous intéresse ici, l'engagement politique, elles sont diverses.

Aurais-je milité durant quarante-cinq ans si je n'étais pas tombé sur le Livre dans la bibliothèque de mes parents et ensuite l'exemplaire de Myette ? Rien n'est moins sûr. En général, les enfants de parents militants sont allergiques au militantisme, dubitatifs quant à l'abîme qui sépare leur temps consacré à la cause et l'attention portée à leur progéniture. Je ne peux ignorer un effet de lignée :

— Je suis issu d'une famille militante.

Sans reprendre pour autant à mon compte l'histoire de Derna et de Myette ou parler d'héritage ! Enfant, tu prends connaissance d'images d'un passé insoutenable, tu as l'intuition qu'il peut revenir sur le devant de la scène à tout moment et que tu ne peux pas rester sans rien faire. Pas besoin d'analyser la nature humaine, à savoir si elle est bonne ou mauvaise. A la recherche de perspectives enviables, le seul chemin possible consiste à séparer le bon grain de l'ivraie quant au genre humain, tout groupe et tout individu. Le temps qui s'écoule, qui se transforme de plus en plus rapidement en expérience acquise, même s'il en reste de moins en moins, se convertit en un fidèle

compagnon de route. Avait donc surgi l'indomptable nécessité de l'action. Pas par souci d'une moralité qui prétendrait abusivement que la passivité est coupable. Davantage du fait d'avoir compris que les témoignages et les mots sont insuffisants face aux offensives de la bête brune. Animal nuisible, il n'y a qu'une solution : l'exterminer. Lutter pour qu'elle ne pointe plus son museau, pour en finir avec elle lorsqu'elle est déjà là à se pavaner dans ses oripeaux de frustration et de haine.

Autre perversité du temps, les temps changent, le monde change, les gens ne changent pas. Il n'y a que dans les films d'Hollywood où le héros prend soudain conscience de lui-même et modifie radicalement le cours de son existence. Bouillie d'hypocrisie religieuse et de spectacle. Des révolutions connues, les mentalités ont-elles changé ? Non, même si Lénine avait prétendu quantifier ce processus. La nature humaine n'est pas rousseauiste et de nouveaux candidats à l'idolâtrie attendent l'occasion, s'acharnent dans l'ombre à ce que vienne leur tour. De nouveaux dieux et de nouveaux maîtres. C'est facile d'être révolutionnaire tant que la Révolution n'a pas eu lieu ; après... Constat qui peut inviter à baisser les bras. Sauf si les fantômes d'Auschwitz rodent dans le coin. Ne pas croire, il ne s'agit pas d'une question de croyance, aux lendemains qui chantent permet de comprendre qu'il n'existe pas de projet parfait. L'humain, pris individuellement ou en société, est ainsi : il projette, réalise puis corrige. Comme le dieu du lumineux philosophe Baruch Spinoza, la nature, qui n'a pas d'intentions, survit puis corrige selon les aléas de tout instant. Conscient, l'être

humain a des intentions. En y regardant bien, cela fait-il vraiment la différence ? Pas vraiment, si ce n'est une arrogance qui ne facilite pas les corrections. Ne pas croire au *Temps des cerises* n'empêche pas de soutenir les révolutions en cours. Qui ne peuvent pas être comparées entre elles, nul n'est prophète en ses terres et encore moins celles des autres. Au pire, il reste au minimaliste actif le combat contre les injustices. Une façon comme une autre de corriger...

Seul ou en groupe ? Ravachol ou les Soviets ? Pour caricaturer notre affaire. Au-delà du cliché erroné du peuple, de la confusion entre jacquerie et révolution, entre peuple et populace, j'y vais seul ou au sein d'un groupe ? A priori, l'union fait la force. Vercingétorix a réuni les tribus gauloises puis perdu sa guerre contre Jules César, non merci. Avant d'agir, il est parfois bénéfique de réfléchir un tant soit peu. La réflexion individuelle est facilitée par la réflexion collective. Tant que de nouvelles idoles ne réquisitionnent pas le droit à la liberté de réfléchir. A défaut d'un parti politique, qui aujourd'hui a ses chefs et privilégiera demain certains de ses membres par rapport aux non-membres, reste à créer ou rejoindre une organisation. En inventer une exige une maturité qu'on n'a pas toujours. Autant en rejoindre une qui ne sera pas la meilleure, la politique reposant sur l'option la moins pire. Une organisation où, malgré ses dogmes, il est possible de ne pas dissimuler ses divergences. Une organisation qui ne fait pas dans la politique spectacle. Puis, avec le temps, les doutes s'accumulent. Une certaine fatigue se fait sentir car les jeux de pouvoir ne

sont pas drôles. Surgit la redoutable question : dans quelle mesure, l'organisation n'est-elle qu'un miroir rigide du présent ou se teinterait-elle dans son fonctionnement de ce que ses membres espèrent pour le futur ? Toutes choses qui n'empêchent pas d'avoir l'impression d'être utile à la cause et de lier des amitiés, partager de magnifiques moments ensemble. Puis l'heure du départ sonne, quittant avec regret ce petit univers confortable pour s'immerger, bottes de caoutchouc aux pieds, dans une jungle comme meilleure alliée, quasi maternelle malgré ses nombreux aléas car l'humain s'adapte, toujours. Encore une manière de corriger ?

Au départ, l'exotisme bat son plein ! Si vous éprouvez une profonde curiosité pour les différences, rien de mieux qu'une guérilla d'Indiens au Guatemala. Il faut juste un certain temps d'adaptation physique, linguistique et... culturelle. Très valorisant si vous persévérez et que les autres vous soutiennent dans votre effort permanent de participer à la fin d'une guerre. Dans des conditions qui vous obligent à une certaine flexibilité face à l'imposition d'une discipline militaire, ou alors il ne fallait pas venir ! Commencent à s'accumuler les expériences nouvelles et l'acquisition de la capacité à les analyser, bien loin des fantasmes pédophiles de Gauguin. L'expérience s'affutant ouvre les yeux sur une réalité très éloignée des salons parisiens. Des impressions désagréables aussi, comme celle de faire partie d'un show, celle d'être la main-d'œuvre de futures idoles qui pour l'heure sont préoccupantes de par leur incompétence et leur

opportunisme, ou encore celle qu'un étranger reste un étranger. Partir d'ici pour les mêmes raisons que notre départ d'une organisation politique française ? Non car nous parlons d'univers bien différents. En revanche, que certains veuillent se débarrasser de votre personne sur la base d'accusations humiliantes vous amène à vous interroger : — A quoi bon ? — Myette disait toujours que c'est le plus gêné qui s'en va.

Il est des expériences qui marquent, à commencer par le lieu où elles se sont déroulées. Après un exil de deux ans, un retour peut avoir de forts relents d'exil lui aussi. Etrange sentiment de ne se sentir nulle part chez soi. Pour finalement repartir à la recherche de l'action politique, considérant que la distance avec les êtres aimés qui vous aiment compte pour du beurre. Idéalisme à la noix ? Difficile d'être catégorique en la matière. Des mains qui vous veulent du bien se tendent. Il ne s'agit pas de devenir un carriériste de la coopération internationale, votre boussole sera donc la subversion institutionnelle. Lutter contre la bête immonde et contre les injustices, lutter pour la liberté et les droits, il y a de quoi faire ! Un slalom permanent, quotidien entre corruption, ambitions personnelles, machinations, coups bas... Epuisant ? Assez ; mais on s'adapte, on se tait, on endure, on souffre en silence. Est-ce que le changement de statut dû à un diplôme et à l'accès à des postes enviables perturbe les objectifs de la subversion professionnelle ? Pas une seconde si ces derniers ne sont jamais perdus de vue. Les succès sont plaisants et les échecs ne font que relancer votre volonté d'agir. Sauf que la subversion institutionnelle

est clandestine. La solitude y est pesante, la difficulté à mesurer ses impacts, insurmontable... Heureusement, l'égoïsme sauve une fois de plus les meubles ! Suffisamment pour décider un beau matin de tout laisser tomber.

Un impérieux besoin d'oxygène entraîne la création d'une boîte de subversion institutionnelle, sans le carcan de l'employeur, du salariat et de la bienséance. Tu choisis sur quoi tu agis, avec qui, où et quand. Parfait. Être libre exige davantage de travail, c'est un secret de Polichinelle ! L'entreprise permet de poser vos propres conditions contractuelles avec vos interlocuteurs. Ce qui n'empêche pas que les échecs soient plus nombreux que les succès, aussi éclatants soient-ils. Beaucoup de boulot mais l'indépendance permet d'aménager son propre temps. L'entreprise va bien, élargissant ses horizons d'intervention sur trois continents. Alors, pourquoi décider soudain de tout arrêter ? N'aurais-tu pas le syndrome du type qui scie la branche sur laquelle... ? Non. Je suis seulement fatigué, la vie s'échappe à pas de plus en plus grands, il est temps que je pense à ma propre personne, aux miens si tant est qu'ils aient eu la patience d'attendre aussi longtemps. Le temps, le fichu temps... Les regrets ne servent à rien.

Ultime découverte. Bah oui, nous parlions de découvertes, vous souvenez vous ? Où est Myette ? Elle est morte. Trop tard. De retour d'Algérie depuis sept ans en France, je suis passé en coup de vent en 1985 à Aix pour saluer ma compagne du moment qui y faisait un séjour professionnel dont la baise s'était

avérée être la principale activité. Je m'étais arrêté au seuil de la résidence où vivait Myette. Mentalement je n'étais pas présentable, elle ne méritait pas ça, j'avais rebroussé chemin. Une dizaine d'années plus tard, je la voyais pour la dernière fois. Dans la maison de son fils, mon père. Le maillon manquant de notre histoire ; impossible donc de parler de quoi que ce soit. D'une vie déjà compliquée en France, j'étais passé à une vie compliquée à des milliers de kilomètres. Au point qu'on ne m'informerait pas de son décès en 2011. Je n'en veux à personne. Trop tard pour dire à Myette que j'ai enfin compris que je me suis trompé de héros. Dans son cas précis, d'héroïne.

San Vicente, Manabi (Equateur)

Décembre 2024 – Août 2025